

U d' / of Ottawa



39003002789039







294-1A-337

ANACRÉON

ET LES

POÈMES ANACRÉONTIQUES

TIRAGE

20 exemplaires sur Papier des Manufactures impériales
du Japon (n^{os} 1 à 20).

30 exemplaires sur Papier Whatman (n^{os} 21 à 50).

925 exemplaires sur Papier de Rives, à la forme (n^{os} 51 à
975).

N^o

63

SEP 01 1972

ANACRÉON

ET LES

POÈMES ANACRÉONTIQUES

TEXTE GREC

AVEC LES TRADUCTIONS ET IMITATIONS
DES POÈTES DU XVI^e SIÈCLE

PAR

A. DELBOULLE



HAVRE

LEMALE ET C^{ie}, IMPRIMEURS ÉDITEURS

—
M DCCC XCI

PA
3865
.F5
1891





ANACRÉON

ET LES

POÈMES ANACRÉONTIQUES

Anacréon naquit à Téos, dans l'Ionie, vers 560. Les habitants de cette ville s'étant expatriés pour fonder sur la côte thrace la colonie d'Abdère, il est probable qu'il les suivit; mais soit que ce nouveau séjour n'eût pour lui aucun attrait, soit plutôt que le tyran Polycrate qui recherchait les artistes et les poètes l'eût appelé à sa cour, il se rendit à Samos où il passa la partie la plus active et la plus brillante de sa vie. Il fut l'âme et la joie de ces banquets d'où s'exilait la gêne, et avec les fêtes et festins de son hôte royal, il chanta dans des vers gracieux la beauté des éphèbes et des jeunes filles « les dons des Muses et ceux d'Aphrodite, et le délicat Eros aux couronnes verdoyantes et fleuries, le

*

maître des dieux, le dompteur des hommes ». Quoique ce dieu, « comme un bûcheron l'eût frappé une fois de sa grande hache, » Anacréon ne mourut pas, comme Sapho, de sa blessure : il guérit vite, car il était chose légère et volait sans doute à tous objets, comme plus tard notre La Fontaine. Il ne trouva point que la femme fût plus amère que la mort ; c'est pourquoi sa poésie fut presque toujours aimable et souriante. Une raillerie, un trait piquant le consolait de la trahison d'une maîtresse, ainsi qu'on peut le voir par cette épigramme dirigée contre un certain Artémon, son rival heureux auprès d'Eurypyle :

« La blonde Eurypyle n'est pas indifférente à l'illustre Artémon.

Jadis il avait la tête sanglée dans un capuchon grossier, avec des boucles d'oreilles en bois et, sur les épaules une simple peau de bœuf,

Sale enveloppe d'un bouclier de rebut : c'était le misérable Artémon, compagnon des marchandes de pain, ami des prostituées, vivant d'expédients,

Maintes fois lié au poteau, maintes fois mis sur la roue, le dos rayé de coups de fouet, sans cheveux ni barbe ;

Aujourd'hui, le fils de Kyké monte sur un char, met à ses oreilles des anneaux d'or, et porte une ombrelle d'ivoire, comme une femme. »

Plus d'une fois l'abeille se souvint qu'elle avait un aiguillon, mais elle préféra voltiger innocemment de fleur en fleur, et amasser ce miel doux et fluide

dont nous goûtons encore le parfum, dans une pièce comme celle-ci, par exemple, adressée à une jeune fille un peu fière :

« Cavale de Thrace, pourquoi ces regards obliques et cette fuite rapide ? Me prends-tu pour un cavalier malhabile ?

Sache-le donc ; je puis te brider à merveille, et les rênes en mains, te faire tourner au bout du stade.

Tu pais dans les prairies ; légère et bondissante, tu t'ébats librement : c'est que tu n'as pas encore trouvé un cavalier capable de te dompter » (1).

Lorsque Polycrate eut été tué à Samos, Anacréon quitta cette ville, et l'on raconte qu'une galère à cinquante rameurs, envoyée par Hipparque, l'amena triomphalement à Athènes. C'est là, sans doute, dans une petite maison voisine de quelque source limpide bordée de myrtes et d'oliviers, où il déjeunait « d'un mince gâteau de miel et d'un flacon de vin », où sur sa pectis charmante « il disait une chanson en l'honneur de son amie, une tendre et délicate enfant », qu'il finit sa vie qui fut longue, à moins pourtant que pris du regret de sa première patrie, il n'eût voulu mourir à Téos, où une épigramme attribuée à Simonide place son tombeau.

Il ne nous reste d'Anacréon que des fragments,

(1) Nous donnons la traduction de M. M. Croiset, dont la belle Histoire de la littérature grecque (Thorin, 1890) nous a été très utile.

poussière de marbre brisé, cent quatre-vingts environ : nous avons donné la traduction des plus longs, de ceux qui offrent un sens complet et déterminé. Les autres très courts semblent presque tous provenir de chansons d'amour et de chansons de table. Mais le poète avait fait école : il eut de nombreux imitateurs, et si habiles, qu'un recueil de poèmes dits anacréontiques, conservé dans l'Anthologie de Constantin Céphalas (XI^e siècle), découvert par Henri Estienne en 1554, et publié par lui, fut regardé comme l'œuvre d'Anacréon lui-même. Il y eut bien, même à cette époque, quelques défiances, mais elles s'évanouirent devant l'admiration universelle. La critique moderne plus pénétrante a prouvé que ces pièces étaient des pastiches composés par des poètes alexandrins et byzantins : ce n'est pas en effet au VI^e siècle avant l'ère chrétienne qu'on trouve chez les Grecs cette gentillesse maniérée, ces élégances un peu précieuses, cette versification monotone qui trahissent l'origine de ces poèmes ; ce sont eux pourtant qui ont fait chez nous la gloire d'Anacréon, et, de nos jours même, a dit Egger, on a vu de bons esprits, comme Ambroise-Firmin Didot, soutenir leur authenticité. En 1832 ce faux Anacréon inspirait encore à Victor Hugo cette petite pièce de vers charmante :

Anacréon, poète aux ondes érotiques
 Qui filtres du sommet des sagesse antiques,
 Et qu'on trouve à mi-côte alors qu'on y gravit,
 Clair, à l'ombre, épandu sur l'herbe qui revit,

Tu me plais, doux poète au flot calme et limpide !
Quand le sentier qui monte aux cimes est rapide,
Bien souvent, fatigués du soleil, nous aimons
Boire au petit ruisseau tamisé par les monts !

« *La lie même de la littérature des Grecs, dans sa vieillesse, offre un résidu délicat.* » Ce mot si fin de Joubert est applicable aux petits poèmes qui nous occupent. Quoi qu'en aient pu dire les érudits, il faut reconnaître qu'il y en a de charmants, quelques-uns tout à fait délicieux, comme l'Amour mouillé, la Colombe, la Cigale, A quel signe on distingue les amoureux, et une vingtaine d'autres qu'Anacréon peut-être n'aurait pas désavoués, qu'il aurait certainement accueillis avec un sourire indulgent. « C'est, dirons-nous avec M. M. Croiset, une reproduction assez libre et un peu grossière parfois de l'original, mais non pas plus inexacte en somme que tant de statues ou de peintures inspirées par une œuvre illustre, et qui, lorsque le modèle est perdu, peuvent aider l'imagination à s'en faire encore quelque idée. » Il n'est donc pas étonnant que le Recueil de Henri Estienne ait fait la joie des poètes du XVI^e siècle, épris des sagesse aussi bien que des folies antiques, amoureux surtout de l'art grec, et que la grâce légère et mignarde, le style limpide de ces petites pièces les aient ramenés à traiter des motifs plus rians et moins pindariques, mieux appropriés à leurs forces et plus conformes au goût de la nation. On ne se contenta point de les imiter, on les traduisit toutes

comme Remi Belleau en 1556. Ronsard qui trouvait son ami « trop sec biberon pour un tourneur d'Anacréon », se mit de la partie, et Baïf, Olivier de Magny, Jean Doublet, le vieux Melin de Saint-Gelays entrèrent successivement dans la lice. Ce fut un gentil tournoi poétique : le Vendômois, sous les regards des Muses, y remporta le prix de son art, ce qui ne veut pas dire que ses rivaux en soient sortis sans honneur. Cette langue du XVI^e siècle qui n'était pas encore « une demoiselle tout d'une venue, serrée dans son corset, parlant toujours du même ton, mais qui tantôt riait, tantôt pleurait sur tous ses petits chagrins, disant tout ce qui lui passait par la tête », était d'ailleurs admirablement propre à traduire l'enjouement, les gentillesses de ces chansons, à reproduire le charme, et, comme le dit M. J. Lemaitre, « la grâce inexprimable » de ces odelettes. Elle prenait pourtant avec le texte de grandes libertés, chantait, au lieu du siège de Thèbes, la prise de Thionville, remplaçait le nom de Bathylle par celui de Cassandre, transformait la sandale grecque en l'élégant patin des dames parisiennes, nous montrait familièrement l'Amour enfant avec sa chemise mouillée, trempé jusqu'aux os, et c'était un charme de plus, un je ne sais quoi qui donnait à ces odelettes un piquant à-propos, et comme une autre fleur de jeunesse. Depuis le XVI^e siècle, elles ont eu des traducteurs plus exacts ; mais sauf La Fontaine, dont l'Amour mouillé peut rivaliser avec celui de Ron-

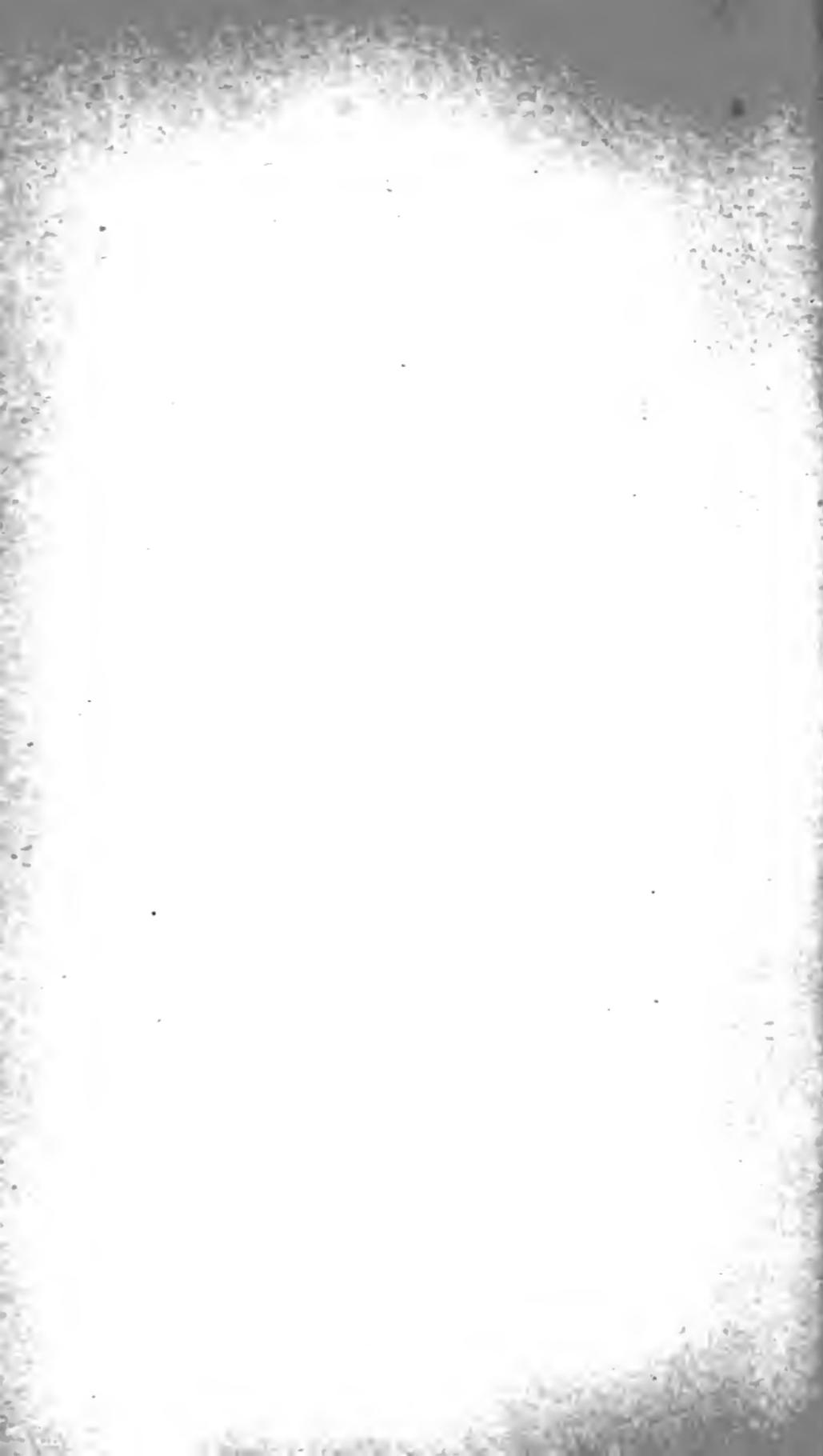
sard, aucun d'eux ne saurait être mis en comparaison avec ceux du temps passé :

Ils sont venus trop tard dans un monde trop vieux.

Quoique nous nous soyons abstenu d'une manière presque absolue de donner des traductions ou imitations modernes, il a été fait exception en faveur de Leconte de Lisle, dont cinq ou six pièces anacréontiques figurent dans cette anthologie : nous sommes sûrs que les lecteurs qui aiment à faire des comparaisons, ne s'en plaindront point. Il était bon aussi de montrer avec quelle élégance Henri Estienne avait traduit en latin, dans le même mètre, eodem carmine, quelques-unes des odes de son Recueil ; c'est pourquoi nous en avons transcrit deux ou trois, et nous avons fait de même pour Helias Andreas. Comme ce livre est destiné plutôt à des lettrés qu'à des érudits, nous avons tenu à leur donner un texte excellent, celui de Bergk, édit. 1882. Quelques notes, que nous n'avons pas voulu prodiguer, les avertiront des principales corrections apportées par la critique moderne au texte de H. Estienne.

A. DELBOULLE.

Grandcourt, 19 juin 1891.





ΕΙΣ ΚΙΘΑΡΑΝ ΤΟΥ ΑΥΤΟΥ. (BERGK, 23.)

- Θέλω λέγειν Ἀτρείδας,
θέλω δὲ Κάδμον ἄδειν·
ἄ βάρβιτος δὲ χορδαῖς
ἔρωτα μοῦνον ἤχει.
5 ἤμειψα νεῦρα πρώην
καὶ τὴν λύρην ἄπασαν,
κάγῳ μὲν ἤδον ἄθλους
Ἑρακλέους· λύρη δὲ
ἔρωτας ἀντεφώνει.
10 χαίροιτε λοιπὸν ἡμῖν
ἤρωες· ἡ λύρη γάρ
μόνους ἔρωτας ἄδει.

V. 9. — « Pour bien entendre ce passage, dit très justement M^m Dacier, il faut se représenter Anacréon qui chante et qui accompagne de son lut, et que le lut au lieu de suivre sa voix, ne chante que l'Amour. C'est là la force du verbe grec ἀντεφωνεῖν, comme si l'on disoit *contrechanter*. Nous n'avons point de mot dans notre langue pour exprimer cela, car *répondre* donne en quelque façon une autre idée. » — Le verbe *contresonner* employé par Belleau rend fort bien le verbe grec.

QUE SA LYRE NE VEUT CHANTER
QUE D'AMOURS

Volontiers je chanterois
Les faits guerriers de nos rois,
Mais ma lyre ne f'accorde
Qu'à mignarder une corde
Pour l'Amour tant seulement.
En essay dernièrement
Je changé cordes & lyre,
Et ja commençois à dire
D'un haut stile la grandeur
D'Hercule, et de son labeur :
Mais toufjours elle fredonne
L'amour qu'elle contrefonne,
Comme celle qui toufjours
Ne veut chanter que d'Amours.
Adieu Mars, adieu ton ire,
Puisque mon lut ne veut dire
Que les Amours deformais,
Adieu Princes pour jamais.

(REMI BELLEAU, t. I, 14, *édit.* Gouverneur.)



MÊME SUJET

Nagueres chanter je voulois
Comme Francus au bord gaulois

Avec sa troupe vint descendre ;
Mais mon luth pincé de mon doy
Ne vouloit en despit de moy
Que chanter amour et Calandre.

Je pensois (d'autant que toujours
J'avois dit sur luy mes amours)
Que ses cordes par long usage
Chantoient d'amour, et qu'il falloit
En mettre d'autres s'on vouloit
Luy apprendre un autre langage.

Et pour ce faire il n'y eut fust,
Archet ne corde qui ne fust
Echangee en d'autres nouvelles ;
Mais après qu'il fut remonté,
Plus fort que devant a chanté
De Venus les flammes cruelles.

(RONSARD, *Odes*, t. II, 279, Bibl. elz.)



IMITATION D'ANACRÉON

Tionville je veus dire,
Calais chanter je desire,
Mais fonner onc ne voulut
Que Amourètes mon lut.

Changé l'ai de façon toute,
De nerfs, de table & de coute,

Moy mesme rien n'y chantant
Que ce Henri tout domptant ;
Mais toufjours mes cordelettes
Me repondent d'Amourètes.

Adieu donques deformats
Guerres & hommes armés,
Adieu vos glores hautaines,
Vaillans rois & capitaines
Car ce mien lut obftiné
N'est qu'aux amours destiné.

(1559. JEAN DOUBLET, *Élég.*, *édit.* Blanchemain.)



AUTRE IMITATION DE CETTE ODE

Naguere, changeant de son,
Je voulois en vers decrire
D'Achil la fureur & l'ire
Contre les Troiens fuiars,
Sa lance forte & fes dars
Que tant craignoit l'adultere ;
Je fus contraint de me taire.
Car toufjours me souvenant
De celle qui detenoit
Dedans sa prifon mon ame :
Je ne chantoy que de flamme,
Que d'yeus, de cheveux orins,
De ces beaux doigts yvoirins,

Et de ce beau front d'albatre
Que, forcené, j'idolatre.

(1584. CLAUDE DE MORENNE, *Poés. profanes*, 38, Duhamel.)



ΑΛΛΟ ΕΡΩΤΙΚΟΝ. (B. 24.)

Φύσις κέρατα ταύροις,
ὄπλ' ἔδωκεν ἵπποις,
ποδωκίην λαγωοῖς,
λέουσι χάσμ' ὀδόντων,
5 τοῖς ἰχθύσιν τὸ νηκτόν,
τοῖς ὀρνέοις πέτασθαι,
τοῖς ἀνδράσιν φρόνημα.
γυναιξίν οὐκ ἔτ' εἶχεν.
τί οὔν; δίδωσι κάλλος
10 ἀντ' ἀσπίδων ἀπασῶν,
ἀντ' ἐγγέων ἀπάντων.
νικᾷ δὲ καὶ σίδηρον
καὶ πῦρ καλή τις οὔσα.

QUE NATURE A DONNÉ UNE PARTICULIERE
FORCE ET VERTU A CHACUN

Nature a donné aux taureaux
La corne, & le vol aux oyseaux,

L'ongle au cheval, & la viteffe
Aux lièvres, aux poiffons l'adresse
De nager, aux lions les dens,
Et aux hommes d'estre prudens :
Or n'estant plus en sa puissance
Donner aux femmes la prudence,
Que leur-a elle presenté ?
Pour toutes armes la beauté,
La feule beauté dont la femme
Surmonte l'acier et la flamme.

(REMI BELLEAU.)



TRADUCTIONS LATINES

Tauro ferire cornu,
Equo ungula nocere,
Lepori valere curfu,
Natura dat leoni
Oris patentem hiatum.
Pifces docet natate,
Aves docet volare :
Prudentiam viris dat.
At feminis nequivit.
Quid ergo donat illis ?
Decoram habere formam
Pro parmulisque cunctis,
Pro lanceisque cunctis.
Quin flamma cedat illi
Ferrumque, si qua pulchra est.

(HENRI ESTIENNE.)

Cornu duplex juvenicis
Natura, & ungulas dat
Firmas equis, pedesque
Lepusculis fugaces,
Leonibusque dentes
Vasto truces hiatu,
Vim piscibus natandi,
Volucris volandi,
Audaciam viris, nec
Jam foeminis valebat.
Quid his dat ergo ? Formam.
Pro parmulis et illam dat,
Omnibusque telis.
Sic vincit ergo ferrum
Puella, vincit ignem.

(HELIAS ANDREAS, *Anacreontis Teii poeta
antiquissimi Lyrici Oda*, édit. 1556.)



ΑΛΛΟ ΕΡΩΤΙΚΟΝ. (B. 31.)

Μεσονυκτίοις ποθ' ὤραις,
στρέφεθ' ἤνικ' Ἄρκτος ἤδη
κατὰ χεῖρα τὴν Βοώτου,
μερόπων δὲ φύλα πάντα
5 κέαται κόπω δαμέντα,
τὸτ' Ἔρωσ ἐπισταθείς μεν
θυρέων ἔκοπτ' ὀχῆας.
τίς, ἔφην, θύρας ἀράσσει;
κατὰ μεν σχίζεις ὀνειρούς.

- 10 ὁ δ' Ἐρωσ, ἄνοιγε, φησίν·
βρέφος εἰμί, μὴ φόβησαι·
βρέχομαι δὲ κάσέληνον
κατὰ νύκτα πεπλάνημαι.
ἐλέγσα ταῦτ' ἀκούσας,
15 ἀνὰ δ' εὐθὺ λύχρον ἄψας
ἀνέωξα, καὶ βρέφος μὲν
ἔσορῶ φέροντα τόξον
πτέρυγας τε καὶ φαρέτρην.
παρὰ δ' ἰστίην καθῖσα,
20 παλάμαις τε χεῖρας αὐτοῦ
ἀνέθαλπον, ἐκ δὲ χαίτης
ἀπέθλιβον ὑγρὸν ὕδωρ.
ὁ δ', ἐπεὶ κρύος μεθήκεν,
φέρει, φησί, πειράσωμεν
25 τόδε τόξον, εἴ τι μοι νῦν
βλάβεται βραχεῖσα νευρῆ.
τανύει δὲ καὶ με τύπτει
μέσον ἦπαρ, ὡσπερ οἴστρος·
ἀνὰ δ' ἄλλεται καχάζων,
30 ξένη δ', εἶπε, συγχάρηθι·
κέρας ἀθλαθὲς μὲν ἡμῖν,
σὺ δὲ καρδίην πονήσεις.



SONGE OU DEVIS D'ANACREON ET D'AMOUR

N'agueres en plein mi-nuit,
Alors que l'Ourse reluit,
Et qu'entre les mains se tourne
Du Bouvier, où ell' fejourne,

Lorsque les membres lassez
En dormant font delassez,
Amour du beau traict qu'il porte
S'en vint heurter a ma porte.
« Qu'est-ce qui frappe a mon huis,
Ce dy-je, alors que je suis
En mon lit, où je sommeille ? »
Lors Amour qui tousjours veille
Respond : « Ouvre hardiment :
Enfant suis assurement
Mouillé jusqu'à la chemise,
Et bien qu'ores ne reluise
La lune de ses beaux rais,
J'erre seul par l'ombre espais :
Ouvre donc, & n'aye crainte. »
Je pris pitié de sa plainte :
Allumant mon lamperon,
Je vey son double ælleron
Et sa trouffe descouverte,
Si tost qu'eus ma porte ouverte.
Alors ce petit Archer
Vient au feu pour se fecher :
Je rechaufe les mains siennes
Tout soudain entre les miennes,
Je pressure tout moiteux
L'humeur de ses blonds cheveux.
Si tost que sec il se treuve :
« Faison (me dist-il) espreuve
Si mon arc est point gasté. »
Il le bande, & tout vousté,
Ainsi qu'un Tan il me jette
Droit au cœur une fagette,

Puis fe va mocquant de moy,
Difant : « Hofte, efjouis-toy,
Mon arc eft bien & t'affeure
Qu'au cœur en as la bleffeure. »

(REMI BELLEAU, I, 15.)

INVENTION GREQUE D'ANACREON

Sur les heures de minuit,
Lorfque pièça tourne & luit
Cefte lente chariote
Que conduit l'enfant Boote,
Et lassés les hommes tous
S'étendent au fomme dous,
Amour d'une fauffe sorte
Vint marteler à ma porte.
« Qui frape, di-je, la bas ?
Vous me troublerés, hélas !
Ce dous fonge qui m'embraffe.
— N'ayés peur, ouvrés, de grasse,
Répont-il, ouvrés moy l'huis,
Un petit enfant je fuis,
L'eau me perce, on ne voit goutte,
Et ne fçai où je me boute. »
J'eu pitié quant l'écoutai,
Et d'allumer me hatai.
J'ouvre, & eft vrai que j'avife
D'un petit enfant la guife,

Mais il portoit arc turquois,
Longues ailes & carquois.
Je l'amène, je le chauffe,
Ses mains des miennes rechaufe,
Et, fes creins moites pignant
N'en cessoit l'eau épreignant.
Puis, quant plus n'en y eut goutte
Et l'humeur fut seiche toute :
« Ça, dit-il, faisons l'essai
De ce petit arc que j'ai.
Voyons si l'eau de l'orage
A ma corde a fait dommage. »
Il bende, & d'un trait adroit,
Au milieu du cueur tout droit,
Comme un Tan poignant m'afolle,
Puis me gaudissant s'envole.
« Adieu, dit-il, adieu donq
Mon ote, je ne vis onq
Ceste corde estre meilleure,
Mais plaie au cueur t'en demeure. »

(1559. JEAN DOUBLET, *Elégies*, 120, édit. Blanchemain.)



L'AMOUR MOUILLÉ

Il estoit minuiçt, & l'ourse
De son char tournoit la course
Entre les mains du bouvier,
Quand le fomme vint lier

D'une chaine fommeillere
Mes yeux clos sous la paupiere.
Jà, je dormois en mon lit,
Lors que j'entr'ouy le bruit
D'un qui frapoit à ma porte,
Et heurtoit de telle forte
Que mon dormir s'en alla.
Je demanday : « Qu'est-ce là
Qui fait à mon huis fa plainte ?
— Je suis enfant, n'aye crainte »,
Ce me dit-il. Et adonc
Je luy defferre le gond
De ma porte verrouillée.
« J'ay la chemise mouillée,
Qui me trempe jusqu'aux oz,
Ce disoit, car sur le doz
Toute nuit j'ay eu la pluie,
Et pour ce je te supplie
De me conduire à ton feu
Pour m'aller seicher un peu. »
Lors, je prins sa main humide,
Et par pitié je le guide
En ma chambre, & le fis seoir
Au feu qui restoit du soir ;
Puis, allumant des chandelles,
Je vy qu'il portoit des ailes,
Dans la main un arc turquois,
Et sous l'aisselle un carquois.
Adonc en mon cœur je pense
Qu'il avoit grande puissance,
Et qu'il falloit m'apprester
Pour le faire banqueter.

Cependant il me regarde
D'un œil, de l'autre il prend garde
Si son arc estoit fesché;
Puis, me voyant empesché
A luy faire bonne chere,
Me tire une flefche amere
Droiçt en l'œil, & qui de là
Plus bas au cœur devala,
Et m'y fit telle ouverture
Qu'herbe, drogue ny murmure,
N'y ferviroient plus de rien.

(RONSARD, *Odes*, t. II, 164, Bibl. elz.)



SONNET SUR LE MÊME SUJET

Cette nuit en dormant, j'ay entendu la plainte
D'un garfon tremblotant qui frappoit à mon huis,
Ouvre moy, difoit-il, car tant mouillé je fuis
Que presque de mon fang la chaleur est esteinte.

A l'heure de pitié sentant mon ame atainte,
Je me leve, & le mets dedans ma chambre, & puis
Je fay pour le feicher ce que faire je puis,
Mais oy, mon SAVARON, sa meschanceté feinte.

Dez qu'il me void foigneux pour son bien m'em-
[pefcher,
Un bel arc qu'il portoit il f'en vint deschocher.
Traitement dessus moy dans ma poitrine saine;

Et depuis par ce coup j'endure plus d'ennuy
Que n'en eust Menelas quand on ravist chez luy
Sous un traistre semblant sa belle espouse Heleine.

(OLIVIER DE MAGNY, *Les Souspirs*, 60, Courbet.)



IMITATION D'ANACRÉON

J'étois couché mollement
Et, contre mon ordinaire,
Je dormois tranquillement,
Quant un enfant f'en vint faire
A ma porte quelque bruit.
Il pleuvoit fort cette nuit :
Le vent, le froid & l'orage,
Contre l'enfant faisoient rage.
« Ouvrez, dit-il, je suis nu. »
Moi charitable & bon homme,
J'ouvre au pauvre morfondu,
Et m'enquiers comme il se nomme.
« Je te le dirai tantôt,
Repartit-il : car il faut
Qu'auparavant je m'effuie. »
J'allume aussitôt du feu.
Il regarde si la pluie
N'a point gâté quelque peu
Un arc dont je me méfie.
Je m'approche toutefois,
Et de l'enfant prens les doigts,
Les réchauffe ; & dans moi-même

Je dis : « Pourquoi craindre tant ?
Que peut-il ? C'est un enfant :
Ma couardise est extrême
D'avoir eu le moindre effroi ;
Que feroit-ce si chez moi
J'avois reçu Polyphème ? »
L'enfant, d'un air enjoué,
Ayant un peu secoué
Les pièces de son armure
Et sa blonde chevelure,
Prend un trait, un trait vainqueur,
Qu'il me lance au fond du cœur.
« Voilà, dit-il, pour ta peine.
Souviens-toi bien de Clymène,
Et de l'Amour, c'est mon nom.
— Ah ! je vous connois, lui dis-je,
Ingrat & cruel garçon ;
Faut-il que qui vous oblige
Soit traité de la façon ! »
Amour fit une gambade,
Et le petit scélérat
Me dit : « Pauvre camarade,
Mon arc est en bon état,
Mais ton cœur est bien malade. »

(LA FONTAINE, *Contes*, 3^e partie, 241, Hachette.)



ΑΛΛΟ ΕΡΩΤΙΚΟΝ ΤΟΥ ΑΥΤΟΥ. (B. 3ο.)

Ἐπὶ μυρσίναις τερείναις,
ἐπὶ λωτίναις τε ποίαις
στορέσας θέλω προπίνειν ·
ὁ δ' Ἔρωσ χιτῶνα δήσας
5 ὑπὲρ ἀχένος παπύρω
μέθυ μοι διακονεῖτω.
τροχὸς ἄρματος γὰρ οἶα
βίσιος τρέχει κυλισθεῖς ·
ὀλίγη δὲ κεισόμεσθα
10 κόνις ὀστέων λυθέντων.
τί σε δεῖ λίθον μυρίζειν ;
τί δὲ γῆ χέειν μάταια ;
ἐμὲ μᾶλλον, ὡς ἔτι ζῶ,
μύρισον, ῥόδοις δὲ κρᾶτα
15 πύκασον, κάλει δ' ἑταίρην.
πρὶν ἐκεῖσ' ἔδρας μ' ἀπελθεῖν
ὑπὸ νερτέρων, χορείαις
σκεδάσαι θέλω μερίμνας.

V. 16 et 17. On lit dans les premières éditions : « πρὶν ἐκεῖσε δεῖ μ' ἀπελθεῖν ὑπὸ νερτέρων χορείαις », leçon assez exactement traduite en français par Belleau et en latin par H. Estienne et Helias Andreas :

Etenim priusquam ad Orci
Rapiar nigri choreas,
Volo dissipare curas. (H. Est.)

Libet, antequam choreas
Acherusias petamus,
Ita dissipare curas. (H. AND.)

Mais on ne danse pas aux enfers, et c'est pourquoi il faut préférer le texte de Bergk : « Avant de descendre aux rives infernales, je veux par des danses dissiper mes soucis. »

DE FAIRE HONNESTE CHÈRE PENDANT
QU'ON VIT

Sur tous les arbres j'ay desir
Le myrte & l'alifir choisir
Pour boire à leur ombre mouvant,
Et veux qu'Amour d'un fil de foye
Trouffe sa robe qui ondoye
Deffus l'espaule en me servant.

Aussi bien galoppent nos jours
Comme un char qui roule tousjours :
Aussi bien ne restera pas
Chose de nous qui soit plus chere
Qu'un peu de cendre & de poudriere
De nos os après le trespas.

Donc que nous fert de parfumer
Les tombes d'encens, & femer
La terre de lis & d'odeurs ?
J'aime trop mieux durant ma vie
Qu'on me parfume & qu'on me plie
Sur la teste un chapeau de fleurs.

Or fus donc qu'on m'aille querir
Ma maistresse : avant que mourir,
Avant que je parte d'icy,
Avant qu'entre les morts je balle
Là bas sur la rive infernale,
Je veux esprendre mon foucy.

(REMI BELLEAU.)

MÊME SUJET

Pour boire, dessus l'herbe tendre,
Je veux sous un laurier m'estendre,
Et veux qu'Amour, d'un petit brin
Ou de lin ou de cheneviere
Trouffe au flanc sa robe legere,
Et my-nud me verse du vin.

L'incertaine vie de l'homme
De jour en jour se roule comme
Aux rives se roulent les flots,
Et, après nostre heure derniere,
Rien de nous ne reste en la biere
Que je ne sçay quels petits os.

Je ne veux, selon la coustume,
Que d'encens ma tombe on parfume,
Ny qu'on y verse des odeurs ;
Mais, tandis que je suis en vie,
J'ay de me parfumer envie
Et de me couronner de fleurs.

Corydon, va querir ma mie.
Avant que la Parque blefmie
M'envoie aux eternelles nuits,
Je veux, avec la tasse pleine
Et avec elle, oster la peine
De mes miserables ennuis.

(RONSARD, *Odes*, t. II, 161, Bibl. elz.)

SUS LE DELICAT ARBRISSEAU, ETC.

Sus le delicat arbrisseau
De meurthe doux, dessus l'herbette
D'un treffle verd prez d'un ruisseau,
Estre endormy je me souhaitte :
Ou l'amour vienne a mon reveil,
Ayant sa robe rebrassée
Sur le col d'un cordon troussée,
Me presenter d'un œil riant
Une coupe de vin friant
Pour tremper mon salé sommeil.
Que te fert tant de belles fleurs
Et parfums en terre semer ?
Que te fert les bonnes odeurs
Sur une tombe consumer ?
Aporte moy, pour mon confort,
Parfums & fleurs pendant ma vie,
Si me faire bien as envie,
Vivant de roses me couronne,
Vivant de parfums m'environne,
Ne garde rien apres ma mort.
Amour, avant que m'en aller
Là bas entre les morts baller,
Fay me cy venir ma maistresse.
Avec elle veux espancher
Mes soucis, & les estancher,
Mettant bas toute tristesse.

(1573. RICHARD RENVOISY, *Odes d'Anacréon
mises en musique.*)

ΑΛΛΟ ΩΔΑΡΙΟΝ. (B. 42.)

- Τὸ ῥόδον τὸ τῶν Ἑρώτων
μίξωμεν Διονύσω·
τὸ ῥόδον τὸ καλλίφυλλον
κροτάφοισιν ἀρμόσαντες
5 πίνωμεν ἀθρὰ γελῶντες.
ῥόδον, ᾧ φέριστον ἄνθος,
ῥόδον εἴαρος μέλημα,
[ῥόδα καὶ θεοῖσι τερπνά·]
ῥόδον, ᾧ παῖς ὁ Κυθήρης
10 στέφεται καλοῦς ἰούλους
Χαρίτεσσι συγχορεύων.
στέψον οὖν με, καὶ λυρίζων
παρὰ σοῖς, Διόνυσε, σηκοῖς,
μετὰ κούρης βαθυκόλπου
15 ῥοδίνοισι στεφανίσχοις
πεπυκασμένος χορεύσω.



LA ROSE

La Rose a l'Amour sacree
Entremeslons dans le vin,
Rose a la fueille pourpree,
Belle, douce, propre, à fin
D'en ourdir une couronne
Qui le front nous environne,
Pour gayment rire fans fin.

Rose, l'honneur des fleurettes,
Du Printemps le cher foucy,
Et des Dieux les amourettes,
Et le parfum addoucy
De l'enfant de la Cyprine,
Quand par la troupe divine
Des Graces il danse aussi.

Sus donc, Bacchus, qu'on m'appreste
Un tortis fait de ta main,
Et le mets dessus ma teste,
A fin que de roses plein
Dessous ta treille je chante,
Tenant sur moy languissante
La pucelle au large sein.

(REMI BELLEAU.)



LA ROSE QUE LES DIEUX, ETC.

La Rose que les Dieux
Des amours font produire
Enyvrons en vin vieux,
Pour au vin nous induire.
La Rose cramoyfie,
Ayant fucille elegante,
Nous soit feule choisie
Pour coronne duifante,

Et foubz cest ornement
Rions gaillardement.

(1573. RICHARD RENVOISY, *Odes d'Anacréon
mises en musique.*)

Les premiers vers de cette ode ont été traduits
par RONSARD :

Verfon ces rofes en ce vin,
En ce bon vin verfon ces rofes,
Et boivon l'un à l'autre, afin
Qu'au cœur nos tristesses enclofes
Prennent en boivant quelque fin.

(*Odes*, t. II, 291, Bibl. elz.)



ΑΛΛΟ ΕΡΩΤΙΚΟΝ ΩΔΑΡΙΟΝ. (B. 41.)

Στεφάνους μὲν κροτάφοισιν
ρόδινοὺς συναρμόσαντες
μεθύωμεν ἀθρὰ γελῶντες.
ὑπὸ βαρβίτῳ δὲ κούρα
5 κατακίσσοισι βρέμοντας
πλοκάμοις φέρουσα θύρσους
γλιδανόσφυρος χορεύει.
ἀθρογαίτας δ' ἄμα κοῦρος
στομάτων ἀδὺ πνεόντων

- 10 προχέων λίγειαν ὀμφήν
κατὰ πηκτίδων ἀθύρει.
ὁ δ' Ἔρως ὁ χρυσοχαίτας
μετὰ τοῦ καλοῦ Λυαίου
καὶ τῆς καλῆς Κυθήρης
15 τὸν ἐπήρατον γεραιαῖς
κῶμον μέτεισι χάρων.



QU'IL FAUT DANCER & BOIRE

Beuvons, & que chacun tortille
Pour foy, d'une façon gentille,
De rofes un beau chapelet :
La fille portant le lierre,
Fredonnant deffus fa guiterre,
Dance d'un pied mignardelet :
Puis qu'un jeune garçon accorde
Aux douces voix fa douce corde,
Pouffant des fons les plus mignards.
Vienne Amour ayant d'or la tresse,
Bacchus & Venus la deesse,
Aux festins aimez des vieillards.

(REMI BELLEAU.)

V. 12. M^{me} Dacier fait ici une amusante remarque : « Ce passage, dit-elle, prouve que trois personnes masquées représentoient ces divinités ; et pour le faire encore mieux entendre j'ay ajouté auparavant : *a-t-on jamais veu une mascarade plus galante ?* Et c'est ce qui donne du jour à l'Ode ».

ΑΛΛΟ ΕΡΩΤΙΚΟΝ. (B. 29.)

Ἵακινθίνῃ με ῥάβδῳ
χαλεπῶς Ἔρωσ ῥαπίζων
ἐκέλευε συντροχάζειν.
διὰ δ' ὀξέων μ' ἀνάντων
5 ξυλόχων τε καὶ φαράγγων
τροχάοντα τεῖρεν ἰδρώς ·
κραδίῃ δὲ ῥίνος ἄχρισ
ἀνέβαινε, κἄν ἀπέσθην.
ὁ δ' Ἔρωσ μέτωπα σείων
10 ἀπαλοῖς πτεροῖσιν εἶπεν ·
σύ γὰρ οὐ δύνῃ φιλιῆσαι.



QU'AMOUR L'IMPORTUNE D'AIMER

D'une branche delicate
D'œillets freschement cueillis,
Amour me chasse & me haste
Pour le fuyvre, & je le fuis
Par les monts, par les valees,
Et par les eaux reculees,
Et par le fort des taillis.
Mais las ! une Hydre cruelle
Me mort de morsure telle
Que foudain je fusse mort,
Sans qu'Amour prompt & accort

D'une mignarde secouffe
Mon frond de ses ælles pouffe,
Et riant me dit adonc :
« Tu ne veux pas aimer donc ? »

(REMI BELLEAU.)



LA TIGE D'ÆILLETS

Eros m'a frappé d'une tige molle
D'æillets odorants récemment cueillis :
Il fuit à travers les sombres taillis,
A travers les prés il m'entraîne et vole.
Sans une onde vive où me ranimer,
Je le fuis, je cours dès l'aube vermeille ;
Mes yeux sont déjà prêts de se fermer,
Je meurs ; mais le dieu me dit à l'oreille :
— Oh ! le faible cœur qui ne peut aimer !

(LECONTE DE LISLE, *Poèmes antiques.*)



ΤΟΥ ΑΥΤΟΥ ΟΝΑΡ. (B. 35.)

Διὰ νυκτὸς ἐγκαθεύδων
ἀλιπορφύροις τάπησιν,
γεγανωμένος Λυαίῳ
ἔδόκουν ἄχροισι ταρσῶν

- 5 ὁρόμον ὠκὺν ἐκτανύσσαι
μετὰ παρθένων ἀθύρων.
ἐπεκερτόμουν δὲ παῖδες
ἀπαλώτεροι Λυαίου,
θακέθυμά μοι λέγοντες
10 διὰ τὰς κλάς ἐκείνας.
ἐθέλοντος δὲ φιλήσαι
φύγον ἐξ ὕπνου με πάντες ·
μεμονωμένος δ' ὁ τλήμων
πάλιν ἤθελον καθεύδειν.



SONGE

Deffus un tapis de foye
D'un dous sommeil me paiffant,
Il me sembloit que j'estoye
Des fillettes pourchaffant,
Courant apres de viteffe :
Mais une pronte jeunesse
De garçons me devançoit,
Et pour elles me tançoit.
Puis si tost que de leur bouche
En sommeillant je m'approuche
Pour les baifer, je les voy
S'escarter soudain de moy.
Ainsi pipé de menfonge
Je me r'endors sur mon songe,
Pour assoupir mon esmoy.

(REMI BELLEAU.)

ΤΟΥ ΑΥΤΟΥ ΕΙΣ ΠΕΡΙΣΤΕΡΑΝ. (B. 14.)

- Ἐρασμίη πέλεια,
πόθεν πόθεν πέτασσαι;
πόθεν μύρων τοσοούτων
ἐπ' ἡέρος θέουσα
5 πνέεις τε καὶ ψεκάζεις;
τίς ἐστί σοι μελιδών;
« Ἀνακρέων μ' ἔτεμψεν
πρὸς παῖδα, πρὸς Βάθυλλον,
τὸν ἄρτι τῶν ἀπάντων
10 κρατοῦντα καὶ τύραννον.
πέπρακέ μ' ἡ Κυθήρη
λαθοῦσα μικρὸν ὕμνον·
ἐγὼ δ' Ἀνακρέοντι
διακονῶ τοσαῦτα·
15 καὶ νῦν, ὄρῃς, ἐκείνου
ἐπιστολὰς κομίζω.
καὶ φησιν εὐθέως με
ἐλευθέρην ποιήσειν.
ἐγὼ δέ, κἄν ἀφῆ με,
20 δοῦλη μενῶ παρ' αὐτοῦ·
τί γάρ με δεῖ πέτασθαι
ὄρη τε καὶ κατ' ἀγρούς,

V. 6. La réponse de la Colombe commence au vers 7. C'est ce que n'ont pas compris la plupart des traducteurs : c'est Henri Estienne qui les a induits en erreur : « Eho, quid istud ad te ? » Helias Andreas n'a pas été plus clairvoyant :

« Quis est ? rei quid autem ? »

- κάν δένδρεσιν καθίζειν
φαγοῦσαν ἄγριόν τι ;
25 τανῦν ἔδω μὲν ἄρτον
ἀφαρπάσασα χειρῶν
Ἄνακρέοντος αὐτοῦ ·
πιεῖν δέ μοι δίδωσιν
τὸν οἶνον, ὃν προπίνειι ·
30 πιοῦσ' ἄδην χορεύω,
καὶ δεσπότην κρέκοντα
πετροῖσι συσκιάζω.
κοιμωμένη δ' ἐπ' αὐτῷ
τῷ βαρβίτῳ καθεύδω.
35 ἔχεις ἅπαντ' · ἄπελθε ·
λαλιστέραν μ' ἔθηκας,
ἄνθρωπε, καὶ κορώνης. »

LA COLOMBE & LE PASSANT

LE PASSANT

Où voles-tu, colombelle ?
D'où viens-tu, mignonne belle ?
Où prens-tu tant de fenteurs,
Tant de parfum, tant d'odeurs
Qu'allant par l'air tu foupires
Et de ta gorgette tires
Goutte à goutte, & les respans
Par les bois & par les champs ?

V. 31. Henri Estienne donne cette leçon : « καὶ δεσπότην
ἐμοῖσι, etc. »

LA COLOMBE

Que t'en chaut ? Je fuis l'aymee
D'Anacreon, envoyee
A Bathyl, trop plus grand de nom
Et de puissance que Prince
Qui soit en ceste province.
Venus pour cinq ou six vers
A mon maistre que je fers
Me vendit, en telle forte
Que tu peux voir que je porte
Ses lettres, me promettant
Liberté, mais nonobstant
Avec mon ælle legere
Je seray la messagere
De ses amours pour jamais.
Que me vaudroit deformais
De voler par les montagnes,
Par les bois, par les campagnes,
Et sans cesse me brancher
Sur les arbres pour chercher
Je ne sçay quoy de champestre,
Pour sauvagement me paistre ?
Veu que je mange du pain
Becqueté dedans la main
D'Anacreon qui me donne
Du mesme vin qu'il ordonne
Pour sa bouche : & quand j'ay beu
Et mignonnement repeu
Sur sa teste je fautelle,
Puis de l'une & de l'autre ælle

Je le couvre, & sur les bors
De fa lyre je m'endors.

Voyla tout : plus babillarde
Qu'une corneille jazarde
Tu m'as faite : de ce lieu,
Adieu, je m'envolle, adieu.

(REMI BELLEAU.)



ODE PAR DIALOGUE

CASSANDRE

D'où viens-tu, douce Colombelle,
D'amour messagere fidelle ?
Hé ! D'où viens-tu ? En quelle part
As-tu laissé nostre Ronfard ?

COLOMBELLE

D'où je vien ! qu'en as- tu que faire ?
Ton Ronfard, qui te veut complaire,
De qui tu es le feul é moy,
M'envoye icy par devers toy,
M'ayant eu naguere en eschange
De Venus, pour une louange.

CASSANDRE

Gentil pigeon, vrayment tu fois
Le bien-venu cent mille fois

Mais dy-moy, dy-moy, je te prie,
A-t-il point fait nouvelle amie
Depuis qu'il f'en alla d'ici,
Ou f'il m'a toufjours en fouci ?

COLOMBELLE

Plus toft les monts feront valees,
Les rivieres les eaux falees,
Que, perfide, il manque de foy,
Pour fervir une autre que toy.

CASSANDRE

Est-il poffible qu'on te croye ?

COLOMBELLE

Tu m'en croiras, car il m'envoye
De Vendomois, & parmy l'air
Jufques icy m'a fait voler
Avec ces vers qu'au bec j'apporte;
Et m'a dit, fi je fais en forte
Que j'amoliffe ta fierté
Qu'il me donnera liberté.
Mais pour cela je ne veux eftre
Ny libre, ne changer de maiftre;
Car que me vaudroit de changer,
Afin d'aller après manger
Comme auparavant, ès bocgages,
Des glands & des graines fauvages,
Quand il m'efmie de fa main
Toufjours à la table du pain,

Et me fait boire dans son verre ?
Après avoir beu je defferre
Toutes mes ailes, & luy fais
Sur la teste un ombrage frais :
Puis je m'endors dessus sa lyre.
Mais luy, qui jour & nuit souspire
Pour ton amour, à tous les coups
Me fait rompre mon somme dous
De mille baisers qu'il me donne,
En me disant : Douce mignonne,
Las ! je t'aime : car je te voy
Vivre en servage comme moy.
Vray est que tu pourrois bien vivre
De ma cage franche & delivre,
Si tu voulois voler aux bois ;
Mais moy, fuitif, je ne pourrois
Vivre franc de la servitude
Où nostre geoliere trop rude
Sans espoir me tient arresté.
Mais adieu, c'est trop caqueté ;
Tu m'as rendue plus jazarde
Qu'une corneille babillarde.
Trop longuement icy j'attens :
Baille-moy responce, il est temps.

(RONSARD, *Odes*, t. II, 265, Bibl. elz.)



MIGNARDE COLOMBELLE, ETC.

Mignarde colombelle,
Toute amoureuse & belle,
Di nous, di d'où tu pars,
D'ou viennent les senteurs
Et celestes odeurs
Que par l'air tu espars.

« Quoy ? Qu'en as-tu affaire ?
J'ay un message a faire
D'un poete gaillard :
Je m'en vois inviter
Une a le visiter
Qui ayme le paillard.

Une qui est maîtresse
De tous cœurs & princesse,
Qui commande en tous lieux
Qui ha bien le pouvoir
A toute heure mouvoir
Les hommes & les dieux.

A luy par Cytherée
Pour le pris fus livrée
D'un sonnet gracieux :
Pour le recompenser
Elle ne sceut penser
Chose qui valut mieux.

Des lors je suis propice
A luy faire service,
Ou lui plaist m'emploier :
Je voy fidellement
Et vien legierement
D'ou luy plaist m'envoier.

Voy qu'encores je porte
Un fonnet de la forte
A celle que je sçay,
Il dit que liberté
J'aurai bien merité
Quand de retour feray.

Mais encor qu'en franchise
Bien je deusse estre mise,
Serve vivre je veux
Vers luy ; car que me fert
De vivre en un desert
Quand je puis vivre mieux ?

Je ne veux par montaignes,
Par les bois & campagnes,
Paistre rustiquement :
Quand je puis en la main
De mon maistre, le pain
Becquer tant feurement.

Et si je le veux croire
Encor me donne à boire
Du mesme vin qu'il boit :
Puis danfant luy fais la feste

Voltigeant sur fa teste,
Ou luy mordant le doigt.

Et si dormir propose
Mollement me repose
Sur son luth gracieux :
Pres des cordes doucettes
Dont il chante amourettes
En vers delicieux.

Adieu, car je desplace,
Trop m'as en ceste place
Retenue sans aquest :
Tu m'as fait babillarde,
Plus jasant & langarde
Que la corneille n'est.

(1573. RICHARD RENVOISY, *Odes d'Anacréon
mises en musique.*)



ΤΟΥ ΑΥΤΟΥ ΕΙΣ ΕΡΩΤΑ ΚΗΡΙΝΟΝ. (B 10.)

Ἔρωτα κήρινόν τις
νεηνίης ἐπώλει·
ἐγὼ δέ οἱ παραστάς,
« πόσου θέλεις, ἔφηγ, σοί
5 τὸ τυχθὲν εκπρίωμαι; »
ὁ δ' εἶπε δωριάζων·
« λάθ' αὐτὸν ὑπόσου λῆς·
ὅπως δ' ἂν ἐκμάθης πᾶν,

- οὐκ εἰμι κηροτέχνης ·
10 ἀλλ' οὐ θέλω συνοικεῖν
Ἔρωτι παντορέκτα. »
ὄδς οὔν, ὄδς αὐτὸν ἡμῖν
δραχμῆς, καλὸν σὺνευνον.
Ἔρωσ, σὺ δ' εὐθέως με
15 πύρωσον · εἰ δὲ μή, σὺ
κατὰ φλογὸς τακῆση.

D'UN IMAGE D'AMOUR FAIT EN CIRE

Un jeune enfant portoit vendre
Amour fait de cire tendre :
Je luy demande combien
Pour payment il voudroit bien
Recevoir de son ouvrage :
« Je n'en veux pas davantage,
Dis-t-il, quand tu le prendras
De moy, que ce que voudras.
Seulement je te veux dire
Que je n'ouvre point en cire,
Et qu'habiter je ne veux
Avec Amour outrageux
Et jaloux de toute chose. »
« Or fus il faut qu'il se repose

V. 15 et 16. — Le grec dit : « Sinon tu seras fondu toi-même dans la flamme ». Ce qui inspire à Mme Dacier, qui n'aime pas à rire, cette réflexion sévère : « Ces *Messieurs-là* agissoient d'une plaisante manière avec leurs dieux ».

Ceste nuit avecques moy :
Pren cela, contente-toy.
Mais si faut-il que ta flame
Soudain me reschaufe l'ame,
Amour, ou bien peu à peu
Je te fondray pres du feu. »

(REMI BELLEAU.)



ΑΛΛΟ ΕΙΣ ΕΑΥΤΟΝ. (B. 6.)

Λέγουσιν αἱ γυναῖκες ·
« Ἀνακρέων, γέρων εἶ,
λαβὼν ἔσοπτρον ἄθρει
κόμας μὲν οὐκέτ' οὔσας,
5 ψιλὸν δὲ σευ μέτωπον. »
ἐγὼ δὲ τὰς κόμας μὲν,
εἴτ' εἰσίν, εἴτ' ἀπῆλθον,
οὐκ οἶδα · τοῦτο δ' οἶδα,
ὡς τῷ γέροντι μᾶλλον
10 πρέπει τὸ τερπνὰ παίζειν,
ὄσω πέλας τὰ Μοίρης.



EXCUSE DE SA VIEILLESSE AUX DAMES

Les femmes difent : Tu es vieux,
Anacreon : pour le voir mieux

Pren ce miroûer, & voy ta face,
Voy tes cheveux, qui de leur place
Sont tombez, restant seulement
Un front pelé totalement. »
Or quant à moy, je ne sçay pas
Si mes cheveux tombez en bas
Soyent ou non : mais je sçay fort bien
Que le vieillard ne doit en rien
Perdre un seul poinct de son plaisir,
Mais plus tost haster le desir
Qu'il a d'y faire son effort,
D'autant qu'il est pres de la mort.

(REMI BELLEAU.)



MÊME SUJET

Des femmes suis appelé
Vieillard tout chauve & pelé ;
Et me disent que je preigne
Un mirouer, & que j'appreigne
En me voyant fans cheveux,
A n'estre plus amoureux.
Or quant à moy, je n'ai cure
De poil ne de chevelure.
Si j'en ay ou n'en ay point,
Ce soing guieres ne me poinct.
Je n'ay ny ne veux avoir
Autre cure, autre sçavoir

Que de tant plus m'esjouir,
Que plus les ans vont fouïr.

(MELIN DE SAINT-GELAYS, *Poésies* t. III,
112, Bibl. elz.)



MÊME SUJET

Quand je veux en amour prendre mes passe-temps,
M'amie, en se moquant, laid & vieillard me nomme.
« Quoy ! dit-elle, réveur, tu as plus de cent ans,
Et tu veux contrefaire encore le jeune homme !
Tu ne fais que hennir, tu n'as plus de vigueur,
Ta couleur est d'un mort qu'on devalle en la fosse.
Vray est, quand tu me vois, tu prends un peu de cœur :
Un cheval genereux ne devient jamais roffe ;
Et, si tu m'en crois, pren ce miroir & voy
Ta barbe en tous endroits de neige parfemée,
Ton œil qui fait la cire espesse comme un doy,
Et ta face qui semble une idole enfumee. »
Alors, je luy respons : « Quant a moy, je ne sçay
Si j'ay l'œil chassieux, si j'ai perdu courage,
Si mes cheveux font noirs, ou si blancs je les ay :
Il n'est plus temps d'apprendre à mirer mon visage ;
Mais, puisque le tombeau me doit bientôt avoir,
Certes, tu me devrois d'autant plus estre humaine :
Car le vieil homme doit ou jamais recevoir
Ses plaisirs, d'autant plus qu'il void la mort prochaine. »

(RONSARD, *Odes*, t. II, 357, Bibl. elz.)



CHANSONNETTE EN VERS MESURÉS
SUR LE MÊME SUJET

(Nous n'avons pas reproduit l'orthographe bizarre
du poète.)

Les filles vont te chantant :
Anacréon, tu es vieux ;
Prends ton miroir, tu verras
Que tes cheveux n'y sont plus :
Tu as le front échaudé.
Que fais-je moi si j'ai plus
Mon poil ou si ne l'ai point !
De tout cela ne m'en chaut !
Un point je fais que tant plus
Le vieux se doit tenir gai
Plus notre vie f'accourcit ;
Un point je fais que tant moins
Le vieux se doit attrister
Moins notre fin fera loin.

(BAÏF, *Poés. choisies* par Becq de Fouquières, p. 370.)



Des filles j'oy ce brocard,
Qui difent : « Tu es vieillard,
Anacréon ; au miroir,
Le prenant, tu pourras voir
Que tes cheveux plus ne font
Et que tout chauve est ton front. »
Quant a moy si mes cheveux
Sont plus ou moins, je ne veux

Dire que j'en sçache rien ;
Mais cecy je sçay fort bien,
Qu'au vieillard d'autant sied mieux
Suivre les esbats joyeux
Qu'il est de plus près voyfin
Du dernier jour de sa fin.

(Ibid., 193.)



Cette *épigramme* de Palladas citée dans l'Anthologie du Manuscrit palatin est à rapprocher de l'ode anacréontique précédente :

Γηραλέον με γυναῖκες ἀποσκώπτουσι, λέγουσαι
εἰς τὸ κάτοπτρον ὄρᾳν λεῖψανον ἡλικίης.
ἀλλ' ἐγὼ εἰ λευκὰς φέρω τρίχας, εἴτε μελαίνας,
οὐκ ἀλέγω, βίβου πρὸς τέλος ἐρχόμενος.
εὐδόμοις δὲ μύροισι καὶ εὐπετάλοις στεφάνοισι
καὶ Βρομίῳ πάῳ φροντίδας ἀργαλέας.

Les femmes vont disant que je suis un vieillard,
Et veulent qu'au miroir je voy ma vieilleffe.
Mais quoy ? que me chaut-il si mon poil est grisard,
S'il est blond ou noir, cela ne m'est tristesse.
Je sçay qu'il faut mourir, c'est une loy expresse,
Je ne puis l'éviter : mais pendant que je vivray,
Nonobstant le vieil aage & l'ennuy qui le presse,
Je boiray du meilleur & me resjouiray.

(Recueil des plus beaux *épigrammes grecs*, mis en vers
françois par PIERRE TAMISIER, 168, édit. 1617.)



ΤΟΥ ΑΥΤΟΥ ΕΙΣ ΧΕΛΙΔΟΝΑ. (B. 9.)

Τί σοι θέλεις ποιήσω,
τί σοι, λάλη χελιδών;
τὰ ταρσά σευ τὰ κοῦφα
θέλεις λαθὸν ψαλίξω;
5 ἢ μᾶλλον ἔνδοθεν σευ
τὴν γλῶσσαν, ὡς ὁ Τηρεύς
ἐκεῖνος, ἐκθερίζω;
τί μευ καλῶν ὀνείρων
ὑπορθρίασι φωναῖς
10 ἀφήρπασας Βάθυλλον;



L'ARONDELLE

Ha vraiment je vous puniray,
Babillarde, & vous rongneray
De mes cizeaux l'une & l'autre ælle :
Ou bien, comme la main cruelle
De Teree a fait autrefois,
Vous tondray la langue & la vois,
Qui toufjours, las ! quand je fommeille
Devant le point du jour m'esveille,
Et de son importun babil
M'arrache du fein mon Bathyl.

(REMI BELLEAU.)



Tay-toy, babillarde arondelle
Ou bien je plumeray ton aile,
Si je l'empoigne, & d'un cousteau
Je te couperay ta languette,
Qui matin fans repos caquette
Et m'estourdit tout le cerveau.

Je te preste ma cheminee
Pour chanter toute la journee,
De soir, de nuit quand tu voudras ;
Mais au matin ne me reveille,
Et ne m'oste quand je sommeille,
Ma Cassandre d'entre les bras.

(RONSARD, *Odes*, II, 486, Bibl. elz.)



CHANSONNETTE EN VERS MESURÉS
SUR LE MÊME SUJET

Babillarde, qui toujours viens,
Le sommeil & songe troubler,
Qui me fait heureux & content,
Babillarde aronde, tais-toi.

Babillarde aronde, veux-tu
Que de mes gluaux affutés
Je te fasse choir de ton nid ?
Babillarde aronde, tais-toi.

Babillarde aronde, veux-tu
Que coupant ton aile & ton bec

Je te fasse pis que Terée ?
Babillarde aronde tais-toi.

Si ne veux te taire, crois-moi,
Je me vengerai de tes cris,
Punissant ou toi ou les tiens.
Babillarde aronde, tais-toi.

Crie contre tel qui heureux
En amour, veillant, a cœur souï
De sa belle prend le plaisir.
Babillarde aronde, tais-toi.

Ne fois envieuse fur moi
Qui ne puis jouir que dormant
Et ne suis heureux qu'en fongeant.
Babillarde aronde, tais-toi.

(BAÏF, *Poés. choisies* par Becq de Fouquières, 366.)



CONTRE UNE ARONDELLE

Petite aronde jazarde,
Petite aronde bavarde,
Tu devois bien babiller
Si matin pour m'éveiller.
Ce font contes, malheureuse,
Aronde malencontreuse,
Ce font contes, que tu fais
Messagere des doux mois,

Car j'eusse à ton arrivée
Quelque douceur éprouvée,
Mais las ! tu m'as apporté
Un hyver au lieu d'esté.
Ores avant ta venue,
Heureux, j'avoy toute nue
Entre mes bras ma Catin,
Je tatonnoy son tetin,
Bruflant d'une douce envie
De laisser couler ma vie
Languissante entre ses bras :
Quant au fort de tant d'ebas,
Ta triste voix, entonnée
Le long de la cheminee,
M'a ravy par trop matin,
D'entre les bras ma Catin :
Ha ! tu devois bien, jazarde,
Arondelle caquetarde,
Tu devois bien babiller
Pour si matin m'veiller.

(1587. GILLES DURANT, *Gayetez amoureuses*, 54.)



La pièce qui suit est une imitation de l'ode anacréontique précédente :

Πᾶσαν ἐγὼ τὴν νύκτα κινύρομαι · εὔτε δ' ἐπέλθῃ
ὄρθρος ἐλινῦσαι μικρὰ χαριζόμενος,
ἀμφιπεριτρύζουσι χελιδόνες, ἐς δέ με δάκρυ
Βαλλουσιν, γλυκερὸν κῶμα παρωσάμεναι.

Ὅμματα δὲ σταλάοντα φυλάσσεται· ἢ δὲ Ῥοδάνθης
αὔθις ἐμοῖς στέρνοις φροντὶς ἀναστρέφεται.
ὦ φθονεραὶ παύσασθε λαλητρίδες· οὐ γὰρ ἔγωγε
τὴν Φιλωμηλείην γλῶσσαν ἀπεθρισάμην.
ἀλλ' Ἴτυλον κλαίετε κατ' οὔρεα, καὶ γοάοιτε
εἰς ἔποπος κραναήν αὐλὴν ἐφεζόμεναι,
βαῖον ἵνα κνώσσοιμεν· ἴσως δέ τις ἦξει ὄνειρος,
ὃς με Ῥοδανθείοις πήχεσιν ἀμφιβάλοι.

(AGATHIAS SCHOLASTICUS.)



UN AMANT PARLE A UNE HYRONDELLE

Toute la nuit en pleurs sans dormir j'ay paffee,
Et voulant le matin tant foit peu reposer,
L'hyronnelle eveillant ma paupiere opprefsee
M'a gardé de dormir en l'oyant degoifer :
Hyronde, vueille un peu ton caquet appaifer ;
Ce n'est pas moy qui ay ta langue retranchee,
Ce fut le desloyal & perfide Teree.
Va par les monts & boys ton Ithil lafmoyer,
Et un peu de repos vueille moy octroyer.
Poffible qu'en dormant m'adviendra quelque fonge
Qui fera mon amy en mes bras eigayer,
Et du moins me paiftra d'un gracieux menfonge.

(Recueil des plus beaux épigrammes grecs mis en vers
françois par PIERRE TAMISIER, 251, édit. 1617.)



ΕΙΣ ΑΤΤΙΝ ΤΟΥ ΑΥΤΟΥ. (B. 11.)

- Οἱ μὲν καλὴν Κυβήβην
τὸν ἡμίθηλον Ἄττιν
ἐν οὔρεσιν βοῶντα
λέγουσιν εκμανῆναι.
5 οἱ δὲ Κλάρου παρ' ὄχθαις
δαφνηφόροιο Φοίβου
λάλον πιόντες ὕδωρ
μεμνηότες βοῶσιν.
ἐγὼ δὲ τοῦ Λυαίου
10 καὶ τοῦ μύρου κορροσθεῖς
καὶ τῆς ἐμῆς ἐταίρης
θέλω θέλω μανῆναι.



QU'IL VEUT FOLASTREMENT BOIRE

Atys l'effeminé,
De rage espoissonné
Hurle avecques Cybelle,
Et f'eschauffe apres elle :
Et ceux-là qui ont beu
Seulement un bien peu
De l'eau du Cler parlante,
D'une fureur piquante
Du Dieu porte-laurier
Commencent à crier :

Et moy plein du bon Pere,
Et des jeux de Cythere,
Et de parfum, je veux
Devenir furieux.

(REMI BELLEAU.)



ΤΟΥ ΑΥΤΟΥ ΕΙΣ ΕΡΩΤΑ. (B. 12.)

Θέλω, θέλω φιλήσαι.
ἔπειθ' Ἔρωσ φιλεῖν με,
ἐγὼ δ' ἔχων νόημα
ἄβουλον οὐκ ἐπέεισθην.
5 ὁ δ' εὐθὺ τόξον ἄρας
καὶ χρυσέην φαρέτρην
μάχη με προὔκαλεῖτο.
κάγὼ λαβὼν ἐπ' ὤμων
θώρηχ', ὅπως Ἀχιλλεύς,
10 καὶ δοῦρα καὶ βοείην
ἐμαρνάμην Ἔρωτι.
ἔβαλλ', ἐγὼ δ' ἔφευγον·
ὡς δ' οὐκ ἔτ' εἶχ' οἴστούς,
ἤσχαλλεν· εἶθ' ἑαυτόν

V. 14. — Ce passage fait pousser à M^{me} Dacier un petit cri d'admiration : « *Il se lança lui-même au lieu de trait, cela est extrêmement galand* ».

- 15 ἀφῆκεν εἰς βέλεμον,
μέσος δὲ καρδίης μευ
ἔδυνε, καὶ μ' ἔλυσεν ·
μάτην δ' ἔχω βοεΐην ·
τί γὰρ βάλω μιν ἔζω,
20 μάχης ἔσω μ' ἐχούσης ;



QU'IL EST VAINCU D'AMOUR

Je veux aimer a ceste heure,
Amour le veut & m'affeure.
Hier à son mandement
N'obeissant nullement
Fis refus : il se courrouce,
Il prend son arc & sa trouffe,
Et me semont en camp clos.
Pour le combattre, dispos
D'un corselet je me charge,
Je pren la hache et la targe,
Et fay teste d'affaillant
Comme un Achille vaillant.
Cent & cent traits il me tire,
Et parant je me retire :
Puis quant il eut defempli
De traits son carquois rempli,
Il se transforme en fagette,
Et despit sur moy se jette,

V. 19. — Le texte de Henri Estienne et celui de la plupart des éditions porte : τί γὰρ βαλώμιθ' ἔζω, d'où le contre-sens des traducteurs français.

Et passe tout à travers
De mon cœur & de mes ners,
Et tous mes membres deslie :
D'un bouclier la main garnie
Pour me parer, ne peut rien.
Las ! pour néant aussi bien.
Par dehors l'on nous enferme,
Puisqu'au dedans est la guerre.

(REMI BELLEAU.)



MÊME SUJET

Jodelle, l'autre jour l'enfant de Cythérée
Au combat m'appela, courbant son arc turquois,
Et lors, comme hardi, je vesti le harnois,
Pour avoir contre luy la chair plus assurée.

Il me tira premier une fleche acérée
Droit au cœur, puis une autre, & puis tout à la fois
Il décocha sur moy les traits de son carquois,
Sans qu'il eust d'un seul coup ma poitrine enferrée.

Mais quand il vid son arc de fleches defarmé,
Tout despit f'est luy-mesme en fleches transformé !
Puis en moy se rua d'une puissance extreme.

Quand je me vy vaincu, je me defarmay lors,
Car rien ne m'eust servi de m'armer par dehors,
Puisque mon ennemy estoit dedans moy-mesme.

(RONSARD, *Amours*, t. I, 150, Bibl. elz.)



ΕΙΣ ΤΟ ΑΦΘΟΝΩΣ ΖΗΝ. (B. 7.)

- Ὅ μοι μέλει τὰ Γύγεω,
τοῦ Σαρδίῳ ἀνακτος ·
οὐδ' εἶλε πῶ με ζῆλος,
οὐδὲ φθονῶ τυράννοις.
5 ἐμοὶ μέλει μύροισιν
καταθρέχειν ὑπήνην ·
ἐμοὶ μέλει ῥόδοισιν
καταστέφειν κάρηνα.
τὸ σήμερον μέλει μοι,
10 τὸ δ' αὔριον τίς οἶδεν ;
ὥς οὔν ἔτ' εὐδία 'στιν,
καὶ πῖνε καὶ κύθειε,
καὶ σπένδε τῷ Λυαίῳ,
μὴ νοῦσος, ἦν τις ἔλθῃ,
15 λέγῃ σε μὴ δεῖ πίνειν.



DU DEPRIS DE RICHESSE

Ny Gyge prince de Sarde,
Ny l'or, ny l'argent retarde
Mon plaisir d'un petit point :
De cela ne me chaut point.
Aux Rois je ne porte envie,
Seulement je me foucie

De parfumer de fenteurs
Ma barbe, & de mille fleurs
Faire un tortis à ma teste :
C'est le foing qui plus m'arreste.
Dès le matin jufqu'au soir
J'ay fouci non de l'efpoir
Du lendemain, car qui est-ce
Qui de le voir ait promesse ?
Boy donc & pren ton plaisir
Pendant qu'en as le loifir,
De peur qu'une maladie :
En te gripant ne te die :
« Il vous faut mourir, or fus
Amy, vous ne beurez plus. »

(REMI BELLEAU.)



DE GIGES DE SARDE PRINCE, ETC.

De Giges de Sarde prince
Le renom mon cœur ne pince :
De l'or je ne me foucie,
Au roy je n'ay point d'envie.
L'un des foucis qui m'atache
C'est apres ma mouftache
Pour l'adoucir de fenteurs ;
L'autre fouci qui m'arreste,
C'est a coronner ma teste
D'un chapeau de belles fleurs.

Je n'ay nul foucy ny cure,
Sinon passer l'aventure
Du jourd'huy : qui peut cognoistre
Quel le lendemain doit estre ?
Pendant que courent tes ans,
Boy & pren tes passetems,
Afin que quelque mal chaut
Sans y penser ne te vienne
Qui de plus boire te tienne,
Difant : Jeuner il te faut.

(1573. RICHARD RENVOISY, *Odes d'Anacréon
mises en musique.*)



ΑΛΛΟ ΕΡΩΤΙΚΟΝ ΩΔΑΡΙΟΝ. (B. 26 A.)

Σὺ μὲν λέγεις τὰ Θήβης,
ὁ δ' αὖ Φρυγῶν αὐτάς ·
ἐγὼ δ' ἐμὰς ἀλώσεις.
οὐχ ἴππος ὤλεσέν με,
5 οὐ πεζός, οὐχὶ νῆες ·
στρατὸς δὲ καινὸς ἄλλος
ἀπ' ὀμμάτων με βάλλων.



QU'IL NE VEUT CHANTER QUE DE S'AMIE

L'un chantera les grands faits d'armes
De Thebes, l'autre les allarmes
De Troye, & des Gregeois le pris :
Mais moy, las ! comme je fu pris.
Jamais le chevalier fur terre,
Ny le foldat ne me fist la guerre,
Ny la galere deffus l'eau :
Sans plus un escadron nouveau,
Qui fort de l'œil qui me maistrife,
Est feul la cause de ma prise.

(REMI BELLEAU.)



L'un dit la prise des murailles
De Thebe, & l'autre les batailles
De Troye ; mais j'ay entrepris
De dire comme je fus pris.
Ni nef, pieton, ni chevalier
Ne m'ont point rendu prisonnier.
Qui donc a perdu ma franchise ?
Un nouveau scadron furieux
D'amoureux armé des beaux yeux
De ma Dame, a caufé ma prise.

(RONSARD, *Odes*, II, 487, Bibl. elz.)



ΕΙΣ ΠΟΤΗΡΙΟΝ ΑΡΓΥΡΟΥΝ. (B. 3.)

- Τὸν ἄργυρον τορεύων,
Ἦφαιστέ, μοι ποίησον
πανοπλίαν μὲν οὐχί,
τί γὰρ μάχαισι κάμοί;
5 ποτήριον δὲ κοῖλον,
ὅσον δύνῃ, βαθύνας.
ποιεῖ δέ κoi κατ' αὐτοῦ
μήτ' ἄστρα μήτ' ἄμαξαν,
μὴ στυγνὸν Ὀρίωνα·
10 τί Πλειάδων μέλει μοι;
τί γὰρ καλοῦ Βοώτου;
ποιήσον ἀμπέλους μοι,
καὶ βότρυας κατ' αὐτῶν,
καὶ Μαινάδας τρυγώσας.
15 ποιεῖ δὲ ληνὸν οἴνου
ληνοβάτας πατοῦντας,
τοὺς Σατύρους γελῶντας,
καὶ χρυσοῦς τοὺς Ἔρωτας,
καὶ Κυθήρην γελῶσαν,
20 ὁμοῦ καλῶ Λυαίῳ
Ἔρωτα κάρροδίτην.



LA FAÇON D'UN VASE D'ARGENT

Vulcan, fay-moy d'argent fin
Non pas un harnois, à fin

De me trouver aux batailles,
Je ne veux ny dard ny mailles,
N'escaille, ny corcelet,
Mais un gentil gobelet,
Un gobelet à double anse,
Creux au fond, large la panse :
Et puis me grave à l'entour
Non des astres le retour,
Ny leur charrette courriere,
Ny l'estoile pouffiniere,
Ny d'Orion le cruel
L'orage continuel :
Qu'ay-je à faire des Hyades,
Du Bouvier ou des Pleiades ?
Taille-moy dessus le bor
Une vigne aux raisins d'or,
Et d'or un Bacchus qui pile
Avec Amour & Bathyle,
Patinans en un tonneau
A beaux piez le vin nouveau.

(REMI BELLEAU.)



A VULCAIN

Vulcan, en faveur de moy,
Je te pri', despeche-toy
De me tourner une tasse,
Qui de profondeur surpasse

Celle du vieillard Nestor ;
Je ne veux qu'elle soit d'or,
Sans plus fay-la-moy de chefne,
Ou de lierre ou de fresne.
Et ne m'engrave dedans
Ces grans panaches pendans,
Plastrons, morions, ny armes :
Qu'ay-je fouci des allarmes,
Des affauts ni des combats ?
Aussi ne m'y grave pas
Ny le soleil ny la lune,
Ny le jour ny la nuit brune,
Ny les astres radieux :
Eh ! quel soin ai-je des cieux,
De leurs Ours, de leur Charrette,
D'Orion, ny de Boëte ?
Mais pein-moy, je te suppli,
D'une treille le repli
Non encore vendangée ;
Peins une vigne chargée
De grapes & de raisins
Peins-y des fouleurs de vins.
Peins-y Venus & Cassandre,
Laisse de Bacchus esandre
Le lierre tout autour ;
Peins-y la Grace & l'Amour,
Le nez & la rouge trongne
D'un Silene ou d'un yvrongne.

(RONSARD, *Odes*, t. II, 276, Bibl. elz.)



MÊME SUJET

Bien fol est qui prend cure
De la chose future ;
Qui fçait le lendemain ?
Sus, d'une ouvrière main,
Fay-moi, Vulcain, sur l'heure,
Non une dure armeure
D'un éclattant acier,
Non un large bouclier,
Non pas un fimeterre :
Qu'ay-je affaire à la guerre ?
Pluſtoit creuſe forgeant
Une taſſe d'argent,
Et me fais autour d'elle,
Non la guerre cruelle
Des meurdres outrageux,
Non les vents orageux,
Ni ſur la mer chenuë
Une effroiable nue,
Ni les mats éclattez
Par les flots écartez ;
Mais des vignes rampantes,
Mais des grappes riantes,
Mais Bacchus, couronné
De pampre, environné
De maint cornu fatyre,
Qui le lourd aſne tire,
Sur qui Silen monté
Se panchotte à coſté.
M'amour y ſoit gravée
En argent élevée

Et la belle Venus
Et ses mignons tout nus.

(BAÏF, *Poés. choisies*, 248, Becq de Fouquières.)



VULCAN FONDZ DEDENS TON FOUR, ETC.

Vulcan, fondz dedens ton four,
Et me metz dessus ton tour,
Ou dessous ton marteau dur
Une masse d'argent pur.

Ne m'en fais un corselet,
Ny un dur harnoys complet :
Car qu'ay-je affaire aux combatz,
Aux allarmes ou debatz.

J'ayme mieux te voir faifant
Un gobelet bien pefant,
Ample & large par le fond,
Tant que tu pourras profond.

Fay qu'i foyent figurez
Non des astres azurez :
Orion n'y foit pourtrait
Ny des Pleyades un trait.

Moins m'y semble estre duifant
Le char au ciel reluifant :
Car des astres ne me chaut
Ny de ce qui est si haut.

Fay qu'i foyent enlevez
Et subtilement gravez
La vigne & le raisin noir
Prest à porter au pressoir.

Et foyent sur une cuve
Tous nuds comme en une estuve,
Bachus, m'Amye & l'Amour
Foullants le vin tour à tour.

(1573. RICHARD RENVOISY, *Odes d'Anacréon
mises en musique.*)



LA COUPE

Prens ce bloc d'argent, adroit cifeleur,
N'en fais point furtout d'arme belliqueuse,
Mais bien une coupe élargie & creuse,
Ou le vin ruiffelle & semble meilleur.
Ne grave à l'entour Bouvier ne Pléiades,
Mais le chœur joyeux des belles Mainades,
Et l'or des raisins chers à l'œil ravi,
Et la verte vigne & la cuve ronde,
Où les vendangeurs foulent à l'envi,
De leurs piés pourprés la grappe féconde.
Que j'y voie encore Evoé vainqueur,
Aphrodite, Eros & les Hyménées,
Et sous les grands bois les vierges menées
La verveine au front & l'amour au cœur.

(LECONTE DE LISLE, *Poèmes antiques*, 165.)

ΑΛΛΟ ΕΙΣ ΤΟ ΑΥΤΟ ΠΟΤΗΡΙΟΝ ΤΟΥ
ΑΥΤΟΥ ΑΝΑΚΡΕΟΝΤΟΣ. (B. 4.)

Καλλιτέχνα, τόρευσον
ἕαρος κύπελλον ἡμῖν
τὰ πρῶτ' ἤδη τὰ τερπνά
ρόδα φέρουσιν Ὀραι ·
5 (τὸν) ἄργυρον δ' ἀπλώσας
ποιεῖ πότον μοι τερπνόν ·
μὴ τελετῶν, παραινῶ,
μὴ ξένον μοι τορευύσης,
μὴ φευκτὸν ἰστόρημα ·
10 μᾶλλον ποιεῖ Διὸς γόνον
Βάκχον Εὐΐον ἡμῖν ·
μύστις νάματος ἢ Κύπρις
ὑμεναίους κροτοῦσα.
χάρασσ' Ἐρωτας ἀνόπλους

V. 12. Passage très discuté. En voici la traduction par Hélias Andréas :

Dulcemque temperato
Mystis Venus liquorem.

M^{me} Dacier qui ne voyait là aucun sens raisonnable corrigait ainsi ces deux vers 12 et 13 :

Μύστιν νάματος, ἢ Κύπριν
ὑμεναίοις κροτοῦσαν.

Potius affinge Jovis prolem
Bacchum Evium nobis
Datorem liquoris, vel Cyprin
Cum Hymenæo choreas ducentem.

Brunck donne cette autre leçon :

μύστιντε τῶν πόθων Κύπριν.

15 καὶ Χάριτας γελώσας
ὕπ' ἄμπελον εὐπέταλον,
εἰ βότρυσιν κομῶσαν ·
σύναπτε κούρους εὐπρεπεῖς ·
ἡμῖν Φοῖβος ἀθύροι.



AUTRE FAÇON DE VASE A VULCAIN

Fons-moy d'argent un beau vaisseau,
Vulcan, en qui le Renouveau
Soit engravé de telle forte
Que l'heure printaniere y porte
Des roses la gentille odeur,
Que j'aime sur toute autre fleur.
Fons-moy donc ce profond ouvrage
Capable d'un vineux breuvage,
N'y burinant rien d'estranger :
Je n'y veux image ranger
Qui porte defaistre ou tristesse,
Seulement je veux qu'on y dresse
Bacchus, race de Jupiter :
Il me plaist aussi d'y bouter
Les Graces & Venus la gaye,
Venus qui des noces f'esgaye.

V. 19. — Dans l'édition de H. Estienne: ἀν μὴ Φοῖβος, etc.
C'est pourquoi Hélias Andréas traduit ainsi ce passage :

His insuper venustos,
Ni Phœbus ipse ludat,
Addas velim juvencos.

Après les Amours defarmez,
Au jeu doucement animez,
Et toutes les Graces riantes,
A l'ombre des vignes ployantes,
Deffous le raisin pourprissant
Et sous le pampre verdissant.
Mais si Phebus ne s'y rencontre,
Fay qu'une brigade s'y montre
De jeunes enfans bien appris
Deffous l'ombre de ce pourpris.

(REMI BELLEAU.)



ΑΛΛΟ. (B. 21.)

Ἡ γῆ μέλαινα πίνει,
πίνει δὲ δένδρε' αὖ γῆν.
πίνει θάλασσαν ἀναύρουσ,
ὁ δ' ἥλιος θάλασσαν,
5 τὸν δ' ἥλιον σελήνη.
τί μοι μάχεσθ', ἑταῖροι,
καὶ τῷ θέλοντι πίνειν;



QU'IL FAUT BOIRE PAR NÉCESSITÉ

La terre noirçiffante boit,
Et les arbres boivent la terre,

La mer boit les vents qu'elle enferre,
La mer le soleil qui tout voit,
De luy la lune se deffoive :
Pourquoy donc empeschez-vous tous,
Veu que tout boit, que je ne boive,
Mes compagnons, de ce vin dous ?

(REMI BELLEAU, I, 27.)



La terre les eaux va boivant,
L'arbre la boit par sa racine
La mer éparse boit le vent,
Et le soleil boit la marine ;
Le soleil est beu de la lune ;
Tout boit, soit en haut ou en bas :
Suivant ceste règle commune,
Pourquoy donc ne boirons-nous pas ?

(RONSARD, t. II, 286, Bibl. elz.)



La terre les eaux va beuvant,
L'arbre la boit par la tremine,
La mer espeffe boit le vent
Et le soleil boit la marine ;
Le soleil est beu de la lune,
Tout boit à son ordre & compas,
Suivant ceste reigle commune,
Pourquoy donc ne boirons-nous pas ?

(Variétés hist. et littéraires, IV, 57, Bibl. elz.)



ΑΛΛΟ ΕΙΣ ΚΟΡΗΝ. (B. 22.)

- Ἡ Ταντάλου ποτ' ἔστη
λίθος Φρυγῶν ἐν ὄχθαις,
καὶ παῖς ποτ' ὄρνις ἔπτη
Πανδίωνος χελιδῶν.
5 ἐγὼ δ' ἔσοπτρον εἶην,
ὅπως αἰεὶ βλέπης με·
ἐγὼ χιτῶν γενοίμην,
ὅπως αἰεὶ φορῆς με.
ὕδωρ θέλω γενέσθαι,
10 ὅπως σε χρῶτα λούσω·
μύρον, γύναι, γενοίμην,
ὅπως ἐγὼ σ' ἀλείψω.
καὶ ταινίη δὲ μαστῶν,
καὶ μάργαρον τραχήλῳ,
15 καὶ σάνδαλον γενοίμην·
μόνον ποσὶν πάτει με.



QU'IL SE VOUDROIT VOIR TRANSFORMÉ EN
TOUT CE QUE TOUCHE SA MAISTRESSE

Jadis la fille de Tantale
En roch changea sa couleur palle
Deffus le fable Phrygien,
Et se changea la fille belle
De Pandion en arondelle,
Comme dit le peuple ancien.

Ha que pleust aux Dieux que je fusse
Ton miroir, à fin que je peusse,
Te mirant dedans moy, te voir :
Ou robe, à fin que me portasses,
Ou l'onde, en qui tu te lavasses,
Pour mieux tes beautez concevoir.

Ou le parfum & la civette
Pour emmusquer ta peau douillette,
Ou le voile de ton tetin,
Ou de ton col la perle fine
Qui pend sur ta blanche poitrine,
Ou bien, Maistresse, ton patin.

(REMI BELLEAU.)



MÊME SUJET

Plusieurs, de leurs corps desnuez
Se font veus en diverse terre
Miraculeusement muez,
L'un en serpent & l'autre en pierre.

L'un en fleur, l'autre en arbrisseau,
L'un en loup, l'autre en colombelle;
L'un se vid changer en ruisseau,
Et l'autre devint arondelle.

Mais je voudrois estre miroir
Afin que tousjours tu me visses,

Chemise je voudrois me voir,
Afin que toufjours tu me priffes.

Volontiers eau je deviendrois,
Afin que ton corps je lavaffe ;
Eftre du parfum je voudrois,
Afin que je te parfumaffe.

Je voudrois eftre le riban
Qui ferre ta belle poitrine ;
Je voudrois eftre le carquan
Qui orne ta gorge yvoirine.

Je voudrois eftre tout autour
Le coral qui tes lèvres touche,
Afin de baifer nuit & jour
Tes belles lèvres & ta bouche.

(RONSARD, *Odes*, t. II, 287, Bibl. elz.)



CHANSONNETTE EN VERS MESURÉS SUR LE MÊME SUJET

Si foi fe doit ajouter
Aux changements du vieux temps,
Les dieux fouvent deguifés
Pour leurs defirs accomplir
Diverfes formes ont pris :
Qui d'un taureau, qui d'un bouc,
Qui d'un cheval au beau crin,

Qui d'un fatire cornu,
Comme ils se font avifés.

Qu'autant je pousse qu'un dieu
Pour a souhait me changer
Afin d'avoir privauté
De celle qui me tient pris !
Sentir soudain me voudrais
Son beau collet de reseuil
Afin que pousse toujours
Toucher sa joue & son sein.

Sentir soudain me voudrais,
Ruban de ses cheveux tors,
Afin que pousse toujours
Etre enlacé de son poil !
Sentir soudain me voudrais
Le gant qui garde ses doigts,
Afin que fusse partout
Toujours tenu de ses mains.

Sentir soudain me voudrais
Jartiere pour la jarter,
Afin d'etreindre & ferrer
Sa belle grève a l'entour.
Sentir soudain me voudrais
Chemise mise à son dos
Afin de mieux retâter
Son bras, sa cuisse, son flanc.

Mais quand de ces privautés
Me montrerait se facher,

Comme excessives pour moi,
Tant seulement je voudrais
Etre un patin de ses pieds,
Afin qu'heureux me rendant
Sur moi la belle marchât.
Car, belle, j'aimerais mieux
Me voir foulé de ton pied
Qu'aller, par autre porté,
Fut-ce au plus haut de son chef!

(BAÏF, *Poésies choisies*, 368, Becq de Fouquières.)



Olivier de Magny a fait de cette odelette une imitation très proluxe qui mérite toutefois d'être citée.

DE SES DÉSIRS, A S'AMYE

Je voudrois estre d'abondant,
La perle que je voy pendant
Au bout de vostre belle oreille,
Pour plus commodement pouvoir
Vous faire le secret sçavoir
De mon amytié nompareille.

Je voudrois estre le colet
Qui sur vostre sein grasselet
Couvre ces deux tetons d'ivoire,
Pour avoir l'heur de les toucher,
Et pour pouvoir mieulx empescher
Qu'autre n'eust part en ceste gloire

Volontier je ferois encor,
Ceste belle ceinture d'or
Qui les flancz vous ceint et vous lye,
Pour estroictement vous lye,
Et pour garder de m'oublier
Non plus que je ne vous oublye.

Je voudrois estre un oreiller,
Afin de vous voir sommeiller;
Et si voudrois estre une mouche,
Quand en esté vous sommeillez,
Pour mieulx baïser les beaux oeilletz
Qui font autour de vostre bouche.

Je voudrois estre transformé
En quelque beau gand parfumé
Pour baïser souvent à mon aïse,
De vostre main les doigtz poliz,
Les doigtz molz & blancz comme liz
Qui me font Dieu quand je les baïse.

Je voudrois estre le miroir
Où vous vous esbatez a veoir
Les beautez de vostre visage :
Afin que je jouisse mieulx
Des doux regards de vos beaux yeux,
Dont vous m'enflammez le courage.

Voluntiers je ferois aussi
Le bust que vous portez ainsi
Que sur l'esthomas on les porte,
Afin que je fusse en ce poinct

Attaché tout le jour, et joint
Avecq' vous d'une amitié forte.

Je voudrois puis que Dieu voulust
Que je devinssé vostre luth,
Vostre cistre, ou vostre espinette,
Afin quand vous voudriez sonner,
Que vous n'ouyssiez resonner
« Qu'allegez moy, plaifant brunette ».

(IV^e Liv. des Odes.)



LE SOUHAIT

Du roi Phrygien la fille rebelle
Fut en noir rocher changée autrefois ;
La fière Prokné devint hirondelle,
Et d'un vol léger s'enfuit dans les bois.
Pour moi, que ne suis-je, ô chère maîtresse,
Le miroir heureux de te contempler,
Le lin qui te voile et te caresse,
L'eau que sur ton corps le bain fait couler,
Le réseau charmant qui contient et presse
Le ferme contour de ton jeune sein,
La perle, ornement de ton col que j'aime,
Ton parfum choisi, ta sandale même,
Pour être foulé de ton pied divin !

(LECONTE DE LISLE, *Poèmes antiques*, 166.)



ΑΛΛΟ ΤΟΥ ΑΥΤΟΥ ΕΡΩΤΙΚΟΝ ΩΔΑΡΙΟΝ.

(B. 17. 18.)

- Δότε μοι, δότ', ὦ γυναῖκες
Βρομίου πιεῖν ἀμυστί ·
ὑπὸ καύματος γὰρ ἤδη
προδοθεῖς ἀναστενάζω.
5 δότε δ' ἀνθέων ἐκείνου
στεφάνους, δόθ', ὡς πυκάζω
τὰ μέτωπα μὴ 'πικαίειν
τὸδε καῦμα · τῶν δ' Ἐρώτων
κραδίην, τίνι σκεπάζω ;
10 παρὰ τὴν σκιὴν Βαθύλλου
καθίσω · καλὸν τὸ δένδρον ·
ἀπαλὰς δ' ἔσεισε χαίτας
μαλακωτάτων κλαδίσκων.

V. 6. — Les vers 6, 7, 8, 9 ont été très heureusement corrigés par Bergk : « Donnez-moi des couronnes de fleurs (de ce dieu), afin que j'empêche cette chaleur de me brûler le front : Mais avec quoi défendrai-je mon cœur des Amours ? » La traduction de M^{me} Dacier est particulièrement curieuse : « Donnez-moi aussi des fleurs de ce buffet, car ma tête brûle dans un moment toutes les couronnes que je mets dessus. Le feu de mon amour ne paraît pourtant point au dehors, je l'enferme tout entier au fond de mon cœur ».

V. 10. — Dans H. Est., « παρὰ τὴν σκιὴν, Βάθυλλε, καθίσον », leçon qui invite aux non sens. « Mon cher Bathylle, asseyez-vous à l'ombre de ces beaux arbres ! » (M^{me} Dacier).

παρὰ δ' αὐτὸ ψιθυρίζει
15 πηγῇ ῥέουσα πειθοῦς ·
τίς ἂν οὔν ὄρων παρέλθοι
καταγωγίον τοιοῦτο;

Dans l'édition de Henri Estienne, comme dans celle de Brunck, cette ode en forme deux, la 22^e et la 23^e. La première finit à : καρδίην τίνι σκεπάζω.



ODE

Or fus filles, que l'on me donne
Dedans ce crystal qui rayonne,
A longs traits de ce Dieu gaillard :
Je suis tant alteré, qu'à peine
Puis-je retirer mon haleine,
Pour la grande chaleur qui m'ard.
Verfez-moy ceste humeur sacree,
Et d'une couronne pampree
Couvrez de mon front la chaleur :
Las ! je couvre bien d'autre sorte
La chaleur d'Amour que je porte,
Las ! je la couvre de mon cœur.

V. 14. — ψιθυρίζει au lieu de ἱρεθίζει est une excellente correction. Cfr. Théocrite : ἀδύ τι τὸ ψιθύρισμα, etc.

CE QU'IL VEUT PRES L'IMAGE DE
SON BATHYL

(L'ode est manquée au grec.)

Fay-moy pres ce jouvenceau
Un ombrageux arbriffeau,
Afin que sa tresse blonde
Soit au branle vagabonde
De ses rameaux tendrelets :
Fay pres de luy crespelets
Les replis d'une fontaine
Doux-coulant parmy la plaine.
Voyant cest heureux pourpris,
Dieux ! qui n'en feroit espris ?

(REMI BELLEAU.)



ΕΙΣ ΦΙΛΑΡΓΥΡΟΝ. (B. 34.)

Ὁ πλοῦτος εἶ γε χρυσοῦ
τὸ ζῆν παρεῖχε θνητοῖς,
ἐκαρτέρουν φυλάττων,
ἴν', ἂν θανεῖν ἐπέλθῃ,
5 λάθῃ τι καὶ παρέλθῃ.
εἰ δ' οὔν τὸ μὴ πρίασθαι
τὸ ζῆν ἔνεστι θνητοῖς,

- τί χρυσὸς ὠφελεῖ με;
θανεῖν γὰρ εἰ πέπρωται,
10 τί καὶ μάτην στενάζω;
τί καὶ γόους προπέμπω;
ἐμοὶ γένοιτο πίνειν,
πιόντι δ' οἶνον ἡδύν
ἐμοῖς φίλοις συνεῖναι,
15 ἐν δ' ἀπαλαῖσι κοίταις
τελεῖν τὰν Ἀφροδίταν.



QUE LA RICHESSE NE PEUT RIEN
CONTRE LA MORT

Si l'or & la richesse
Retardoyent la vistesse,
La vistesse & le cours
De nos beaux jours,

Je l'aurois en reserve,
Afin de rendre ferve
La mort, tirant a foy
L'argent de moy.

Mais las ! puis que la vie
A tous vivans ravie
Ne se peut retarder
Pour marchander,

Que me fert tant de plaintes,
Tant de larmes contraintes
Et sanglots ennuyeux
Pouffer aux cieux ?

Puis que la mort cruelle
Sans merci nous appelle,
Que nous serviroit or'
L'argent & l'or ?

Avant que mort descendre
Là-bas, je veux despendre
Et rire, à table mis
De mes amis,

Tenant ma Cytheree
Mollement enferree,
Avant le mien trespas,
Entre mes bras.

(REMI BELLEAU.)



SUR LE MÊME SUJET

Ha ! si l'or pouvoit allonger
D'un quart d'heure la vie aux hommes,
De foin on devroit se ronger
Pour l'entafer à grandes sommes,

Afin qu'il peust fervir de prix
Et de rançon à nostre vie,
Et que la Mort, en l'ayant pris
De nous tuer n'eut plus envie.

Mais puis qu'on ne la peut tarder
Pour don ny pour or qu'on luy offre,
Que me ferviroit de garder
Un tresor moisi dans mon coffre ?

Il vaut mieux, Jamyn, f'addonner
A fueilleter toufjours un livre,
Qui pluftoft que l'or peut donner
Maugré la mort un fecond vivre.

(RONSARD, *Odes*, t. II, 288, Bibl. elz.)

SI LA VIE NOUS VENOIT, ETC.

Si la vie nous venoit
Pour de l'argent amasser,
Si richesse nous donnoit
Ne point a la mort passer :
J'endurerais pour ſçavoir
Si la mort me venant voir
De moy voudroit argent prendre,
Et fur moy rien entreprendre.
Si rigueur de destinée
Toufjours ceste loy nous tient

Que la chose une fois née
Une fois a sa fin vient :
De quoy fert tant traquaffer
Pour de l'argent amasser ?
De quoy fert trop se chaloir
Dont on ne peut micux valoir ?
Je ne veux rien fouhaiter
Que boire de mieux en mieux
Ayant loisir de hanter
Toujours mes compagnons vieux,
Et s'il m'en vient appetit,
Befongner le petit coup,
Befongner le petit coup.

(1573. RICHARD RENVOISY, *Odes d'Anacréon*
mises en musique.)



ΑΛΛΟ ΕΙΣ ΕΑΥΤΟΝ. (B. 38.)

Ἐπειδὴ βροτὸς ἐτύχθη
βίῳ τριβὸν ὀδεύειν,
χρόνον ἔγνω, ὃν παρήλθον,
ὃν δ' ἔχω δραμεῖν, οὐκ οἶδα.
5 μέθετέ με φροντίδες ·
μηδέν μοι καὶ ὑμῖν ἔστω.
πρὶν ἐμὲ φθάσῃ τὸ τέλος,
παίξω, γελᾶσω, χορεύσω
μετὰ τοῦ καλοῦ Λυαίου.

DE VIVRE GAYEMENT

Je suis né pour prendre fin,
Et pour faire le chemin
De ce trop soudain voyage :
Je cognois combien j'ay d'âge,
Mais, las ! je ne dois sçavoir
Les ans que je puis avoir.
Loin de moy fuyez tristesse,
Fuyez ennuis & detresse,
Loin de moy fuyez vous tous,
Je n'ay que faire avec vous !
Pendant que vif je soupire,
Je veux dancier, je veux rire,
Ayant toufjours compagnon
Le bon Bacchus mon mignon.

(REMI BELLEAU.)



Je suis homme né pour mourir ;
Je suis bien seur que du trespas
Je ne me sçaurois secourir
Que poudre je n'aille là bas.
Je cognois bien les ans que j'ay,
Mais ceux qui me doivent venir,
Bons ou mauvais, je ne les sçay,
Ny quand mon age doit finir.

Pour ce fuyez-vous-en, esmoy,
Qui rongez mon cœur à tous coups,
Fuyez-vous-en bien loin de moy.
Je n'ay que faire avecque vous.
Au moins, avant que trespasser,
Que je puisse à mon aiïe un jour
Jouer, fauter, rire & dancier
Avecque Bacchus & Amour.

(RONSARD, *Odes*, t. II, 385, Bibl. elz.)



ATTENDU QUE SUIS NAY, ETC.

Attendu que fais nay
Pour mortel vivre,
Et ainsi destiné
Que je dois fuivre
Le bref chemin & cours
De mes jours par trop cours :
Le nombre bien je scay
De mes années
Déjà passées,
Et d'aage ce que j'ay.
Mais je ne puis scavoir
Ce qui m'en reste avoir.
Avec vous desmeller
Rien ne veux n'y mesler.
Avant la mort je veux
Pour tout affaire
Choisir a faire

Ris, gambades & jeux,
Et pourfuivre en tout lieu
Bacchus le gaillard Dieu.

(1573. RICHARD RENVOISY, *Odes d'Anacréon*,
mises en musique.)



ΤΟΥ ΑΥΤΟΥ ΕΙΣ ΟΙΝΟΝ ΩΔΑΡΙΟΝ. (B. 43.)

Ὅταν πῖω τὸν οἶνον,
εὐδουσιν αἱ μέριμναι.
τί μοι γόων, τί μοι πόνων,
τί μοι μέλει μεριμνῶν;
5 θανεῖν με δεῖ, κἄν μὴ θέλω ·
τί τὸν βίον πλανῶμαι;
πῖωμεν σὺν τὸν οἶνον,
τὸν τοῦ καλοῦ Λυαίου ·
σὺν τῷ δὲ πίνειν ἡμᾶς
10 εὐδουσιν αἱ μέριμναι.



DU PLAISIR QU'IL A DE BOIRE

Quand je boy la tasse pleine,
Tout travail & toute peine,
Et tous chagrineus despis
En moy dorment assoupis.

Q'ay-je affaire de me plaindre,
Puis que mort me doit estraindre,
Et en despit de mon vueil
Me coucher en un cercueil ?
Faut-il que je me foucie ?
Faut-il que j'erre en ma vie ?
Non, non, je beuray d'autant,
Compagnons, or fus avant,
Puis qu'en beuvant tasse pleine,
Tout travail & toute peine,
Et tous chagrineus despis
En moy dorment assoupis.

(REMI BELLEAU.)



QUAND DU BON VIN JE BOY, ETC.

Quand du bon vin je boy
Toft endormy je voy
Mes foucis & mes cures :
Que me chaut de travaux
D'entreprinfes ny maux
Ny de pensees dures ?
Il me faudra mourir
Et en terre pourrir
Bon gré malgré mes dents.
Que me chaut des erreurs
De la vie, des pleurs
Ny des desirs mordentz.

Buvons, buvons joyeux
De ce vin gracieux.
Pendant que le burons,
Noz founcis esclarcis
Et travaux adoucis
Sans y penfer verrons.

(1573. RICHARD RENVOISY, *Odes d'Anacréon
mises en musique.*)



ΑΛΛΟ ΕΙΣ ΦΙΛΟΠΟΤΗΝ. (B. 46.)

Ὅταν ὁ Βάκχος εἰσέλθῃ,
εὔδουσιν αἱ μέριμναι·
δοκῶ δ' ἔχειν τὰ Κροίσου.
θέλω καλῶς αἰεῖδειν.
5 κισσοστεφῆς δὲ κεῖται,
πατῶ ὅ' ἅπαντα θυμῶ.
.....
ὄπλιζ', ἐγὼ δὲ πίνω.
φέρε μοι κύπελλον, ὦ πᾶι·
μεθυοντα γάρ με κεῖσθαι
10 πολὺ κρεῖσσον ἢ θανόντα.



LE MESME

Aussi tost mon esmoy
S'endort, que dedans moy,
Dedans moy est entree
Ceste liqueur sacree :
Gaillard je veux chanter,
Et riche me vanter
D'egaler en puissance
De Cræse la chevance.
Tout a plat je m'estens
Sur le ventre, & je prens
Un tortis de lierre,
Puis le foing qui me ferre,
Pour ne l'avoir jamais,
Sous le pié je le mets.
S'arme, qui a vouloir
S'armer, pour le devoir
D'acheter une gloire,
Quant a moy je veux boire :
Sus donc, page, foudain
Donne ce verre plein,
Mieux vaut se coucher yvre
Que mort fans plus revivre.

(REMI BELLEAU.)



Lorsque Bacchus entre chez moy,
Je sen le foin, je sen l'esmoy
S'endormir, & ravy me semble
Que dans mes coffres j'ay plus d'or,
Plus d'argent & plus de thresor
Que Mide ne Cræse ensemble.
Je ne veux rien sinon tourner
Par la dance & me couronner
Le chef d'un tortis de lierre ;
Je foule en esprit les honneurs,
Et les estats des grands seigneurs
A coups de pied j'écrase à terre.
Verse-moy doncq' du vin nouveau,
Pour m'arracher hors du cerveau
Le foin par qui le cœur me tombe ;
Verse donc pour me l'arracher.
Il vaut mieux yvre se coucher
Dans le liçt, que mort dans la tombe.

(RONSARD, *Odes*, II, 435, Bibl. elz.)

~~~~~

#### QUAND BACCHUS ENTRE EN MOY, ETC.

Quand Bacchus entre en moy  
S'endort tout mon esmoy,  
Et lors bien il me semble  
Que Cresus je ressemble,  
N'ayant autre souhait  
Sinon chanter dehait

Coronné de lierre.  
Je me couche par terre,  
D'un cœur celeste & haut  
Disant : rien ne me faut.  
Arme toy, f'il te plaist,  
C'est le vin qui me paist.  
Ça, page, ça la couppe  
Pour boire a ceste troupe  
Mieux vaut se coucher yvre  
Que mort pour ne plus vivre.

(1573. RICHARD RENVOISY, *Odes d'Anacréon mises en musique.*)



ΤΟΥ ΑΥΤΟΥ ΕΙΣ ΔΙΟΝΥΣΟΝ, ΗΓΟΥΝ  
ΕΙΣ ΟΙΝΟΝ. (B. 47.)

Τοῦ Διὸς ὁ παῖς ὁ Βάκχος,  
ὁ λυσίφρων ὁ Λυαῖος,  
ὅταν εἰς φρένας τὰς ἐμὰς  
εἰσέλθῃ μεθυδῶτας,  
5 διδάσκει με χορεύειν.  
ἔγω δέ τι καὶ τερπνόν  
ὁ τᾶς μέθας ἐραστάς·  
μετὰ κρότων, μετ' ᾠδᾶς  
τέρπει με κάφροδίτα,  
10 καὶ πάλιν θέλω χορεύειν.



LE MESME

Bacchus, race de Jupiter,  
Le deli-foing, le chasse-peine,  
Si tost qu'ay la poitrine pleine  
De luy, il m'apprend à sauter :  
Ce qu'en plaisir me fait passer  
Le fil des ans : puis ma mignonne  
Quand je suis las, plaisir me donne,  
Et puis je retourne dancer.

(REMI BELLEAU.)



ΤΟΥ ΑΥΤΟΥ ΕΙΣ ΚΟΡΗΝ. (B. 15.)

Ἄγε, ζωγράφων ἄριστε,  
γράφε, ζωγράφων ἄριστε,  
Ῥοδῆς κοίρανε τέχνης,  
ἀπεοῦσαν, ὡς ἂν εἶπω,  
5 γράφε τὴν ἐμὴν ἑταίρην.  
γράφε μοι τρίχας τὸ πρῶτον  
ἀπαλάς τε καὶ μελαίνας ·  
ὁ δὲ κηρὸς ἂν δύνηται,  
γράφε καὶ μύρου πνεούσας.  
10 γράφε δ' ἐξ ὅλης παρειῆς  
ὑπὸ πορφυραῖσι χαιταῖσι  
ἐλεφάντινον μέτωπον.  
τὸ μεσόφρυον δὲ μή μοι

- διάκοπτε, μήτε μίσηγε ·  
15 ἐχέτω δ', ὅπως ἐκείνη,  
τὸ λεληθότως σύνοφρυ,  
βλεφάρων ἴτυν κελαινὴν.  
τὸ δὲ βλέμμα νῦν ἀληθῶς  
ἀπὸ τοῦ πυρὸς ποιήσον,  
20 ἅμα γλαυκόν, ὡς Ἀθήνης,  
ἅμα δ' ὑγρόν, ὡς Κυθήρης.  
γράφε ῥίνα καὶ παρειάς,  
ῥόδα τῷ γάλακτι μίξας.  
γράφε χεῖλος, οἷα Πειθοῦς,  
25 προκαλούμενον φίλημα.  
τρυφεροῦ δ' ἔσω γενείου  
περὶ λυγδίνῳ τραχήλῳ  
Χάριτες πέτοιεντο πᾶσαι.  
στόλισον τὸ λοιπὸν αὐτήν  
30 ὑποπορφύροισι πέπλοισι ·  
διαφαίνεται δὲ σαρκῶν  
ὀλίγον, τὸ σῶμ' ἐλέγχον.  
ἀπέχει· βλέπω γὰρ αὐτήν.  
τάχα, κηρὲ, καὶ λαλήσεις.



## LE POURTRAIT DE SA MAISTRESSE

Sus donc, peintre, fus donc avant,  
Peintre gentil, peintre sçavant,

---

V. 22. — M<sup>me</sup> Dacier a mis sous ce vers une note toute pleine de naïveté : « Anacréon ne veut pas que le peintre fasse le nez rouge à sa maîtresse, car c'étoit un défaut chez les Grecs, comme présentement parmi nous ».

A ce tableau que l'on me trace  
Au vif le pourtrait et la grace  
De ma mignonne que je voy  
Maintenant absente de moy,  
Mais comme j'ay la souvenance  
De ses beautez en son absence.  
Fay-luy le cheveu noircissant,  
En longues tresses finissant,  
Et si peux parfumer la table,  
Fay que son cheveu delectable  
Soupire un flair delicieux :  
Puis sous le noir de ses cheveux,  
Fais-y, peintre, un beau front d'yvoire,  
Le siege de honte et de gloire  
Mellé d'un rougissant vermeil,  
Du tout au visage pareil.  
Mais furtout garde-moy la grace  
Du fourcy, laissant bonne espace  
Entre deux, sans les assembler,  
Et qu'on les face ressembler  
Et si bien perdre leur vouture  
Qu'ils trompent l'œil & la nature.  
Noire la paupière, & les yeux  
Semblent un flambeau radieux,  
L'un verd, de Pallas l'asseuree,  
L'autre mignard, de Cytheree :  
Et pour rendre son teint parfait,  
Messe les roses dans le lait.  
Pein-moy sa lèvre doucelette,  
Fort attrayante, un peu grossette.  
Le menton douillet, et le col  
Où toutes les Graces d'un vol

Dressent leurs aëles esbranlées  
En mille doucettes volées.  
Au surplus, un accoustrement  
De crespé, mis si proprement  
Que du travers de sa vesture  
Les flots de sa blanche charnure  
L'on entrevoit, et que les plis  
Monstrent ses membres accomplis.

Il suffit, je la voy, c'est elle :  
Et possible est que la cruelle,  
Par la peinture que je voy,  
Parlera doucement à moy.

(REMI BELLEAU.)



EΙΣ ΝΕΩΤΕΡΟΝ ΒΑΘΥΛΛΟΝ. (B. 16.)

Γράφε μοι Βάθυλλον οὕτω  
τὸν ἑταῖρον, ὡς διδάσκω.

---

V. 1. — Ce Bathylle fut célébré par Anacréon sur l'ordre de Polycrate, si l'on en croit Elien qui loue le poète, au nom de la morale, de n'avoir été que le porte-paroles du tyran. Polycrate éleva dans Samos à ce *beau garçon*, comme dit M<sup>me</sup> Dacier, une statue qui a été décrite en ces termes par Apulée : « *Vel inde ante aram Bathylli statua a Polycrate tyranno dicata, qua nihil videor effectius cognovisse. Adolescens est visenda pulchritudine, crinibus fronte parili separatu per malas remulsis : pone autem coma prolixior interlucentem cervicem scapularum finibus*

- λιπαρὰς κόμας ποίησον,  
 τὰ μὲν ἔνδοθεν μελαίνας,  
 5 τὰ δ' ἐς ἄκρον ἡλιώσας·  
 ἔλικας δ' ἐλευθέρους μοι  
 πλοκάμων ἄτακτα συνθείς  
 ἄφρες, ὡς θέλωσι, κεῖσθαι.  
 ἀπαλὸν δὲ καὶ ὀροσῶδες  
 10 στεφένω μέτωπον ὄφρ' ὤς  
 κυανοτέρη δρακόντων.  
 μέλαν ὄμμα γοργὸν ἔστω,  
 κεκερασμένον γαλήνῃ,  
 τὸ μὲν ἐξ Ἄρηος ἔλκον,  
 15 τὸ δὲ τῆς καλῆς Κυθήρης,  
 ἵνα τις τὸ μὲν φοβῆται,  
 τὸ δ' ἀπ' ἐλπίδος κρεμᾶται·  
 χνοίην δ' ὅποῖα μῆλον  
 βροδείην ποίει παρειήν·  
 20 ἐρύθημα δ', ὡς ἂν Αἰδοῦς,  
 δύνασαι γάρ, ἐμποίησον.  
 τὸ δὲ χεῖλος οὐκέτ' οἶδα  
 τίνοι μοι τρόπῳ ποιήσεις·

---

*obumbrat, Cervix succi plena, malæ uberes, genæ teretes, ac medio mento lacuna, eique prorsus citharædicus status... Cithara baltheo cælato apta, strictim sustinetur; manus ejus teneræ, procerulæ, læva distantibus digitis nervos molitur: dextera psallentis gestu pulsabulum citharæ admovent, ceu parata percutere, quum vox in cantico interquievit: quod interim canticum videtur ore tereti semihiantibus in conatu labellis eliquare. Verum hæc quidem statua esto cujuspiam puberum qui, Polycrati tyranno dilectus, Anacreonteum amicitia gratia cantillat.* »

(*Les Florides*, Liv. II, ch. 15.)

- ἀπαλὸν γέμον τε Πειθοῦς.  
 25 τὸ δὲ πᾶν ὁ κηρὸς αὐτὸς  
 ἐχέτω λαλῶν σιωπῇ.  
 μετὰ δὲ πρόσωπον ἔστω  
 τὸν Ἀδώνιδος παρελθῶν  
 ἐλεφάντινος τράχηλος.  
 30 μεταμάζιον δὲ ποίει  
 διδύμας τε χειρὰς Ἑρμοῦ,  
 Πολυδεύκεος δὲ μηρούς,  
 Διονυσίην δὲ νηδύν.  
 ἀπαλῶν δ' ὕπερθε μηρῶν,  
 35 μηρῶν τὸ πῦρ ἐχόντων,  
 ἀφελῆ ποίησον αἰδῶ,  
 Παφίην θέλουσαν ἤδη.  
 φθονερὴν ἔχεις δὲ τέχνην,  
 ὅτι μὴ τὰ νῶτα δεῖξαι  
 40 δύνασαι· τὰ δ' ἦν ἀμείνω.

---

V. 27. — Dans beaucoup d'éditions : Μέγα δὲ πρόσωπον ἔστω. Ce qui permet à M<sup>me</sup> Dacier de traduire : « fais-lui le visage grand », et d'ajouter cette note : « Le mot grec πρόσωπον signifie aussi toute la personne ; si on le prend ici en ce sens, il faut traduire, *et qu'il ait la taille belle*. Car les Grecs ne connoissoient de belle taille que la grande. Aristote a même écrit dans ses Morales que les petites personnes pouvoient être bien faites, mais qu'elles ne pouvoient jamais être belles ». — Nous pouvons être certain que la taille de M<sup>lle</sup> Le Fèvre ne laissait rien à désirer ; aussi la reine Christine la complimentait dans une lettre d'être « une belle et agréable fille ».

V. 32. — La pudique M<sup>me</sup> Dacier a laissé en blanc dans sa traduction ce vers et les cinq qui suivent. N'oublions pas, d'ailleurs, qu'elle était dédiée à un homme qui ne riait guère : l'austère Montausier.

τί με δεῖ πόδας διδάσκειν;  
λάθε μισθὸν ὅσσον εἴπης ἰ  
τὸν Ἀπόλλωνα δὲ τοῦτον  
καθελὼν ποίει Βάθυλλον.

45 ἦν δ' ἐς Σάμον ποτ' ἔλθης,  
γράφει Φοῖβον ἐκ Βαθύλλου.



## LE POURTRAIT DE BATHYLLE

Fay-moy d'une façon gentille,  
Peintre, en ce tableau mon Bathylle,  
Mon mignon : fay-luy le poil blond,  
Parfumé, noircissant au fond,  
Le bout jaunissant en la sorte  
Que le poil d'or que Phebus porte.  
Laisse libre son poil mêlé,  
Frizé, retors & crespelé,  
Comme il voudra errer en ondes,  
A l'entour du col vagabondes :  
Puis fay que le tendre cerceau  
Du fourci, plus noir que la peau  
Des dragons, son beau front couronne,  
Son front roufoyant, puis façonne  
L'œil brun, doucement rigoureux,  
Trampé d'un appast doucereux :  
L'un retirant à Mars rebelle,  
Et l'autre à la Cyprine belle,  
Diversément à fin aussi  
Qu'estant tous deux meslez ainsi,

Œilladant le doux, on espere,  
Et craignant l'autre, on desespere.  
Puis respand dessus le vermeil  
De son teint un poil tout pareil  
A cil qu'on voit, quand sur la branche  
Au matin la cognace franche  
Jaunoye en son coton nouveau  
Par dessus sa jaunastre peau,  
Meflant une honteuse grace  
Tant que pourras dessus sa face.  
Mais, mon Dieu, je ne sçay comment  
Tu pourras peindre proprement  
L'honneur de sa bouche riante :  
Fay- la doucement attrayante,  
Brief si bien la contrefaisant  
Qu'elle devise en se taisant.  
Fay-luy grand front : hé, ma memoire  
Outrepassoit le bel yvoire  
De son col semblable à celuy  
Du bel Adonis : puis fay-luy  
L'estomac mesme & la jointure  
Des deux mains du facond Mercure,  
Le ventre rond & potelé  
Comme celuy du cuisse-né.  
Du beau Pollux fay-luy la cuisse,  
Fay-luy son aine qui rougisse,  
Son aine tendrette, ou soit veu  
Entre les deux un petit feu :  
Puis fay-luy son, qui ne face ores  
Que bien peu commencer encores  
A se chatouiller du desir  
De Venus & de son plaisir.

Hà Dieu, que ton art porte envie  
Aux plaisirs de ma pauvre vie,  
Me celant par sa cruauté  
De son dos la tendre beauté!  
Quant au surplus je n'ay que faire  
T'enseigner comme il faut pourtraire  
Ses deux piés : voila ton payment,  
Et te pryé change promptement  
Cest Apollon a ton ouvrage,  
Et si tu fais jamais voyage  
En Samos, sur ce mesme trait  
Pein-moy d'Apollon le pourtrait.

(REMI BELLEAU.)



ΔΑΛΟ ΕΙΣ ΕΡΩΤΑ ΤΟΥ ΑΥΤΟΥ. (B. 19.)

Αἱ Μοῦσαι τὸν Ἔρωτα  
δῆσασαι στεφάνοισιν  
τῷ Κάλλει παρέδωκαν.  
καὶ νῦν ἡ Κυβέρεια  
5 ζητεῖ λύτρα φέρουσα  
λύσασθαι τὸν Ἔρωτα.  
κἄν λύσῃ δέ τις αὐτόν,  
οὐκ ἔξεισι, μένει δέ  
δουλεύειν δεδιδακται.



QU'AMOUR EST PRISONNIER DE LA BEAUTÉ  
ET SERVITEUR DES MUSES

Les Muses lierent un jour  
De fleurettes l'enfant Amour,  
Et le menerent garroté  
Dans les prisons de la Beauté :  
Puis Venus pour le racheter  
A la Beauté vint presenter  
Sa rançon, mais il ne peut pas  
Sortir affranchi de ses las,  
N'en pouvant fortir deormais,  
Estant son esclave à jamais.

(REMI BELLEAU.)



Ronsard n'a pas traduit, mais imité cette ode :  
« A l'idée de l'auteur grec il a substitué dit Sainte-Beuve, une idée tout aussi gracieuse, et l'a revêtue de formes encore plus charmantes ».

L'AMOUR PRISONNIER DES MUSES

Les Muses lierent un jour  
De chaines de roses Amour,  
Et, pour le garder, le donnerent  
Aux Graces & à la Beauté,  
Qui, voyant sa desloyauté,  
Sur Parnasse l'emprisonnerent.

Si tost que Venus l'entendit,  
Son beau ceston elle vendit  
A Vulcan pour la delivrance  
De son enfant, & tout soudain,  
Ayant l'argent dedans la main,  
Fit aux Muses la reverence :

« Muses, deesses des chançons,  
Quand il faudrait quatre rançons  
Pour mon enfant, je les apporte ;  
Delivrez mon fils prisonnier. »  
Mais les Muses l'ont fait lier  
D'une autre chaisne bien plus forte.

Courage donques, amoureux,  
Vous ne ferez plus langoureux ;  
Amour est au bout de ses ruses ;  
Plus n'oseroit ce faux garçon  
Vous refuser quelque chançon,  
Puisqu'il est prisonnier des Muses.

(RONSARD, *Odes*, t. II, 285, Bibl. elz.)



ΕΙΣ ΕΑΥΤΟΝ ΜΕΜΕΘΥΣΜΕΝΟΝ. (B. 8.)

Ἄφες με, τοὺς θεοὺς σοι.  
πιεῖν, πιεῖν ἀμυστί ·  
θέλω, θέλω μανῆναι.

- ἐμαίinet' Ἀλκμέων τε  
5 χῶ λευκόπους Ὀρέστης,  
τὰς μητέρας κτανόντες ·  
ἐγὼ δὲ μηδένα κτάς,  
πιὼν δ' ἐρυθρὸν οἶνον  
θέλω, θέλω μανῆναι.  
10 ἐμαίinet' Ἡρακλῆς πρὶν  
δεινὴν κλονῶν φαρέτρην  
καὶ τόξον Ἰφίτειον.  
ἐμαίinetο πρὶν Αἴας  
μετ' ἀσπίδος κραδαίνων  
15 τὴν Ἔκτορος μάχαιραν ·  
ἐγὼ δ' ἔχων κύπελλον  
καὶ στέμμα τοῦτο χαίταις,  
οὐ τόξον, οὐ μάχαιραν,  
θέλω, θέλω μανῆναι.



QU'IL NE VEUT D'AUTRES ARMES  
QUE LE VIN

Or fus permettez que je boive  
A longs traits, & que je deçoive

---

V. 5. — λευκόπους, celui qui a les pieds blancs : épithète singulière à laquelle quelques commentateurs ont substitué : λυκόπους, celui qui a des pieds de loup, les exilés et les bannis étant souvent comparés à des loups. Dans leurs traductions latines de cette ode, Henri Estienne et Helias Andreas laissent, comme on le verra, cette épithète de côté.

Mes ennuis, auffi bien je veux,  
Je veux devenir furieux.  
Le tu-mere trop manifeste  
Alcmeon le fut, & Orefte,  
Le meurdrier Orefte au pié blanc :  
Mais moy, je n'aime point le fang,  
J'aime bien ce clairet breuvage  
Et puis entrer en douce rage :  
Hercule y entra quelquefois  
Branlant en main de fon carquois  
La pefante charge indontee,  
Ensemble fon arc Iphitee ;  
Ajax auffi y entra or,  
Quand contre le bouclier d'Hector,  
Colere au milieu des alarmes  
Il faisoit craqueter fes armes.  
Et moy branlant ce verre plein,  
Sans arc & fans efpee en main,  
Portant la couronne fleurie,  
J'ay vouloir d'entrer en furie.

(REMI BELLEAU.)

~~~~~

TRADUCTIONS LATINES

Sine haftibus Lyœum,
Sine hauriam profundis.
Furere hunc volo furorem.
Furebat olim Oreftes,

Furebat Alcmæonque,
Uterque matricida.
At nemine ipse cæso,
Leni mero sed hausto
Furere hunc volo furorem.
Olim Hercules furebat,
Quassans et Iphiteum
Arcum et trucem pharetram.
Olim furebat Ajax
Ensem Hectoris coruscans,
Septemplicemque parmam.
At poculum ipse gestans
Et has comis corollas,
Non spiculum, nec ensem,
Furere hunc volo furorem.

(HENRI ESTIENNE.)



Merum merum Lyœi
Prolixius propina.
Furam, furam libenter,
Furebat olim Orestes,
Alcmæon et furebat,
Uterque matre cæsa.
Qui neminen necavi,
Sed optimum Lyœi
Vinum bibi rubellum,
Furam, furam libenter.
Porro Hercules furebat

Quassans gravem pharetram,
Arcus et Iphiteos.
Necnon furebat Ajax,
Cum parmula vibrans et
Gravem Hectoris machæram.
Ego scyphum capacem,
Habens, et hanc coronam,
Arcu sine et machæra,
Furam, furam libenter.

(HELIAS ANDREAS, *Anacreontis Teii Antiquissimi
poetæ lyrici Oda*, édit. 1556.)



ΤΟΥ ΑΥΤΟΥ ΕΙΣ ΕΡΩΤΑΣ. (B. 13.)

- Εἰ φύλλα πάντα δένδρων
ἐπίστασαι κατειπεῖν,
εἰ κύματ' οἶδας εὐρεῖν
τὰ τῆς ὅλης θαλάσσης,
5 σὲ τῶν ἐμῶν ἐρώτων
μόνον ποῶ λογιστήν.
πρῶτον μὲν ἐξ Ἀθηνῶν
ἔρωτας εἴκοσιν θές
καὶ πεντεκαίδεξ ἄλλους.
10 ἔπειτα δ' ἐκ Κορίνθου
θές ὄρμαθούς ἐρώτων·
'Αχαΐης γάρ ἐστιν,
ὅπου καλαὶ γυναῖκες.

- τίθει δὲ Λεσθίουσ μοι
15 καὶ μέχρι τῶν Ἰώνων
καὶ Καρίης Ῥόδου τε
δισχιλίους ἔρωτας.
τί φής; ἐκηριώθης;
οὔπω Σύρους ἔλεξα,
20 οὔπω πόθους Κανώθου,
οὐ τῆς ἅπαντ' ἐχούσης
Κρήτης, ὅπου πόλεσσιν
Ἔρωσ ἐποργιάζει.
τί σοι θέλεις ἀριθμῶ
25 καὶ τοὺς Γαδείρων ἐκτός,
τῶν Βακτρίων τε κινδῶν
ψυχῆς ἐμῆς ἔρωτας; —



DU NOMBRE INFINI DE SES AMOURS

Si tu contes des bois vers
Toutes les feuilles ensemble,
Ou le fablon qui l'assemble
Aux bords de toutes les mers,
Seul me feras le discours
Du nombre de mes amours.
Conte vingt Atheniens,
Et puis en adjouste quinze,
Et la troupe bien apprinsé
Des amours Corinthiens,
Ceux d'Achaïe, où la fleur
Des beautez a la faveur,

Contant les amours nouveaux
De Lesbos, en Ionie :
Ceux de Rhode & de Carie,
Ce font deux mille amoureux.
Puis tu me diras : « O dieux,
Aimes-tu en tant de lieux ? »
Je n'ay dit le Syrien,
Ny ceux-là que je fouhaite
Et en Canobe & en Crete,
D'Amour le siege ancien.
Veux-tu conter par les dois
Les Bacchiens, les Indoïs,
Et tous les feux de Gadire ?
Helas ! je ne te puis dire
L'Amour qui f'est fait vainqueur
En tant de lieux de mon cœur.

(REMI BELLEAU.)



SUR LE MÊME SUJET

Si tu me peux conter les fleurs
Du printemps & combien d'arene
La mer, trouble de ses erreurs,
Contre le bord d'Afrique ameine ;

Si tu me peux conter des cieux
Toutes les estoilles ardantes,
Et des vieux chesnes spacieux
Toutes les fueilles verdoyantes ;

Si tu me peux conter l'ardeur
Des amans et leur peine dure,
Je te feray le feul conteur,
Magny, des amours que j'endure.

Conte d'un rang premierement
Deux cens que je pris en Touraine ;
De l'autre rang, fecondement,
Quatre cens que je pris au Maine.

Conte, mais jette prés à prés
Tous ceux d'Angers et de la ville
D'Amboife, et de Vendosme après,
Qui se montent plus de cent mille.

Conte après six cens à la fois
Dont à Paris je me vy prendre ;
Conte cent millions qu'à Blois
Je pris dans les yeux de Caffandre.

Quoy ! tu fais les contes trop cours !
Il femble que portes envie
Au grand nombre de mes amours ;
Conte-les tous, je te fupplie.

Mais non, il les vaut mieux offer,
Car tu ne trouverois en France
Affez de gettons pour conter
D'amours une telle abondance.

(RONSARD, *Odes*, t. II, 439, Bibl. elz.)



ΤΟΥ ΑΥΤΟΥ ΕΙΣ ΧΕΛΙΔΟΝΑ. (B. 25.)

- Σὺ μὲν φίλη χελιδῶν
ἐτησίη μολοῦσα
θέρει πλέκεις καλιήν ·
χειμῶνι δ' εἰς ἄφαντος
5 ἦ Νεῖλον ἦ 'πί Μέμφιν.
"Ερωσ δ' αἰεὶ πλέκει μευ
ἐν καρδίη καλιήν.
Πόθος δ' ὁ μὲν πτεροῦται,
ὁ δ' ὠόν ἐστιν ἀκμήν,
10 ὁ δ' ἡμίλεπτος ἤδη.
βοή δὲ γίνετ' αἰεὶ
κεχηνότων νεοσσῶν.
'Ερωτιδεῖς δὲ μικρούς
οἱ μείζονες τρέφουσιν.
15 οἱ δὲ τραφέντες εὐθύς
πάλιν κύουσιν ἄλλους.
τί μῆχος οὔν γένηται;
οὐ γὰρ σθένω τοσοῦτους
"Ερωτας ἐκβοῆσαι.

V. 19. — Au lieu de « ἐκβοῆσαι », on a supposé ἐκσοδῆσαι, chasser, ἐκτροφῆσαι, nourrir, etc.

Nam turba tanta amorum est
Ut jam tot una lingua
Non possit explicare. (H. Estienne.)



L'ARONDELLE

Ha Dieu, tu reviens tous les ans,
Tu reviens tous les ans, mignonne,
Et puis, ton petit bec maçonne
Ton nid, au retour du Printems.
L'Hyver venu, tu t'en retournes,
Ou dessus Memphis tu sejournes,
Ou sur le Nil : las ! mais Amour,
Amour cruel, Amour sans cesse
Son nid en ma poitrine dresse,
Y faisant eternal sejour.
L'un de ses petits sur le dos
A le duvet, & branle l'æle,
L'autre est en sa coque nouvelle,
Et l'autre est a demi eclos :
Puis ceste amoureuse nichee
Toujours demande la bechee,
Toujours crie & toujours a faim,
Les plus grands les petits nourrissent :
Ainsi jamais ils ne perissent,
En recouvant d'autres foudain.
Qu'est-ce, Dieux, que faire je doy ?
Helas ! Je ne puis ce me sembler,
Tel nombre d'amoureux ensemble
Couvrir & nourrir dedans moy.

(REMI BELLEAU.)



L'ARONDELLE

Si tost que tu fens arriver
La froide faison de l'hyver,
En septembre, chère arondelle,
Tu t'en voles bien loin de nous ;
Puis tu reviens, quand le temps doux,
Au mois d'avril se renouvelle.

Mais Amour, oyseau comme toy,
Ne s'enfuit jamais de chez moy :
Toujours mon hôte je le trouve ;
Il se niche en mon cœur toujours,
Et pond mille petits Amours
Qu'au fond de ma poitrine il couve.

L'un a des ailerons au flanc,
L'autre de duvet est tout blanc,
Et l'autre ne fait que d'éclore ;
L'un de la coque a demy fort,
Et l'autre en becquette le bord,
Et l'autre est dedans l'œuf encore.

J'entends, soit de jour, soit de nuit
De ces petits Amours le bruit,
Béans pour avoir la béchée
Qui sont nourris par les plus grans,
Et grands devenus, tous les ans
Me couvent une autre nichée.

(RONSARD, *Odes*, II, 358, Bibl. elz.)

L'ARONDELLE

Toy, mignonne arondelle,
Voyagere annuelle,
L'esté ton nid tu fais
Et tout l'hyver tu es
Invisible, et t'enfuis
Au Nil ou en Memphis.
Las, mais Amour fans cesse
Son nid dans mon cœur dresse !
Un amour f'empluma or,
Un autre est œuf encor,
L'autre est ja my-éclos ;
Et, toufjours fans repos,
Des petits qui pipient
Béans dedans moy crient.
Par les amours grandets
Les petits amoureux
Sont nourris ; et, nourris
Soudain font de petits
Une nouvelle engeance.
Et quoy ? Quand la puissance
De nombrer n'ha ma voix
Tant d'amours à la fois.

(BAÏF, *Poés. choisies*, 191, Becq de Fouquières.)

.....

Je t'aime, gentil oiseau
Qui t'en reviens le printemps
Chez nous refaire ton nid,

Et puis l'hiver te perdant
Droit sur le Nil tu t'en vas
Devers le Caire, à Memphis :
Mais au dedans de mon cœur
Amour se niche toujours.
A un petit Cupidon
La plume pousse déjà ;
L'autre encore est dedans l'œuf :
L'autre a demi se montrant
Dehors la coque s'éclôt ;
Et les petits Cupidons
Toujours ils crient un cri
Le bec ouvert et bayant.

(*Ibid.*, 367.)



ΕΙΣ ΚΟΡΗΝ ΤΟΥ ΑΥΤΟΥ. (B. 49.)

Μή με φύγης ὀρώσα
τὰν πολιὰν ἔθειραν
μηδ' ὅτι σοὶ πάρεστιν
ἄνθος ἀκμαῖον ἤθας,
5 δῶρα τὰμὰ διώσῃ.
ὄρα κὰν στεφάνοισιν
ὅπως πρέπει τὰ λευκά
ρόδοις κρίν' ἐμπλακέντα.



A SA MAISTRESSE

Pourtant si j'ay le poil grifon,
Ne me dedaigne pas, maistresse,
Ores que tu fois en jeunesse,
Et en ta plus verte faison.

Voy-tu pas que les lis meslez
Avecques la rose vermeille,
Servent de grace nompareille
Aux replis de tes chapelez ?

(REMI BELLEAU.)



IMITATION DE RONSARD

Pourtant si j'ay le chef plus blanc
Que n'est d'un lys la fleur esclose,
Et toy le vifage plus franc
Que n'est le bouton d'une rose ;

Pour cela, cruelle, il ne faut
Fuir ainsi ma teste blanche,
Si j'ay la teste blanche en haut,
J'ay en bas la queue bien franche.

Ne fçais-tu pas, toy qui me fuis,
Que pour bien faire une couronne

Ou quelque beau bouquet, d'un lis
Toufjours la rose on environne.

(RONSARD, *Odes*, t. II, 286, Bibl. elz.)



ΕΙΣ ΕΥΡΩΠΗΝ. (B. 52.)

Ὁ ταῦρος οὗτος, ᾧ πικῆ,
Ζεὺς μοι δοκεῖ τις εἶναι·
φέρει γὰρ ἀμφὶ νώτοις
Σιδωνίαν γυναῖκα·
5 περᾶ δὲ πόντον εὐρύν,
τέμνει δὲ κύμα χηλαῖς·
οὐκ ἂν δὲ ταῦρος ἄλλος
ἐξ ἀγέλης ἐλασθεῖς
ἔπλευσε τὴν θάλασσαν,
10 εἰ μὴ μόνος ἐκεῖνος.



SUR UN TABLEAU DU RAVISSEMENT
D'EUROPE

Ce toreau qui porte en crope
La Sidonienne Europe,
Et qui passe la grand' mer,
Je croy que c'est Jupiter.
Voyez comme il coupe & fonde
Les flots de la mer profonde

De l'ongle, puis du troupeau
Jamais on ne vit toreau
Traverser l'humide espace,
Si ce n'est luy qui le passe.

(REMI BELLEAU.)



ΤΟΥ ΑΥΤΟΥ ΕΙΣ ΤΟ ΑΝΕΤΩΣ ΖΗΝ. (B. 5ο.)

Τί με τοὺς νόμους διδάσκεις
καὶ ῥητόρων ἀνάγκας;
τί δέ μοι λόγων τοσοῦτων,
τῶν μηδὲν ὠφελούτων;
5 μᾶλλον δίδασκε πίνειν
ἀπαλὸν πῶμα Λυαίου·
μᾶλλον δίδασκε παίζειν
μετὰ χρυσῆς Ἀφροδίτης.
πολιαὶ στέφουσι κάραν·
10 βάλ' ὕδωρ, δὸς οἶνον, ὦ παῖ,
τὴν ψυχὴν μου κάρωσον.
βραχὺ μὴ ζῶντα καλύπτεις·
ὁ θανῶν οὐκ ἐπιθυμεῖ.



QU'IL NE VEUT APPRENDRE QU'A BOIRE
ET NON DE SUIVRE LE BARREAU

Hé pourquoy m'apprens-tu l'usage
Du jargon rhétoricien ?
Hé que nous fert tant de langage
Qui ne nous profite de rien ?
Appren-moy gouster la liqueur
De ce bon Pere qui m'agree,
Et avec Venus la doree
Appren-moy d'égayer mon cœur.
Je grifonne : Page, de l'eau,
Du vin que j'endorme mon ame.
Bien tost je seray sous la lame :
Que desire un mort au tombeau ?

(REMI BELLEAU.)



ΕΙΣ ΤΟ ΕΑΡ. (B. 44.)

"Ιδε πῶς ἕαρος φανέντος
Χάριτες ῥόδα βρύουσι ·
ἴδε πῶς κύμα θαλάσσης
ἀπαλύνεται γαλήνη ·
5 ἴδε πῶς νῆσσα κολυμβᾷ ·
ἴδε πῶς γέρανός ὀδεύει.
ζαφελῶς δ' ἔλαμψε Τίταν

νεφελῶν σκιαὶ κλονοῦνται ·
τὰ βροτῶν δ' ἔλαμψεν ἔργα ·
10 [καρποῖσι γαῖα προκύπτει.]
καρπὸς ἐλαίας προκύπτει.
Βρομίου στέφεται νᾶμα
κατὰ φύλλον κατὰ κλῶνα
καθελῶν ἤνθησε καρπός.



DESCRIPTION DU PRINTEMPS

Voyez comme à l'entree
Du Printemps gracieux
La brigade sacree
Des Graces & des Dieux,
Le giron & le sein
Porte de rofes plein ?

Voyez comme les ondes
De l'escumeufe mer,
Et les rides profondes
Commencent à calmer ?
Et cent fortes d'oifeaux
Se jouent dans les eaux ?

Voyez comme la grue
Est defja de retour ?
Et le soleil fans nue
Nous allume le jour,

Et chasse l'ombre espais
Du trait de ses beaux rais ?

Voyez en apparence
Nos journaliers labeurs,
Comme la terre avance
Et enfante ses fleurs ?
Voyez arbres fruitiers
Poindre, & les oliviers ?

Voyez comme on couronne
La vineuse liqueur,
Quant l'attente fleuronne
Du grain, en sa verdure,
Sous les ombres iffans
Des rameaux verdiffans ?

(REMI BELLEAU.)



EIS EAYTON. (B. 45).

Ἐγὼ γέρων μὲν εἶμι,
νέων πλέον δὲ πίνω ·
κἄν δεήσῃ με χορεύειν,
Σειληγὸν ἐν μέσοισιν
5 μιμούμενος χορεύσω.
σκηπτρον ἔχω τὸν ἀσκόν ·
ὁ νάρθηξ δ' οὐδέν ἐστιν.

ὁ μὲν θέλων μάχεσθαι,
παρέστω καὶ μαχέσθω.
10 ἐμοὶ κύπελλον, ὦ παῖ,
μελίχρουν οἶνον ἰδύν
ἐγκεράσας φόρτισον.
ἐγὼ γέρων μὲν εἰμι,
(νέων πλέον δὲ πίνω.)



QU'IL BOIT MIEUX VIEILLARD QUE
LES JEUNES

Je suis vieil, et si boy mieux
Que la gaillarde jeunesse :
J'ay, si je suis en lieffe
Pour sceptre un flacon vineux,
Le tyrse rien ne vaut,
Et si quelcun veut f'esbatre,
Aille guerrier pour combatre
Dans un camp, il ne m'en chaut.
Donne-moy de ce vin doux,
Garçon, dedans ce grand verre,
A fin que fautelant j'eire
Comme un Silen devant tous.

(REMI BELLEAU.)



ΕΙΣ ΣΥΜΠΟΣΙΟΝ ΤΟΥ ΑΥΤΟΥ. (B. 48.)

Ὅτ' ἐγὼ πῖω τὸν οἶνον,
τότ' ἐμὸν ἤτορ ἱανθέν

.....
λιγαίνειν ἄρχεται Μούσας.

5 ὅτ' ἐγὼ πῖω τὸν οἶνον,
ἀπορίπτονται μέριμναί
πολυφρόντιδές τε βουλαί
ἔς ἀλικτύπους ἀήτας.

10 ὅτ' ἐγὼ πῖω τὸν οἶνον,
λυσιπαίγμων τότε Βάκχος
πολυανθέσιν μ' ἐν αὔραις
δονέει μέθη γανώσας.

15 ὅτ' ἐγὼ πῖω τὸν οἶνον,
στεφάνους ἄνθεσι πλέξας,
ἐπιθείς τε τῷ καρῆνῳ,
βιότου μέλπω γαλήνην.

20 ὅτ' ἐγὼ πῖω τὸν οἶνον,
μύρω εὐώδεϊ τέγξας
δέμας, ἀγκάλαις δὲ κούρην
κατέχων Κύπριν ἀεῖδω.

25 ὅτ' ἐγὼ πῖω τὸν οἶνον,
ὑπὸ κυρτοῖς δὲ κυπέλλοις
τὸν ἐμὸν νόον ἀπλώσας
θιάσω τέρπομαι κούρων.

ὅτ' ἐγὼ πῖω τὸν οἶνον,
25 τοῦτό μοι μόνον τὸ κέρδος,
ὅτ' ἐγὼ λαβὼν ἀποίσω
τὸ θανεῖν γὰρ μετὰ πάντων.

DU PLAISIR DE BOIRE

Quand je boy de ce bon vin,
Soudain je fens ma poitrine
Qui veut commencer un hymne
Aux Muses, troupeau divin :

Tous mes ennuis et mes maux,
Et mes plaintes langoureuves,
Par les rides poiffonneuves
S'escoulent au fond des eaux.

Tout auffi tost ce bon Dieu,
Par les haleines soufflantes
Des doux Zephyrs, odorantes,
Me ravist quand j'ay bien beu :

J'ourdis un chapeau de fleurs,
Et fur mon chef je le plante,
Puis fur ma lyre je chante
De la vie les douceurs.

De parfums et d'odeurs plein,
Je chante ma Cytheree,
Tenant mon cœur, ma fucree,
Estroitement dans mon fein.

J'aime les filles alors,
Et sous la largeur d'un verre

Tous mes ennuis je deferre,
Et loing je les pouffe hors.

Quand je boy, c'est le feul gain
Que je pretends de la vie,
Puis qu'à tous elle est ravie
Par la Parque si foudain.

(REMI BELLEAU.)



ΑΛΛΟ ΕΙΣ ΕΡΩΤΑ. (B. 33.)

Ἔρωσ ποτ' ἐν ῥόδοισιν
κοιμωμένην μέλιτταν
οὐκ εἶδεν, ἀλλ' ἐτρώθη
τὸν δάκτυλον· καταχθείς
5 τὰς χεῖρας ὠλόλυξεν·
δραμῶν δὲ καὶ πετασθείς
πρὸς τὴν καλὴν Κυθήρην,
ὄλωλα, μάτερ, εἶπεν,
ὄλωλα κάποθνήσκω·
10 ὄφρις μ' ἔτυψε μικρὸς
πτερωτὸς, ὃν καλοῦσιν
μέλιτταν οἱ γεωργοί.
ἅ δ' εἶπεν· εἰ τὸ κέντρον
πονεῖ τὸ τᾶς μελίττας,

15 πόσον δοκεῖς πονοῦσιν,
Ἔρωσ, ὅσους σὺ βάλλεις;



D'AMOUR PICQUÉ PAR UNE MOUCHE A MIEL

Amour ne voyoit pas enclose
Entre les replis de la rose
Une mouche à miel, qui soudain
En l'un de ses doigts le vint poindre :
Le mignon commence à se plaindre,
Voyant enfler sa blanche main.

Auffitost à Venus la belle,
Fuyant, il volle à tire d'ælle ;
« Mere, dist-il, c'est fait de moy,
C'en est fait, & faut qu'à ceste heure
Navré jusques au cœur je meure,
Si secouru ne fuis de toy.

Navré je fuis en ceste forte
D'un petit serpenteau, qui porte
Deux ailerons dessus le dos,
Aux champs une abeille on l'appelle :
Voyez donc ma playe cruelle,
Las ! il m'a picqué jusqu'à l'os. »

« Mignon (dist Venus), si la pointe
D'une mouche à miel telle atteinte

Droit au cœur (comme tu dis) fait,
Combien font navrez davantage
Ceux qui font espoinds de ta rage,
Et qui font blesez de ton trait ? »

(REMI BELLEAU.)



PLAINCTE D'AMOUR A VENUS

Amour, Bizet, en plourant
S'en vint naguere courant
Vers la royne de Cythere,
Et luy diët : ma douce mere,
Voy, je te pry, dans ma main
Ceste navreure inhumaine,
Que m'a faiët en ceste plaine
Un oifelet inhumain.

C'est cet oifelet qui bruyt
Un murmure, quand la nuiët
Cede a la clarté nouvelle,
Que le villageois appelle,
Ce me semble, mouche à miel,
Et qui fuce aux prez encore
Au reveiller de l'Aurore
L'humeur qui tumbe du ciel.

Il est comme un papillon,
Mais il porte un aiguillon,

Qui m'a fait de sa pointure
Dans la main ceste ouverture :
Gueris donques ma douleur,
Et fay que de cette offense
Je puisse avoir la vengeance
Par un contraire malheur.

Soufre, dit ell' ce meffait,
Mauvais garson, qui m'as fait,
Bien qu'aux flancz porté je t'aye,
Une plus amere playe,
Et qui faiz au Roy des Dieux
De ton traitt tant de nuyfance,
Que pour guerir sa souffrance
Souvent il quicte les cieux.

(OLIVIER DE MAGNY, *IV^e liv. des Odes.*)



AMOUR DEROBANT LE MIEL

Le larron Amour
Deroboit un jour
Le miel aux ruchettes
Des blondes avettes,
Qui leurs piquans drois
En ses tendres doigts
Aigrement fichèrent.
Ses doigts s'en enflèrent ;
A ses mains l'enfant
Grande douleur sent,

Dépit, s'en courrouce :
La terre repouce,
Et d'un léger faut
Il s'élance en haut,
Et vole à sa mère,
L'orine Cytère,
Avec triste pleur
Monstrer sa douleur
Et faire sa plainte :
« Voy, dit-il, l'atteinte
Qu'une mouche fait ;
Voy combien meffait
Une bestelette
Qui si mingrelette
Fait un mal si grand. »
— « De même il t'en prend
(Venus luy vint dire
Se prenant à rire) ;
Bien qu'enfantelet
Tu fois mingrelet,
Tu ne vaus pas mieux :
Voy quelle blessure
Tu fais qu'on endure
En terre et aux cieus. »

(BAÏF, *Poés. choisies*, 240, Becq de Fouquières.)



L'AMOUR PIQUÉ PAR UNE ABEILLE

Le petit enfant Amour
Cueilloit des fleurs à l'entour
D'une ruche où les avettes
Font leurs petites logettes.

Comme il les alloit cueillant,
Une avette sommeillant
Dans le fond d'une fleurette,
Luy piqua la main tendrette.

Si tost que piqué se vit,
Ah ! je suis perdu, ce dit ;
Et f'en courant vers sa mere,
Luy monstra sa playe amere :

Ma mere, voyez ma main,
Ce disoit Amour tout plein
De pleurs, voyez quelle enflure
M'a fait une esgratignure !

Alors Venus se sourit,
Et en le baifant le prit,
Puis sa main luy a soufflée,
Pour guarir sa plaie enflée.

Qui t'a, dy-moy, faux garçon,
Blessé de telle façon ?
Sont-ce mes graces riantes
De leurs aiguilles poignantes ?

Nenny, c'est un serpenteau,
Qui vole au printemps nouveau
Avecques deux ailerettes
Çà & là sur les fleurettes.

Ah ! vraiment je le cognois,
Dit Venus ; les villageois
De la montagne d'Hymette
Le furnomment Méliiffette.

Si donques un animal
Si petit fait tant de mal,
Quand son halefne espoinçonne
La main de quelque personne,

Combien fais-tu de douleurs
Au prix de luy, dans les cœurs
De ceux contre qui tu jettes
Tes homicides fagettes ?

(RONSARD, *Odes*, t. II, 270, Bibl. elz.)

DU DIT ANACREON

Ce leger enfant Amour,
Cueillant des roses un jour,
N'aperceut point une abeille
Dormant en la plus vermeille,
Qui d'aguillion inhumain,
Au bout d'un doit de la main

Lui lança pointure amere.
Il f'écrite, & en Cithère
A l'heure à l'heure volé :
« Or suis-je, mere, afollé,
Afollé suis-je a ceste heure,
Dit-il, & faut que j'en meure.
Un petit serpent volant
(Ces ruraus vont l'appellant
Mouche a miel, ô fausse mouche !)
M'a donné ceste écar mouche. »
Venus fouriant adonq :
« Si telle pointure donq
Si atteinte, si depite,
Vient d'une mouche petite,
Quel mal, mon fils, cuides-tu
Face ton long trait pointu ? »
(1559. JEAN DOUBLET, *Elég.*, édit. Blanchemain.)



UN MATIN QU'AMOUR CUIDOIT, ETC.

Un matin qu'amour cuidoit
Cueillir la rose vermeille :
Luy picqua le bout du doigt
Une trop colere abeille,
Qui soubz la fueille dormant
Fut fâchée s'esveillant.
Lors a crier il se print,
Pleignant fort ceste morsure,

Et volant vers Venus vint
Luy dire son aventure :
Mere, dit-il, las ! Je meurs
En angoisses & douleurs.
Un petit serpent volant
Que le paysant appelle
Mouche à miel m'a f'esveillant
Fait de sa poincte cruelle
Une playe qui si fort
Me cuit qu'en suis presque mort.
Dit-elle : si du gerson
D'une abeille tu te faches,
De quelle force et façon
Navre-tu sur qui tu laches
Le nerf fort & vigoureux
De ton arc tant rigoureux ?

(1573. RICHARD RENVOISY, *Odes d'Anacréon mises en musique.*)



Cette gentille odelette est une imitation évidente de l'épigramme de Théocrite intitulée :

ΚΗΡΙΟΚΛΕΠΤΗΣ

Τὸν κλέπταν ποτ' Ἔρωτα κακὰ κέντασσε μέλισσα
κηρίον ἐκ σίμβλων συλεύμενον, ἄκρα δὲ χειρῶν
δάκτυλα πάνθ' ὑπένυξεν. Ὁ δ' ἄλγες καὶ χέρ' ἐφύση.

καὶ τὰν γὰν ἐπάταξε καὶ ἄλατο, τᾶ δ' Ἀφροδίτα
δεῖξεν τὰν οὐρανὸν καὶ μέμρετο, ὅττι γε τυτθὸν
θηρίον ἐντὶ μέλισσα, καὶ ἀλίκα τραύματα ποιεῖ,
χὰ μᾶτηρ γελάσασα· τὺ δ' οὐκ ἴσον ἐσσι μέλισσαις;
χὼ τυτύθς μὲν ἔης, τὰ δὲ τραύματα ἀλίκα ποιεῖς.

(THÉOCRITE, p. 39, édit. Didot.)



Cette pièce a été traduite par Colin Bucher, poète angevin, mort en 1545, et qui, par conséquent, ne pouvait connaître le recueil de Henri Estienne.

DE LA PIQUEURE DE CUPIDO ET DES AVETTES

Quand Cupido, cest enfant impudique,
Sus Hymettus defroboit les avettes,
Les defrobant, l'une tres fort le picque
Et de douleur luy faiçt playes aigrettes,
Tant qu'il espond pueriles larmettes,
Et se complaint durement a fa mere.
— D'ou vient, dit-il, que telles bestelettes
Ont l'aguillon de picqueure si fiere?
A quoy Venus en soubzriante chere
Respond ainfy : — Et toy mon enfant doux
Qui es petit, fais-tu pas playe amere,
Blessure a mort, & non fanables coups?
(GERMAIN COLIN BUCHER, *Poésies*, 129, Joseph Denais.)



AMOUR PIQUÉ D'UNE ABEILLE

Pris de THEOCRITE (1).

Amour un jour, cupide et envieux
S'achemina en un lieu de plaifance,
Ou y avoit d'abeilles abondance,
Pour dérober leur miel délicieux ;

Mais en voulant de fes dois précieux
Sonder leur ford, une fur luy f'avance
Fort rudement, et tellement l'offence
Qu'il f'en vola despit & furieux.

« Comment font mal (va-il dire a fa mere,
Se lamantant de fa douleur amere)
Mouches à miel, si petits animaux ? »

Venus adoncq' ainfi luy respondit :
« Et toy, qui n'est qu'un enfançon pètit,
Ne fais-tu pas, mon amy, tant de maux ? »

(JACQUES BEREAU, *Poésies*, 208, édit. Jouaust.)

(1) Les éditeurs de Jacques Bereau, J. Hovyn de Tranchère et R. Guyet, se sont réunis pour mettre cette note :
« La pièce est d'Anacréon, et non de Théocrite ».

L'ABEILLE

Sur le vert Hymette, Eros, un matin,
Dérobat du miel à la ruche attique,
Mais voyant le Dieu faire son butin,
Une prompte abeille accourt & le pique.
L'enfant tout en pleurs, le Dieu maladroit
S'enfuit aussitôt, souffle sur son doigt,
Et jusqu'à Kypris vole à tire d'aile,
Oubliant son arc, rouge et courroucé :
— Ma mère, un petit serpent m'a blessé
Méchamment, dit-il, de sa dent cruelle. —
Tel se plaint Eros, et Kypris en rit :
— Tu blesses aussi, mais nul n'en guérit.

(LECONTE DE LISLE, *Poèmes antiques*, 169.)



ΤΟΥ ΑΥΤΟΥ ΕΙΣ ΣΥΜΠΟΣΙΟΝ. (B. 36.)

Ἴλαροι πίωμεν οἶνον,
ἀναμέλψομεν δὲ Βάκχον,
τὸν ἐφευρετὰν χορείας,
τὸν ὄλας ποθοῦντα μολπὰς,
5 τὸν ὁμότροπον Ἑρώτων,
τὸν ἐρώμενον Κυθήρης·
δι' ὃν ἡ μέθη λοχεύθη,

- δι' ὃν ἡ χάρις ἐτέχθη,
δι' ὃν ἀμπαύεται λύπα,
10 δι' ὃν εὐνάζετ' ἀνία.
τὸ μὲν οὖν πῶμα κερασθέν
ἀπαλοὶ φέρουσι παῖδες ·
τὸ δ' ἄχος πέφευγε μιχθέν
ἀνεμοτρόφῳ θυέλλῃ.
15 τὸ μὲν οὖν πῶμα λάθωμεν,
τὰς δὲ φροντίδας μεθῶμεν ·
τί γάρ ἐστί σοι τὸ κέρδος
ὀδυνωμένῳ μερίμναις;
πρόθεν οἴδαμεν τὸ μέλλον;
20 ὁ Βίος βροτοῖς ἄδηλος ·
μεθύων θέλω χορεύειν,
μεμυρισμένος δὲ παίζειν
μετὰ καὶ καλῶν γυναικῶν ·
μελέτω δὲ τοῖς θέλουσιν
25 ὅσον ἐστὶν ἐν μερίμναις.
ἰλαροὶ πίνωμεν οἶνον,
ἀναμέλψομεν δὲ Βάκχον.



HYMNE A BACCHUS

Beuvons gaillards de ce bon vin,
Et chantons un hymne divin
A ce bon Pere porte-lance,
A ce bon Bacchus trouve-dance :
C'est luy qui porte aide & faveur
A cil qui chante en son honneur,

C'est luy qui de façon reſemble
A l'Amour, l'amoureux enſemble,
Le mignon et le favorit
De Venus qui touſjours luy rit.
Par luy nous vint la cognoiſſance
De boire, & par luy prit naiſſance
La grace, et par luy les douleurs,
Et par luy ſ'eſtanchent les pleurs :
Car ſi toſt qu'une jeune troupe,
Diſpoſte, nous donne une coupe,
Nos maux, nos ennuis & tourmens,
S'envolent compagnons des vents.
Ça donc ce verre, & que je noye
Le ſoing qui de nous fait fa proye.
Dieux, que nous fert de lamenter,
Puis que la vie eſt incertaine,
Aux vivans et choſe trop vaine
De ſe promettre le futur ?
De boire et danſer c'eſt mon heur,
Et dans le giron de ma dame
Appaiſer l'ardeur de ma flame.
Que les hommes ſ'attriſtent tous
Tant qu'ils voudront, quant eſt de nous,
Beuvons gaillards de ce bon vin,
Et chantons un hymne divin
A ce bon Père porte-lance,
A ce bon Bacchus trouve-dance.

(REMI BELLEAU.)



ΤΟΥ ΑΥΤΟΥ ΕΡΩΤΙΚΟΝ ΩΔΑΡΙΟΝ. (B. 40.)

- Ποθέω μὲν Διονύσου
φιλοπαίγμονος χορείας ἄ
φιλέω δ', ὅταν ἐφήθου
μετὰ συμπότου λυρίζω ἄ
5 στεφανίσκους δ' ὑακίνθων
κροτάφοισιν ἀμφιπλέξας
μετὰ παρθένων ἀθύρειν
φιλέω μάλιστα πάντων.
[φθόνον οὐκ οἶδ' ἐμὸν ἤτορ,]
10 φθόνον οὐκ οἶδα θαΐκτόν.
φιλολοιδοροῖο γλώττης
φεύγω βέλεμνα κωφά ἄ
στυγέω μάχας παροίνους.
πολυκώμους κατὰ δαΐτας
15 νεοθηλέσιν ἅμα κούραις
ὑπὸ βαρβίτῳ χορεύων
βίον ἤσυχον φεροίμην.



COMME IL VEUT VIVRE

J'aime la dance & le jeu
Du bon Denys, ce bon Dieu :
J'aime avec une jeunesse,
Sous ma lyre chanteresse,

Aux doux accens de ma vois,
Boire de ce vin gregeois :
Mais ce que plus je desire,
C'est de chanter & de rire,
D'œillets ayant le chapeau,
Avec un jeune troupeau.
Je ne porte envie aucune
Dedans mon cœur, ny rancune,
J'evite les traits legers
Des hommes trop langagers :
Plus que mort je hay le trouble,
Qui toufjours separe & trouble,
Par faits & propos mutins,
Le doux honneur des festins.
Passon donc nos jours tranquilles
Avec un troupeau de filles,
Dançans sous les chants mignons
De ma lyre & de mes fons.

(REMI BELLEAU.)



ΑΛΛΟ ΕΙΣ ΤΕΤΤΙΓΑ ΩΔΑΡΙΟΝ. (B. 32.)

Μακαρίζομέν σε, τέττιξ,
ὅτε δενδρέων ἐπ' ἄκρων
ὀλίγην δρόσον πεπωκώς
βασιλεὺς ὕπως αἰεδαίς ·
5 σὰ γάρ ἐστι κείνα πάντα,

- ὅπόσα βλέπεις ἐν ἀγροῖς,
ὅπόσα τρέφουσιν ὕλαι.
σὺ δὲ φαίνεαι γεωργῶν
ἀπὸ μηδένας τι βλάβων ·
10 σὺ δὲ τίμιος βροτοῖσιν,
θέρεος γλυκὺς προσφύτης ·
φιλέουσι μὲν σε Μοῦσαι,
φιλέει δὲ Φοῖβος αὐτόης,
λιγυρὴν δ' ἔδωκεν οἴμην.
15 τὸ δὲ γῆρας οὐ σε τείρει,
σοφὲ, γηγενής, φίλυμνε ·
ἀπαθὴς δ', ἀναιμόσαρκε,
σχεδὸν εἴ θεοῖς ὅμοιος.

~~~~~

## LA CIGALLE

Ha que nous t'estimons heureuse,  
Gentille cigalle amoureuse !  
Car aussi tost que tu as beu  
Deffus les arbrisseaux un peu

---

V. 8. — Au lieu de « σὺ δὲ φαίνεαι γεωργῶν », la plupart des éditions donnent « σὺ δὲ φίλις », ou « σὺ δὲ φίλιος ». C'est pourquoi Henri Estienne traduit ainsi cet endroit :

Te amplectitur colonus  
Quod ejus in labores  
Injuriosa non sis.

De même Helias Andreas :

Amor es boni coloni,  
Quia nil soles nocere.

De la rosee, auffi contente  
Qu'est une princesse puiffante,  
Tu fais de ta doucette vois  
Treffaillir les monts & les bois.

Tout ce qu'apporte la campagne,  
Tout ce qu'apporte la montagne,  
Est ton propre : au laboureur  
Tu plais fur tout, car son labour  
N'offenses ny portes dommage  
N'a luy, ny a son labourage.  
Tout homme estime ta bonté,  
Douce prophete de l'Esté !

La Mufe t'aime, & t'aime auffi  
Apollon, qui t'a fait ainfi  
Doucement chanter : la vieilleffe  
Comme nous jamais ne te bleffe.

O sage, o fille terre-née,  
Aime-chanfon, passionnee  
Qui ne fus onc d'affection,  
Franche de toute passion,  
Sans estre de fang ny de chair,  
Presque semblable à Jupiter.

(REMI BELLEAU.)

Ronsard applique au rossignol les premiers vers  
de cette ode :

Si tost que tu as beu quelque peu de rosee,  
Soit de nuict, soit de jour, ès fueilles d'un buiffon,

Pendant les ailes en bas, tu dis une chanfon  
D'une note rustique à ton gré composée.

(*Amours*, t. I, 176, Bibl. elz.)

LA CIGALE

O cigale, née avec les beaux jours,  
Sur les verts rameaux dès l'aube posée.  
Contente de boire un peu de rosée,  
Et telle qu'un roi tu chantes toujours !  
Innocente à tous, paisible & sans ruses,  
Le gai laboureur du chêne abrité,  
T'écoute de loin annoncer l'été ;  
Apollôn t'honore autant que les Muses,  
Et Zeus t'a donné l'immortalité !  
Salut, sage enfant de la terre antique,  
Dont le chant invite à clore les yeux,  
Et qui fous l'ardeur du soleil attique,  
N'ayant chair ni fang, vis semblable aux Dieux !

(LECONTE DE LISLE, *Poèmes antiques*, 169.)



ΤΟΥ ΑΥΤΟΥ ΟΝΑΡ. (B. 28.)

Ἐδόχουν ὄναρ τροχάζειν  
πτέρυγας ζέρων ἐπ' ὤμων ·

ὁ δ' Ἔρωσ ἔχων μόλιθδον  
περὶ τοῖς καλοῖς ποδίσκοις  
5 ἐδίωκε καὶ κίχανεν.  
τί δ' ὄναρ θέλει τόδ' εἶναι;  
δοκέω δὴ ἴγωγε πολλοῖς  
ἐν Ἔρωσι με πλακέντα  
διολισθάνειν μὲν ἄλλους,  
10 ἐνὶ τῷδε συνδεθῆναι.



### SONGE DE L'AMOUR

N'agueres estant en repos,  
Refvant, je me mis hors d'haleine,  
Penfant courir parmi la plaine,  
Portant deux ailes sur le dos.  
Lors Amour se met en carriere,  
Or que sa plante prisonniere  
Fust d'un plum pendant : touteffois  
Il me devance, il me surmonte,  
Et en fin tellement me domte,  
Qu'esclave me fist de ses lois.  
Mon Dieu, que veut dire ce songe ?  
Je sçay qu'Amour m'a mis au plonge  
De cent cruautéz, mais hélas !  
De la plus part il est possible  
D'en eschapper, mais impossible  
Que je ne meure entre vos bras.

(REMI BELLEAU.)



ΑΛΛΟ ΤΟΥ ΑΥΤΟΥ ΕΙΣ ΒΕΛΟΣ. (B. 27 A.)

- Ὁ ἀνὴρ ὁ τῆς Κυθήρης  
παρὰ Λημνίαις καμίνοις  
τὰ βέλη τὰ τῶν Ἐρώτων  
ἔποιε λαθῶν σίδηρον.  
5 ἀκίδας δ' ἔθαπτε Κύπρις  
μέλι τὸ γλυκὺ λαθοῦσα ·  
ὁ δ' Ἐρωσ γολὴν ἔμισγεν.  
ὁ δ' Ἄρης ποτ' ἐξ αὐτῆς  
στιβαρὸν δόρυ κραδαίνων  
10 βέλος ἠύτέλιζ' Ἐρωτος ·  
ὁ δ' Ἐρωσ, τόδ' ἐστίν, εἶπεν.  
βαρὺ · πειράσας νοήσεις.  
ἔλαθεν βέλεμον Ἄρης ·  
ὑπεμειδίασε Κύπρις.  
15 ὁ δ' Ἄρης ἀναστενάξας,  
βαρὺ, φησίν · ἄρον αὐτό.  
ὁ δ' Ἐρωσ, ἔχ' αὐτό, φησίν.



LES FLECHES D'AMOUR

Le mari de la Cyprienne,  
Dedans la forge Lemnienne,  
De fin acier forgeoit un jour  
Des fleches pour l'enfant Amour :

Puis auffi tost Venus la belle  
En trempoit la pointe cruelle  
L'une après l'autre de doux miel,  
Mais Amour les mouilloit de fiel :  
Quand Mars revenant des alarmes,  
Branlant une grand' hache d'armes,  
En se mocquant les efforçoit :  
Lors Amour qui les amorçoit :  
« Je te fupply (dist-il), essaye  
Si celle-cy feroit bien playe,  
Et f'elle a bonne pefanteur  
Pour traverser un brave cœur. »  
Venus fourit & l'enfant tire,  
Mars la receut, puis il foupire,  
Disant : « Ell' poife, ofte-la moy. »  
Lors Amour luy dist : « C'est pour toy ».

(REMI BELLEAU.)



### ODE SUR LE MÊME SUJET

Le boiteux mary de Venus,  
Le maistre des Cyclopes nus,  
Rallumoit un jour les flamèches  
De sa forge, afin d'eschauffer  
Une grande masse de fer  
Pour en faire à l'Amour des flèches.

Venus les trempoit dans du miel,  
Amour les trempoit dans du fiel,

Quand Mars, retourné des alarmes,  
En se moquant les mesprifloit,  
Et branlant son dard, luy difoit :  
Voicy bien de plus fortes armes.

Tu t'en ris donc ! lui dit Amour ;  
Vrayment tu sentiras un jour,  
Combien leur pointure est amère,  
Quand d'elles bleffé dans le cœur  
(Toy qui fais tant du belliqueur)  
Languiras au fein de ma mère.

(RONSARD, *Odes*, t. II, 368, Bibl. elz.)



ΧΑΛΕΠΟΝ ΤΟ ΜΗ ΦΙΛΗΣΑΙ. (B. 27 B. et c.)

- Χαλεπόν τὸ μὴ φιλῆσαι,  
χαλεπόν δὲ καὶ φιλῆσαι,  
χαλεπώτερον δὲ πάντων  
ἀποτυγχάνειν φιλοῦντα.
- 5 Γένος οὐδὲν εἰς Ἔρωτα  
σοφίῃ, τρόπος πατεῖται  
μόνον ἄργυρον βλέπουσιν.  
ἀπόλοιτο πρῶτος αὐτός  
ὁ τὸν ἄργυρον φιλήσας.
- 10 διὰ τοῦτον οὐκ ἀδελφός,  
διὰ τοῦτον οὐ τοκῆς

πόλεμοι, φόνοι δι' αὐτόν.  
τὸ δὲ χεῖρον, ὀλλύμεσθα  
διὰ τοῦτον οἱ φιλοῦντες.

QUE C'EST GRAND MALHEUR D'AIMER  
ET DE N'AIMER POINT

C'est malheur que de n'aimer point,  
Et malheur grand que d'aimer ores,  
Et trop plus de malheur encores  
De n'avoir ce qui le cœur point.

La race en amour ne peut rien,  
On met sous le pié la noblesse :  
De vertu, de meurs, de sagesse,  
Il en a trop qui a du bien.

Que puisse mourir l'usurier  
Vilainement, qui mist en proye  
Aux hommes l'avare monnoye,  
Et qui l'estima le premier.

Par elle ont avancé leur cours  
La guerre & les morts execrables :  
Qui pis, les amans miserables  
Par elle finissent leurs jours.

(REMI BELLEAU.)

Celuy qui n'ayme est malheureux  
Et malheureux est l'amoureux ;  
Mais la misere la plus grande  
C'est quand l'amant (après avoir  
En bien fervant fait son devoir)  
Ne peut avoir ce qu'il demande.

La race en amours ne fert rien,  
Ne beauté, grace ne maintien ;  
Sans honneur la Muse gist morte ;  
Les amoureuses du jourd'huy  
En se vendant aiment celuy  
Qui le plus d'argent leur apporte.

Puisse mourir meschamment  
Qui l'or ayma premierement !  
Par luy le frere n'est pas frere,  
Par luy le pere n'est pas feur,  
Par luy la sœur n'est pas la sœur,  
Et la mere n'est pas la mere.

Par luy la guerre & le discord,  
Par luy les glaives & la mort,  
Par luy viennent mille tristesses,  
Et, qui pis est, nous recevons  
La mort par luy, nous qui vivons  
Amoureux d'avares maitresses.

(RONSARD, *Odes*, II, 290, Bibl. elz.)



TROP AMER EST-IL DE N'AYMER, ETC.

Trop amer est-il de n'aymer,  
Mais aymer est trop plus amer,  
Et le plus amer que l'on voye  
Est aymant faillir a sa proye.  
Ne fert en amour la noblesse,  
Moins y fert vertu ou sagesse :  
Le feul argent a tout pouvoir.  
Maudit soit qui premier ayma  
Cest argent, & qui estima  
Plus que vertu richesse avoir.  
Pour argent on laisse le frere,  
Pour argent on laisse le pere :  
Meurtre & noyfes l'argent fait.  
Et, qui pis est, nous amoureux  
Par argent sommes malheureux :  
Argent, nous ruine et deffait.

(1573, RICHARD RENVOISY, *Odes d'Anacréon  
mises en musique.*)



ΕΙΣ ΕΑΥΤΟΝ Η ΕΙΣ ΕΤΑΙΡΟΝ  
ΠΡΕΣΒΥΤΗΝ. (B. 37.)

Φιλῶ γέροντα τερπνόν,  
φιλῶ νέον χορευτάν ·

ἄν δ' ὁ γέρον γορευς,  
τρίχας γέρον μὲν ἔστιν,  
5 τὰς δὲ φρένας νεάζει.



### ODE

J'aime la gaillarde vieilleffe,  
J'aime la folastre jeuneffe :  
Hé ! le vieillard qui librement  
Folastre en dançant jeunement,  
Est-il pas de cheveux & d'âge  
Grifon & jeune de courage ?

(REMI BELLEAU.)

---

V. 4. — « Monsieur Dacier, dans les Commentaires qu'il a faits sur Festus, a remarqué que Plaute a traduit ces deux vers dans le *Miles Gloriosus* :

Si albus capillus hic videtur, neutiquam  
Ingenio est senex. »

Cette note est de M<sup>lle</sup> Le Fèvre, devenue M<sup>me</sup> Dacier. Dans son édition d'Anacréon, elle aime à citer son mari, et son mari lui rend la pareille dans sa traduction d'Horace. « De même, dit gentiment Sainte-Beuve, que deux jeunes cœurs se font des signes d'une fenêtre à l'autre ou à travers le feuillage des charmilles, M<sup>lle</sup> Le Fèvre et M. Dacier s'envoyaient un sourire à travers leurs commentaires. »



ΤΟΥ ΑΥΤΟΥ. (ΒΑΣΙΛΙΚΟΥ.) (B. 2.)

Δότε μοι λύρην Ὀμήρου  
φονίης ἄνευθε χορδῆς ἴ  
φέρε μοι κύπελλα θεσμῶν,  
φέρε μοι νόμους, κεράσσω,  
5 μεθύων ἔπως χορεύσω,  
ὑπὸ σώφρονος δὲ λύσσης  
μετὰ βαρβίτων ἀείδων  
τὸ παροίνιον βοήσω.  
δότε μοι λύρην Ὀμήρου  
10 φονίης ἄνευθε χορδῆς.



ODE

Donnez-moy la lyre d'Homere  
Dont la corde n'est point meurtriere,  
Ny reteinte au fang des Gregeois,  
Et puis ce pot pour rendre esteinte  
Et pour moderer la contrainte  
Et la grand' rigueur de nos lois. (1)  
A fin qu'yvre de ce breuvage  
Espoinçoné de douce rage,

---

(1) Belleau n'a pas saisi le sens de ce passage. Par νόμους il faut entendre les lois qu'établissait le roi du festin. C'est lui qui réglait la grandeur des coupes, etc.

Deffous les accords babillards  
Et fous les fredons de ma lyre,  
Je dance, & je vous puisse dire  
En beuvant cent contes gaillards.

(REMI BELLEAU.)



(B. 2 B.)

Ἄγε, ζωγράφων ἄριστε,  
λυρικῆς ἄκουε μούσης ·

.....  
φιλοπαίγμονες δὲ Βάκχαι  
ἑτεροπνόους ἐναύλους

.....  
5 γράφε τὰς πόλεις τὸ πρῶτον  
ἰλαρὰς τε καὶ γελώσας.  
ὁ δὲ κηρὸς ἂν δύναιτο,  
γράφε καὶ νόμους φιλοῦντων.



## LE POURTRAIT D'UN PAYSAGE (1)

Trace-moy, peintre un beau payfage  
Ou les citez portent vifage

---

(1) « Cette Ode est manque au grec », dit avec raison Remi Belleau : par conséquent les vers 3 et 4 étaient à peu près intraduisibles, et ils le sont encore.

Gaillard, honneste & valeureux :  
Et si la table permet ores  
Trace les passions encores  
Et les arrests des amoureux.

(REMI BELLEAU.)



ΕΙΣ ΔΙΟΝΥΣΟΝ. (B. 54.)

Ὁ τὸν ἐν πόνοις ἀτειρῆ  
νέον ἐν πόθοις ἀταρβῆ,  
καλὸν ἐν πότοις χορευτὴν  
τελέων θεὸς κατῆλθεν,  
5 ἀπαλὸν βροτοῖσι φίλτρον  
πόθον ἄστονον κομίζων,  
γόνον ἀμπέλου, τὸν οἶνον  
ἐπὶ κλημάτων ὀπώραις  
πεπεδημένον φυλάττων,  
10 Ἴν', ὅταν τέμωσι βότρυν,  
ἄνοσοι μένωσι πάντες,  
ἄνοσοι δέμας θεητόν,  
ἄνοσοι γλυκύν τε θυμόν  
εἰς ἔτους φανέντος ἄλλου.



ESJOUISSANCE DE LA PROCHAINE  
VENDANGE

Enfans, voyci le Dieu  
Qui revient à ceste heure,  
Le Dieu qui nous afeure  
Et nous arme en tout lieu :

Le Dieu qui nous rend forts,  
Gais, gentils, & qui dresse  
A baller la jeunesse,  
Et qui nous rend accorts.

C'est breuvage amoureux,  
C'est charme qui nous donne,  
C'est germe qui fleuronne  
D'un beau fep plantureux.

Sous le grain nourrissant  
Il le cache & le garde,  
Et fous la fauegarde  
D'un rameau verdissant.

Puis on le coupe, à fin  
Que passions nostre vie  
De douleurs affranchie,  
Par le fecours du vin.

Bref, que soyons fans maux  
Jufqu'à tant que l'annee  
En fon ply retournee  
Nous remette aux nouveaux.

(REMI BELLEAU.)



ΕΙΣ ΔΙΣΚΟΝ ΕΧΟΝΤΑ ΑΦΡΟΔΙΤΗΝ. (B. 55.)

- Ἄρα τίς τόρευσε πόντον,  
ἄρα τίς μανεῖσα τέχνα  
ἀνέχευε κῦμα δίσκῳ ;  
ἐπὶ νῶτ' ἔθῃ θαλάττης ;  
5 ἄρα τίς χάραξε λευκάν  
ἀπαλάν ὕπερθε Κύπριν ;  
νόος ἐς θεῶν ἀέρθη  
μακάρων φύστιος ἀρχάν.  
ὄδε νεῖν ἔδειξε γυμνάν,  
10 ὅσα μὴ θέμις δ' ὄρασθαι,  
μόνα κῦμασιν καλύπτει.  
ἀλαλημένη δ' ὑπ' ἀκτᾶ  
βρύον ὡς, ὕπερθε λευκᾶς  
ἀπαλόχροον γαλήνας  
15 δέμας εἰς πλόον φέρουσα,  
ρόθιον πάροισεν ἔλκει.  
ρόδέων δ' ὕπερθε μαζῶν  
ἀπαλῆς ἔνερθε δειρῆς  
μέγα κῦμα πρῶρα τέμνει.  
20 μέσον αὐλακος δὲ Κύπρις

- κρίνον ὡς ἴοις ἐλιχθέν  
διαφαίνεται γαλήνας.  
ὑπὲρ ἀργύρω δ' ὀχοῦνται  
ἐπὶ δελφῶσι χορευταῖς  
25 δολερὸν Πόθος μετώπῳ  
Ἔρος Ἴμερος γελῶντες.  
χορὸς ἰχθύων τε κύρτος  
ἐπὶ κυμάτων κυβιστῶν  
Παφίης τὸ σῶμ' ὀπάξει,  
30 ἵνα νήχεται γελῶσα.



LA FAÇON D'UN BASSIN D'ARGENT,

OU

VENUS ISSANT DE LA MER ESTOIT ENLEVEE

Doncques quelqu'un a peu graver  
Les flots de la profonde mer ?  
Et la fureur industrieuse  
A peu sur l'eschine écumeuse  
De la grand'mer, verser de l'eau  
Dans le creux d'un petit vaisseau ?  
Puis cil qui osa entreprendre  
D'y graver la Cyprine tendre,  
Mere du vieil tige des Dieux,  
Estoit-il pas audacieux ?  
Voyez comme il la montre nue,  
Cachant dans le sein d'une nue

De flots, ce qu'il ne faut point voir ?  
Voyez comme ell' fait son devoir  
Les donter, sur eux apparante  
Comme une ecume blanchiffante  
Au milieu des replis marins,  
Quand plus ne paroissent mutins ?  
Ainsi tire & repouffe l'onde  
Avec les flots vagabonde,  
Ja ja le tetin pourprissant,  
Et ja l'yvoire blanchiffant  
De son col la vague surpasse,  
Et paroist dans l'humide espace  
Comme les lis entortillez  
Entre la rose & les œillets.  
Voyez les dauphins qui se joüent,  
Et dessus leur espine noüent  
Amour & Cupidon tout nus  
Pour tenir escorte à Venus,  
Se mocquans des fraudes meschantes  
Au cœur des hommes residantes ?  
Voyez une grand' fuitte apres  
De dauphins courbez, qui de pres  
La suyvent pour luy faire hommage ?  
Puis elle, approchant le rivage,  
Esgaye son cœur gentement  
En fouriant folastrement ?

(REMI BELLEAU.)



ΕΙΣ ΟΙΝΟΝ. (B. 57.)

- Τὸν κελαινόχρωτα βότρυν  
ταλάροις φέρουσιν ἄνδρες  
μετὰ παρθένων ἐπ' ὤμων ·  
κατὰ ληνὸν δὲ βαλόντες,  
5 μόνον ἄρσενες πατοῦσιν  
σταφυλήν, λύοντες οἶνον,  
μέγα τὸν θεὸν κροτοῦντες  
ἐπιληγίοισιν ὕμνοις,  
ἐρατὸν πίθοις ὀρῶντες  
10 νέον ἐκζέοντα Βάκχον ·  
ὃν ὅταν πῖη γεραιός,  
τρομεροῖς ποσὶν χορεύει,  
πολιὰς τρίχας τινάσσων.  
ὁ δὲ παρθένον λοχήσας  
15 ἐρατὸς νέος . . . . .  
. . . . . ἐλυσθείς  
ἀπαλὸν δέμας χυθεῖσαν  
σκιερῶν ὕπερθε φύλλων,  
βεβαρημένην ἐς ὕπνον.  
ὁ δ' Ἔρωσ ἄωρα θέλγων  
. . . . .  
20 προδότιν γάμων γενέσθαι ·  
ὁ δὲ μὴ λόγοισι πείθων  
τότε μὴ θέλουσαν ἄγχει ·  
μετὰ γὰρ νέων ὁ Βάκχος  
μεθύων ἄτακτα παίζει.



## DESCRIPTION DES VANDANGES

Filles, garçons, à paniers pleins  
Portez de toute vostre force  
Le raifin à la noire escorce  
Sur vostre espaule et sur vos reins.

Sus verfez-le dans le tonneau,  
Et des pieds feulement y foulent  
Des hommes nuds et qu'ils escoulent  
Des grappes le germe nouveau.

Chacun honore ce bon Dieu  
D'une belle hymne de vandanges,  
Chacun chante tant de louanges  
Qu'on en remplitte tout le lieu.

Qu'on aille voir ce Dieu coulant,  
Ce Dieu qui rit dedans la tonne,  
Ce Dieu nouveau qu'on emprifonne,  
De colere encor tout bouillant.

Si tost que le gentil vieillard  
A pris de ce Dieu qui l'enteste,  
Tremblant des pieds et de la teste  
Auffi tost il dance gaillard.

Et lors quelque jeune garçon  
Amoureux, de pres eschauguette

Le teton de la bergerette,  
Qui dort à l'ombre d'un buiffon.

Puis Amour voyant le deffein,  
D'une allechante mignardife,  
Donne faveur à l'entreprise  
Et luy met le feu dans le fein.

Le mignon vient, ell' se defend,  
Ell' se courrouce, il n'en fait conte,  
Mais en fin tellement le conte  
Que douce entre fes bras la rend.

Ainsi Bacchus qui fait le jeu,  
Ofe quelquefois entreprendre  
De fuborner & de furprendre  
La jeunefse, quand il a beu.

(REMI BELLEAU.)



EΙΣ ΡΟΔΟΝ. (B. 53.)

Στεφανηφόρου μετ' ἤρωσ  
μέλομαι ῥόδον τέρεινον  
.....  
σὺν δ', ἔταιρ' ἄεξε μέλπων.

---

V. 3. — Sous ce vers, dont le texte est très controversé, M<sup>me</sup> Dacier, qui n'est pas en reste de compliments avec son mari, donne cette note : « συνέταιρε δ' ἀὔξε μολπήν, mon amy,

- Τόδε γὰρ θεῶν ἄγημα,  
5 τόδε καὶ βροτῶν τὸ χάρμα,  
Χάρισιν τ' ἄγαλμ' ἐν ὥραις,  
πολυανθέων τ' Ἐρώτων  
ἀφροδίσιόν τ' ἄθυρμα.  
τόδε καὶ μέλημα μύθοις,  
10 χαρίεν φυτόν τε Μουσῶν·  
γλυκὺ καὶ ποιοῦντα πείραν  
ἐν ἀκανθίταις ἀταρποῖς·  
.....  
γλυκὶ δ' αὖ λαθόντα θάλπειν  
μαλακαῖσι χερσὶ κούφαις  
15 προσάγειν τ' Ἐρωτος ἄνθος.  
τί δὲ φῶ; τί δ' ἂν τὸ τερπνόν  
θαλίαις τε κὰν τραπέζαις  
Διονυσίαις θ' ἑορταῖς  
δίχα τοῦ ῥόδου γένοιτ' ἂν;  
20 Ῥοδοδάκτυλος μὲν Ἥώς,  
ῥοδοπήγεες δὲ Νύμφαι,  
ῥοδόχρους δὲ κάφροδίτα  
παρὰ τῶν σοφῶν καλεῖται.  
τόδε καὶ νοσοῦσιν ἀρκεῖ,  
25 τόδε καὶ νεκροῖς ἀμύνει,

---

aide à chanter. Et sur cela, ajoute-t-elle, M. Dacier a fait une fort belle conjecture. Il croit que cette ode a été écrite en forme de dialogue, et qu'il y a deux personnages qui chantent tour à tour. La manière dont l'ode est écrite le prouve manifestement, c'est pourquoi je l'ai fait imprimer comme il l'a distinguée, afin que les personnages (Anacréon et son ami) ne soient pas confondus. » Ajoutons que cette conjecture n'est pas improbable.

- τόδε καὶ χρόνον βιᾶται·  
χαρίεν ῥόδων δὲ γῆρας  
νεότητος ἔσχεν ὄδμήν.  
Φέρε δὲ φύσιν λέγωμεν·  
30 χαροπῆς ὅτ' ἐκ θαλάσσης  
δεδρωσωμένην Κυθήρην  
ἐλόχευσε πόντος ἀφρῶ,  
πολεμόκλονόν τ' Ἀθήνην  
κορυφῆς ἔδειξεν ὁ Ζεὺς,  
35 φοβερὰν θεῶν Ὀλύμπω,  
τότε καὶ ῥόδων ἀγχιτόν  
νέον ἔρνος ἤνθισε χθών,  
πολυδαίδαλον λόχευμα·  
μακάρων θεῶν δ' ὅμοιον  
40 ῥόδον ὡς γένοιτο, νέκταρ  
ἐπιτέγξας ἀνέθηλεν  
ἀγέρωχον ἐξ ἀκάνθης  
φυτὸν ἄμβροτον Λυαῖος.

---

V. 39. -- Nous donnons à partir de ce vers le texte grec de Henri Estienne et sa traduction latine :

μακάρων θεῶν δ' ὅμιλος,  
ῥόδον ὡς γένοιτο, νέκταρ  
ἐπιτέγξας, ἀνέτειλεν  
ἀγέρωχον ἐξ ἀκάνθης  
φυτὸν ἄμβροτον Λυαίου.

Superumque turba divum  
Rosa ut esset, irrigantes  
Nectar suum, e rubeto  
Insigne procrearunt  
Germen patris Lyœi.



LES LOUANGES DE LA ROSE

Amy, je veux chanter l'honneur,  
L'honneur de ceste heureuse fleur,  
De ceste Rose printaniere,  
De ceste Rose familiere  
Et compagne du temps fleuri,  
Si de toy je suis favori.

O Rose a la fueille pourpree,  
Rose qui la bouche sacree  
Et la douce haleine des Dieux  
Combles d'un parfum gracieux :  
Rose des hommes les delices,  
Des Graces les douces blandices,  
La favorite des Amours  
Fleuriffans en leurs plus beaux jours :  
Le baifer & la mignardise  
De Venus, la feule entreprise  
Et le foing des poetes vanteurs,  
La plante & faveur des neuf Sœurs :  
Mesme c'est chose gracieuse  
Par dedans la ronce espineuse  
De la cueillir & dans la main  
Luy voir espanir son beau fein.

C'est elle entre autres qui fleuronne  
Sur les tortis d'une couronne :  
C'est elle feule des festins  
L'honneur, & des sacres divins

De Bacchus : bref fans la fleur d'elle  
Nulle chose ne se dit belle.  
L'aurore a de roses les dois,  
Les Nymphes des eaux & des bois  
En ont les bras, & la Cyprine  
En porte la couleur pourprine.  
Elle profite aux langoureux,  
Aux malades & aux fiévreux,  
Mesme a ceux que la mort cruelle  
A mis en la nuit éternelle.

Elle dompte & force le temps,  
Et retient en ses plus longs ans  
L'odeur de la fresche jouvance.  
Or fus donc chantons sa naissance,  
Et comme elle a premierement  
En terre pris accroissement.  
Quand Venus encor roufoyante  
Dessus l'écume blanchissante  
Apparut au milieu de l'eau,  
Et quand Pallas hors du cerveau  
De Jupiter, toute animee,  
De teste en pied faillit armee,  
La terre fort féconde alors  
Heureusement pouffa dehors  
Le germe sacré de la Rose  
Qu'elle avoit en son sein enclose :  
Industrieux enfantement !  
Puis tous les Dieux ensemblément  
L'arroferent du sainct breuvage  
Qu'ils ont aux cieus pour leur usage.

Ainsi le celeste troupeau  
Tira de l'épineux rameau,  
Et fit naître en robe pourpree  
La Rose a Bacchus confacree.

(REMI BELLEAU.)



### IMITATION DE RONSARD

La rose est l'honneur d'un pourpris,  
La rose est des fleurs la plus belle,  
Et dessus toutes a le pris :  
C'est pour cela que je l'appelle  
La violette de Cypris.

La rose est le bouquet d'amour  
La rose est le jeu des Charites,  
La rose blanchit tout autour  
Au matin de perles petites,  
Qu'elle emprunte du poinct du jour.

La rose est le parfum des dieux,  
La rose est l'honneur des pucelles,  
Qui leur sein beaucoup aiment mieux  
Enrichir de roses nouvelles  
Que d'un or tant soit précieux.

Est-il rien sans elle de beau ?  
La rose embellit toutes choses,

Venus de roses a la peau,  
Et l'Aurore a les doigts de roses,  
Et le front le Soleil nouveau.

Les Nymphes de roses ont le fein,  
Les coudes, les flancs et les hanches ;  
Hebé de roses a la main,  
Et les Charites, tant foient blanches  
Ont le front de roses tout plein.

Que le mien en soit couronné,  
Ce m'est un laurier de victoire :  
Sus, appelon le deux-fois-né,  
Le bon pere, & le faisons boire,  
De cent roses environné.

Bacchus, espris de la beauté  
Des roses au fueilles vermeilles,  
Sans elles n'a jamais esté,  
Quand en chemise sous les treilles  
Il boit au plus chaut de l'esté.

(RONSARD, *Odes*, II, 292, Bibl. elz.)

Ronsard termine encore un sonnet à la louange de la Rose par ces vers qui sont une réminiscence anacréontique :

De toy les Nymphes ont les coudes & le fein,  
De toy l'Aurore emprunte & sa joue & sa main,  
Et son teint ceste là qui d'Amour est la mère.

(*Amours*, t. I, 152.)



ROSE DES DIEUX ALEINE SAINTE, ETC.

Rose des Dieux aleine fainte,  
Rose des hommes le plaisir,  
Ou des graces l'image peincte,  
Si au temps on la veut choisir  
Que les amours de mille fleurs  
Coronnent leurs douces faveurs.

De Venus jouet & deduit  
Subject au poete plaissant,  
La fleur qui micux aux Muses duit.  
Encor' y a plaisir faisant  
Une entreprife pour l'avoir  
Au Rosier espine se voir.

Mais plaisir plus grand se presente  
Quand une main douce & legiere  
Cœueille ceste Rose plaissante  
Et la rend au nez prifonniere  
Dont f'eschauffant la belle fleur  
Peu a peu f'estrit sa couleur.

Rose bien duisante aux bouquets,  
Plaissante a Bachus le bon pere,  
Duyfant aux festins & banquets,  
Sans elle que fauroit-on faire ?  
Toute beauté d'elle se nomme,  
Et de sa grace se renomme.

La delicate main d'Aurore  
Du nom de la Rose est louee ;  
Mesme Venus que l'on adore  
De couleur de rose est douée ;  
Et les bras que les Nymphes ont  
Du nom de rose louez font.

C'est pour les malades secours,  
C'est pour les mortz quelque deffence.  
Elle peut bien vaincre ce cours  
Du cruel temps qui tout offense :  
Ne voit on pas que la vieillesse  
De la rose sent sa jeunesse ?

Difons donc en douce mesure  
La façon dont elle fut nee :  
Quelle fut la faison & l'heure  
Ou la Rose nous fut donnee.  
Bon est de chose tant divine  
Sçavoir la source & l'origine.

Quand la mer en façon nouvelle  
D'escume Venus enfanta,  
Et du sommet de la cervelle  
De Jupiter Pallas fauta,  
Pallas qui les guerres remue,  
Et la paix en tumulte mue.

La terre de sa part voulut,  
Pour ne sembler la moins feconde  
Enfanter chose qui valut  
Pallas & Venus en ce monde,

Et produit en sa couche heureuse  
Le Rosier, plante merveilleuse.

Puis les Dieux pour faire la rose,  
Le Rosier de nectar trempèrent ;  
La fleur soudain on vit esclofe  
Que de l'épine ilz retirèrent :  
Ainsi de l'épine fut née  
La Rose a Bachus destinée.

(1573. RICHARD RENVOISY, *Odes d'Anacréon  
mises en musique.*)



ΑΛΛΟ ΕΙΣ ΕΑΥΤΟΝ ΟΜΟΙΩΣ. (B. 51.)

Ὅτ' ἐγὼ νέων σ' ὀμίλω  
ἔσορῶ, πάρεστιν ἦθα ·  
τότε δῆ, τότε' ἐς χορείην  
ὁ γέρων ἐγὼ πτεροῦμαι.  
5 περιμαίνομαι, Κυθήθα ·

---

V. 1. — « Les deux premiers vers grecs sont corrompus et ne font aucun sens », dit M<sup>me</sup> Dacier. Bergk a fini par les rendre intelligibles ; son commentaire est à lire tout entier.

V. 5. — περιμαίνομαι est une heureuse correction de Saumaise. Les éditions premières donnaient, comme celle de M<sup>me</sup> Dacier, comme celle de Brunck encore : περιμεινόν με Κυθήθα, ce qui explique la traduction de Belleau.

- παράδος· θέλω στέφεσθαι·  
πολιὸν δὲ γῆρας ἐκδύς  
νέος ἐν νέοις χορεύσω.  
Διονυσίης δὲ μοί τις  
10 φερέτω ῥοῦν ἀπ' ὀπώρας,  
ἔν' ἴδη γέροντος ἀλκὴν  
δεδαηχότος μὲν εἰπεῖν,  
δεδαηχότος δὲ πίνειν,  
χαριέντως δὲ μανθῆναι.



## DE SOY MESME

Aussi tost que je tiens propos  
Seulet avecques ma maistresse,  
Aussi tost j'entre en allaigresse,  
Et vieillard je dance dispos.

Cybelle demeure avec nous,  
De rofes que l'on me couronné,  
Loing de moy, vieilleffe grifonne,  
Dieux, je rajeunis entre vous!

---

V. 6. — παράδος est suspect; aussi Henri Estienne corrigait ῥόδα δός, mais dit Bergk : « Cybelæ sacris violæ magis quam rosæ conveniunt ».

V. 7. — Édit. anc. : πολιὸν ἑκάς δὲ γῆρας, vers exactement traduit par Belleau.

Donnez-moi de ceste liqueur,  
De ceste liqueur pressuree  
Du grain de la vigne pampree,  
Pour voir un vieillard de bon cœur,

Un vieillard encor bien appris  
De bien parler et de bien boire,  
Et qui de fureur et de gloire  
Encor quelquefois est épris.

(REMI BELLEAU.)



ΕΙΣ ΕΡΩΝΤΑΣ. (B. 26 B.)

Ἐν ἰσχύοις μὲν ἵπποι  
πυρὸς χάραγμ' ἔχουσιν ·  
καὶ Παρθίους τις ἄνδρας  
ἐγνώρισεν τιάραις.  
5 ἐγὼ δὲ τοὺς ἐρῶντας  
ἰδὼν ἐπίσταμ' εὐθύς ·  
ἔχουσι γάρ τι λεπτόν  
ψυχῆς ἔσω χάραγμα.

---

V. 7. — « Il y a dans le grec, dit M<sup>me</sup> Dacier : *Ils ont dans le cœur*, etc. Mais j'ay changé cela dans ma traduction, parce qu'il est impossible de voir dans le cœur, et je trouve qu'il est plus naturel de dire que l'on connaît les amans à une marque qu'ils ont aux yeux, qu'à une qu'ils ont au cœur. » Charmante remarque de la savante helléniste qui montra que, malgré son amour pour le grec, elle était bien restée *femme*.

## QU'ON COGNOIST LES AMOUREUX

Les chevaux pour les mieux cognoître,  
Bien souvent à la cuisse dextre  
Portent une marque de feu :  
On cognoist le Parthe barbare  
A la façon de sa tiare :  
Et moy aussi tost que j'ai veu  
Un amoureux, je le devine,  
Car il porte dans sa poitrine  
Un signal qui paroist un peu.

(REMI BELLEAU.)

Cette gentille odelette me rappelle ces vers superbes d'Alfred de Musset :

Heureux un amoureux ! — Il ne s'enquête pas  
Si c'est pluie ou gravier dont s'attarde son pas.  
On en rit, c'est hasard s'il n'a heurté personne,  
Mais sa folie au front lui met une couronne,  
A l'épaule une pourpre, et devant son chemin  
La flûte et les flambeaux, comme un jeune Romain !

(*Mardoche*, Premières poésies, 128).

Un moderne, Sainte-Beuve, a essayé de calquer  
« ces lignes si fines, d'une touche si simple ».

Le fier courfier porte à sa croupe  
Du fer brûlant le noir affront ;

Le Parthe orgueilleux, dans un groupe,  
Se détache, thiare au front ;  
Et moi, je fais d'abord celui qu'Amour enflamme :  
Il porte un petit signe au dedans de son âme.



EΙΣ ΠΩΛΟΝ. (*Poetæ melici*, p. 275, Bergk.)

Πῶλε Θρηκίη, τί δή με λοξὸν ὄμμασιν βλέπουσα  
νηλεῶς φεύγεις, δοκέεις δέ μ' οὐδὲν εἰδέναι σοφόν ;  
ἴσθι τοι, καλῶς μὲν ἂν τοι τὸν χαλινὸν ἐμβάλοιμι,  
ἡγίας δ' ἔχων στρέφοιμί σ' ἀμφὶ τέρματα ὁρόμου.  
5 νῦν δὲ λειμῶνάς τε βόσκειαι κοῦφά τε σκιρτῶσα παίζεις·  
δεξιὸν γὰρ ἵπποσείρην οὐκ ἔχεις ἐπεμβάτην.

Cette pièce absente de l'édition de Henri Estienne manque dans Belleau. Elle a été traduite ou plutôt imitée par Ronsard et Baïf. Elle est d'Anacréon.



## ODE

Pourquoy, comme une jeune poutre,  
De travers guignes-tu vers moy ?  
Pourquoy, farouche, fuis-tu outre  
Quand je veux approcher de toy ?

Tu ne veux souffrir qu'on te touche ;  
Mais si je t'avais sous ma main  
Assure-toi que dans ta bouche,  
Bientôt je t'aurois mis le frein.

Puis te voltant à toute bride,  
Soudain je t'aurois fait au cours,  
Et te piquant ferois ton guide  
Dans la carrière des amours.

Mais par l'herbe tu ne fais ores  
Que fuivre des prez la fraîcheur,  
Pour ce que tu n'as point encores  
Trouvé quelque bon chevauteur.

(RONSARD, *Odes*, t. II, 288, Bibl. elz.)



## D'UNE JEUNE FUIARDE

Petite pouliche farouche,  
Mais pourquoy de tes yeux pervers  
M'aguignant ainsi de travers,  
Ne souffres-tu que je te touche ?

Comme une genisse qui mouche  
Tu sauteles par les prés vers :  
Tu te pers ensemble et me pers  
Ne voulant point que je t'aprouche.

Ne m'estimes-tu qu'une fouche ?  
Crois-tu que je ne sçache rien ?  
Si fay, si fay : je m'entan bien  
A mettre le mors en la bouche.

Je sçay comme c'est que l'on dresse  
La cavale qu'il faut choier,  
La domtant sans la rudoier ;  
J'en sçay la façon et l'adresse.

Je sçay manier à passades,  
A faut, à courbetes, à bond,  
En toutes mains, en long, en rond,  
Et ne creindray point tes ruades.

Arreste, pouliche farouche,  
Modere ta course et ton cœur ;  
Apran si je suis bon piqueur,  
Et pran le mors dedans la bouche.

(BAÏF, *Poés. choisies*, 256, Becq de Fouquières.)



Cette imitation de la seconde ode anacréontique nous avait échappé. Elle devrait suivre la pièce de Remi Belleau intitulée : « *Que Nature a donné une particulière force et vertu à chacun* », p. 5.

Nature fit present de cornes aux taureaux,  
Et pour armes de crampe et de sole aux chevaux,

Aux poissons du nouer, et aux aigles d'adresse  
De trancher l'air soudain, aux lievres de vitesse,  
Aux serpens du venin enveloppé dedans  
Leur queue et leur gencive, et aux lions des dents,  
A l'homme de prudence; et n'ayant plus puissance  
De donner comme à l'homme, aux femmes la pru-  
[dence,

Leur donna la beauté pour les servir en lieu  
De pistolets, de dards, de lances et d'espieu;  
Car la beauté, Nicot, d'une plaifante dame,  
Surmonte hommes et Dieux, les armes et la flame.

(RONSARD, *Bibl. elz.* VI, 272.)







## LEXIQUE

- Adonc*, donc.
- Aime-chanson*, un de ces mots composés fréquents chez les poètes du XVI<sup>e</sup> siècle. On remarquera les suivants : *porte-lance*, *terre-née*, *cuisse-né*, *deli-soing*, *chasse-peine*, *deux-fois-né*, *tu-mere*.
- Amoureux*, petit amour.
- Amouret*, même signification.
- Aronde*, hirondelle.
- Atainte*, adj., semble signifier « poignant ».
- Avette*, abeille.
- Baller*, danser.
- Bestelette*, petite bête.
- Blandice*, caresse.
- Boete*, mot grec qui désigne la constellation du Bouvier.
- Caquetard*, bavard.
- Ceston*, ceinture.
- Charites*, les Grâces.
- Coute*, je ne saurais définir ce mot qui peut-être signifie « appui, cheval ».
- Crampe*, terme de maréchalerie, synonyme de *crampon*.
- Crespelet*, frisotté.
- Delivre*, libre.
- Dehait*, joyeux (il faudrait plutôt lire *dehait*, avec joie.)
- Deschocher*, décocher.
- Despit* et *depit*, dépité.
- Duire*, convenir.
- Duisant*, convenable.
- Emmusquer*, parfumer de musc.
- Enfançon*, petit enfant.

|                                                  |                                                          |
|--------------------------------------------------|----------------------------------------------------------|
| <i>Ensemblement</i> , ensemble.                  | <i>Ores</i> , maintenant.                                |
| <i>Eschauguetter</i> , épier.                    | <i>Orin</i> , d'or                                       |
| <i>Espointre</i> , piquer.                       | <i>Panchotter</i> , dim. de pencher.                     |
| <i>Gerson</i> , aiguillon, piqûre.               | <i>Pervers</i> (yeux), louches.                          |
| <i>Greve</i> , jambe.                            | <i>Pieça</i> , il y a longtemps.                         |
| <i>Ja</i> , déjà.                                | <i>Pointure</i> , piqûre.                                |
| <i>Jarter</i> , lier avec des jarretières.       | <i>Pourprissant</i> , qui prend la couleur de pourpre.   |
| <i>Jeunement</i> , à la façon des jeunes gens.   | <i>Poutre</i> , pouliche.                                |
| <i>Langager</i> , bavard.                        | <i>Rebroffé</i> , retroussé.                             |
| <i>Larmette</i> , dim. de larme.                 | <i>Refeuil</i> , réseau.                                 |
| <i>Marine</i> , la mer.                          | <i>Riban</i> , ruban,                                    |
| <i>Meliffette</i> , petite abeille.              | <i>Sacre</i> , sacrifice, cérémonie.                     |
| <i>Mingrelet</i> , maigrelet.                    | <i>Sanable</i> , guérissable.                            |
| <i>Moucher</i> , être piqué des mouches.         | <i>Semondre</i> , appeler, avertir.                      |
| <i>Murmure</i> , parole magique.                 | <i>Sommeillere</i> , adj. fém., qui provoque au sommeil. |
| <i>Nouer</i> , faire traverser à la nage, nager. | <i>Tortis</i> , couronne, guirlande de fleurs.           |
| <i>Œillader</i> , regarder.                      | <i>Trémine</i> (?)                                       |
| <i>Onc</i> , jamais.                             |                                                          |





## TABLE

|                                                                                    | Pages |
|------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| PRÉFACE.....                                                                       | v     |
| Εἰς κιθάραν τοῦ αὐτοῦ. (Bergk, 23).....                                            | 1     |
| Que sa lyre ne veut chanter que d'amours<br>(Remi Belleau).....                    | 2     |
| Même sujet (Ronsard).....                                                          | 2     |
| Imitation d'Anacréon (Jean Doublet).....                                           | 3     |
| Autre imitation de cette ode (Claude de<br>Morenne).....                           | 4     |
| Ἄλλο ἐρωτικόν. (Bergk, 24).....                                                    | 5     |
| Que nature a donné une particuliere force<br>et vertu à chacun (Remi Belleau)..... | 5     |
| Même sujet (Ronsard).....                                                          | 170   |
| Traduction latine (Henri Estienne).....                                            | 6     |
| —        — (Helias Andreas).....                                                   | 7     |
| Ἄλλο ἐρωτικόν. (Bergk, 31).....                                                    | 7     |
| Songe ou devis d'Anacreon et d'amour<br>(Remi Belleau).....                        | 8     |
| Invention greque d'Anacreon (Jean Dou-<br>blet).....                               | 10    |
| L'Amour mouillé (Ronsard).....                                                     | 11    |

|                                                               | Pages |
|---------------------------------------------------------------|-------|
| Sonnet sur le même sujet (Olivier de Magny).....              | 13    |
| Imitation d'Anacréon (La Fontaine).....                       | 14    |
| "Άλλο ἐρωτικὸν τοῦ αὐτοῦ. (Bergk, 30).....                    | 16    |
| De faire honneste chère pendant qu'on vit (Remi Belleau)..... | 17    |
| Même sujet (Ronsard).....                                     | 18    |
| Sus le delicat arbrisseau, etc. (R.Renvoisy).                 | 19    |
| "Άλλο ῥοδάριον. (Bergk, 42).....                              | 20    |
| La Rose (Remi Belleau).....                                   | 20    |
| La Rose que les Dieux, etc. (Richard Renvoisy).....           | 21    |
| Traduction (Ronsard).....                                     | 22    |
| "Άλλο ἐρωτικὸν ῥοδάριον. (Bergk, 41).....                     | 22    |
| Qu'il faut d'ancer et boire (Remi Belleau).                   | 23    |
| "Άλλο ἐρωτικόν. (Bergk, 29).....                              | 24    |
| Qu'amour l'importune d'aimer (Remi Belleau).....              | 24    |
| La Tige d'œillets (Leconte de Lisle).....                     | 25    |
| Τοῦ αὐτοῦ ὄναρ. (Bergk, 35).....                              | 25    |
| Songe (Remi Belleau).....                                     | 26    |
| Τοῦ αὐτοῦ εἰς περιστεράν. (Bergk, 14).....                    | 27    |
| La Colombe et le Passant (Remi Belleau).                      | 28    |
| Ode par dialogue (Ronsard).....                               | 30    |
| Mignarde Colombelle (Richard Renvoisy).                       | 33    |
| Τοῦ αὐτοῦ εἰς ἔρωτα κήρινον. (Bergk, 10).....                 | 35    |
| D'un image d'amour fait en cire (Remi Belleau).....           | 36    |
| "Άλλο εἰς ἑαυτόν. (Bergk, 6).....                             | 37    |
| Excuse de sa vieillesse aux dames (Remi Belleau).....         | 37    |
| Même sujet (Melin de Saint-Gelays).....                       | 38    |

|                                                                                                       | Pages    |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------|----------|
| Même sujet (Ronsard).....                                                                             | 39       |
| Chansonnette en vers mesurés sur le même<br>sujet (Baïf).....                                         | 40       |
| Même sujet (Baïf).....                                                                                | 40       |
| Epigramme de Palladas sur le même sujet...                                                            | 41       |
| Traduction (Pierre Tamisier).....                                                                     | 41       |
| Τοῦ αὐτοῦ εἰς γελιδόνα. (Bergk, 9).....                                                               | 42       |
| L'Arondelle (Remi Belleau).....                                                                       | 42       |
| Chansonnette en vers mesurés sur le même<br>sujet (Baïf).....                                         | 43       |
| Contre une Arondelle (Gilles Durant)....                                                              | 44       |
| Imitation de l'ode d'Anacréon (Agathias Scho-<br>lasticus).....                                       | 45       |
| Un amant parle à une Hyrondelle (Pierre<br>Tamisier).....                                             | 46       |
| Εἰς Ἄττιν τοῦ αὐτοῦ. (Bergk, 11).....                                                                 | 47       |
| Qu'il veut folastrement boire (Remi Bel-<br>leau).....                                                | 47       |
| Τοῦ αὐτοῦ εἰς ἔρωτα. (Bergk, 12).....                                                                 | 48       |
| Qu'il est vaincu d'Amour (Remi Belleau).<br>Même sujet (Ronsard).....                                 | 49<br>50 |
| Εἰς τὸ ἀφθόνως ζῆν. (Bergk, 7).....                                                                   | 51       |
| Du depris de richesse (Remi Belleau) ...<br>De Giges de Sarde prince, etc. (Richard<br>Renvoisy)..... | 51<br>52 |
| Ἄλλο ἐρωτικὸν ᾠδαριον. (Bergk, 26 A.).....                                                            | 53       |
| Qu'il ne veut chanter que de s'amie (Remi<br>Belleau).....                                            | 54       |
| Même sujet (Ronsard).....                                                                             | 54       |
| Εἰς ποτήριον ἀργυροῦν. (Bergk, 3).....                                                                | 55       |
| La façon d'un vase d'argent (Remi Belleau).<br>A Vulcain (Ronsard).....                               | 55<br>56 |

|                                                                                           | Pages |
|-------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| Même sujet (Baïf).....                                                                    | 58    |
| Vulcan fondz dedens ton four, etc. (Richard Renvoisy).....                                | 59    |
| La Coupe (Leconte de Lisle).....                                                          | 60    |
| *Ἄλλο εἰς τὸ αὐτὸ ποτήριον τοῦ αὐτοῦ Ἀνακρέοντος. (Bergk, 4).....                         | 61    |
| Autre façon de vase à Vulcain (Remi Belleau). ..                                          | 62    |
| *Ἄλλο. (Bergk, 21).....                                                                   | 63    |
| Qu'il faut boire par nécessité (Remi Belleau). ..                                         | 64    |
| Même sujet (Ronsard).....                                                                 | 64    |
| Même sujet ( <i>Variétés hist. et littér.</i> ).....                                      | 64    |
| *Ἄλλο εἰς κόρην. (Bergk, 22).....                                                         | 65    |
| Qu'il se voudroit voir transformé en tout ce que touche sa maistresse (Remi Belleau)..... | 65    |
| Même sujet (Ronsard).....                                                                 | 66    |
| Chansonnette en vers mesurés sur le même sujet (Baïf).....                                | 67    |
| De ses désirs, à s'amyé (Olivier de Magny). ..                                            | 69    |
| Le Souhait (Leconte de Lisle).....                                                        | 71    |
| *Ἄλλο τοῦ αὐτοῦ ἐρωτικόν ᾠδᾶριον. (Bergk, 17, 18). ..                                     | 72    |
| Ode.....                                                                                  | 73    |
| Ce qu'il veut pres l'image de son Bathyl (Remi Belleau). ..                               | 74    |
| Εἰς φιλάργυρον. (Bergk, 34).....                                                          | 74    |
| Que la richesse ne peut rien contre la mort (Remi Belleau).....                           | 75    |
| Sur le même sujet (Ronsard).....                                                          | 76    |
| Si la vie nous venoit, etc. (Richard Renvoisy).....                                       | 77    |
| *Ἄλλο εἰς ἑαυτόν. (Bergk, 38).....                                                        | 78    |
| De vivre gayement (Remi Belleau).....                                                     | 79    |

|                                                                                |     |
|--------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Même sujet (Ronsard).....                                                      | 79  |
| Attendu que suis nay, etc. (Richard Renvoisy).....                             | 80  |
| Τοῦ αὐτοῦ εἰς οἶνον ῥιδάριον. (Bergk, 43).....                                 | 81  |
| Du plaisir qu'il a de boire (Remi Belleau).                                    | 81  |
| Quand du bon vin je boy, etc. (Richard Renvoisy).....                          | 82  |
| Ἄλλο εἰς φιλοπότην. (Bergk, 46).....                                           | 83  |
| Le Mesme (Remi Belleau).....                                                   | 84  |
| Quand Bacchus entre en moy, etc. (Richard Renvoisy).....                       | 85  |
| Τοῦ αὐτοῦ εἰς Διόνυσον, ἤγουν εἰς οἶνον. (Bergk, 47).                          | 86  |
| Le Mesme (Remi Belleau). ....                                                  | 87  |
| Τοῦ αὐτοῦ εἰς κόρην. (Bergk, 15).....                                          | 87  |
| Le Pourtrait de sa maistresse (Remi Belleau).....                              | 88  |
| Εἰς νεώτερον Βαθύλλον. (Bergk, 16).....                                        | 90  |
| Le Pourtrait de Bathylle (Remi Belleau)..                                      | 93  |
| Ἄλλο εἰς ἔρωτα τοῦ αὐτοῦ. (Bergk, 19).....                                     | 95  |
| Qu'Amour est prisonnier de la Beauté et serviteur des Muses (Remi Belleau).... | 96  |
| L'Amour prisonnier des Muses (Ronsard).                                        | 96  |
| Εἰς ἑαυτὸν μεμεθυμένον. (Bergk, 8).....                                        | 97  |
| Qu'il ne veut d'autres armes que le vin (Remi Belleau).....                    | 98  |
| Traduction latine (Henri Estienne).....                                        | 99  |
| — — (Helias Andreas).....                                                      | 100 |
| Τοῦ αὐτοῦ εἰς ἔρωτας. (Bergk, 13).....                                         | 101 |
| Du nombre infini de ses amours (Remi Belleau).....                             | 102 |
| Sur le même sujet (Ronsard). ....                                              | 103 |
| Τοῦ αὐτοῦ εἰς χελιδόνα. (Bergk, 25).....                                       | 105 |

|                                                                                      | Pages |
|--------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| L'Arondelle (Remi Belleau).....                                                      | 106   |
| L'Arondelle (Ronsard).....                                                           | 107   |
| L'Arondelle (Baïf).....                                                              | 108   |
| Autre (Baïf).....                                                                    | 108   |
| Εἰς κόρην τοῦ αὐτοῦ. (Bergk, 49).....                                                | 109   |
| A sa maïstresse (Remi Belleau).....                                                  | 110   |
| Imitation (Ronsard).....                                                             | 110   |
| Εἰς Ἑυρώπην. (Bergk, 52).....                                                        | 111   |
| Sur un tableau du ravissement d'Europe<br>(Remi Belleau).....                        | 111   |
| Τοῦ αὐτοῦ εἰς τὸ ἀνέτως ζῆν. (Bergk, 50).....                                        | 112   |
| Qu'il ne veut apprendre qu'à boire et non<br>de suivre le barreau (Remi Belleau).... | 113   |
| Εἰς τὸ ἔαρ. (Bergk, 44).....                                                         | 113   |
| Description du printemps (Remi Belleau).                                             | 114   |
| Εἰς ἐχυτόν. (Bergk, 45).....                                                         | 115   |
| Qu'il boit mieux vieillard que les jeunes<br>(Remi Belleau).....                     | 116   |
| Εἰς συμπόσιον τοῦ αὐτοῦ. (Bergk, 48).....                                            | 117   |
| Du plaisir de boire (Remi Belleau).....                                              | 118   |
| Ἄλλο εἰς ἔρωτα. (Bergk, 33).....                                                     | 119   |
| D'Amour picqué par une mouche à miel<br>(Remi Belleau).....                          | 120   |
| Plaincte d'Amour à Venus (Oliv. de Magny).                                           | 121   |
| Amour derobant le miel (Baïf).....                                                   | 122   |
| L'Amour piqué par une abeille (Ronsard)..                                            | 124   |
| Du dit Anacreon (Jean Doublet).....                                                  | 125   |
| Un matin qu'Amour cuidoit, etc. (Richard<br>Renvois).....                            | 126   |
| Κηριοκλέπτης (Théocrite).....                                                        | 127   |
| De la piqueure de Cupido et des avettes<br>(Germain Colin Bucher).....               | 128   |

|                                                                            | Pages |
|----------------------------------------------------------------------------|-------|
| Amour piqué d'une abeille (Jacques Bereau).                                | 129   |
| L'Abeille (Leconte de Lisle).....                                          | 130   |
| Τοῦ αὐτοῦ εἰς συμπόσιον. (Bergk, 36).....                                  | 130   |
| Hymne à Bacchus (Remi Belleau).....                                        | 131   |
| Τοῦ αὐτοῦ ἐρωτικὸν ᾠδᾶριον. (Bergk, 40).....                               | 133   |
| Comme il veut vivre (Remi Belleau).....                                    | 133   |
| Ἄλλο εἰς τέττιγα ᾠδᾶριον. (Bergk, 32).....                                 | 134   |
| La Cigalle (Remi Belleau).....                                             | 135   |
| Imitation (Ronsard).....                                                   | 136   |
| La Cigale (Leconte de Lisle).....                                          | 137   |
| Τοῦ αὐτοῦ ὄναρ. (Bergk, 28).....                                           | 137   |
| Songe de l'Amour (Remi Belleau).....                                       | 138   |
| Ἄλλο τοῦ αὐτοῦ εἰς βέλος. (Bergk, 27 A.).....                              | 139   |
| Les flèches d'Amour (Remi Belleau).....                                    | 139   |
| Ode sur le même sujet (Ronsard).....                                       | 140   |
| Χαλεπὸν τὸ μὴ φιλήσαι. (Bergk, 27 B. et C.).....                           | 141   |
| Que c'est grand malheur d'aimer et de<br>n'aimer point (Remi Belleau)..... | 142   |
| Même sujet (Ronsard).....                                                  | 143   |
| Trop amer est-il de n'aymer, etc. (Richard<br>Renoisy).....                | 144   |
| Εἰς ἑαυτὸν ἢ εἰς ἐταῖρον πρεσβύτην. (Bergk, 37).                           | 144   |
| Ode (Remi Belleau).....                                                    | 145   |
| Τοῦ αὐτοῦ. (Βασιλίκου). (Bergk, 2).....                                    | 146   |
| Ode (Remi Belleau).....                                                    | 146   |
| (Bergk, 2 B.).....                                                         | 147   |
| Le Pourtrait d'un paysage (Remi Belleau).                                  | 147   |
| Εἰς Διόνυσον. (Bergk, 54).....                                             | 148   |
| Esjouissance de la prochaine vendange<br>(Remi Belleau).....               | 149   |
| Εἰς δίσκον ἔχοντα Ἀφροδίτην. (Bergk, 55).....                              | 150   |
| La façon d'un bassin d'argent où Venus                                     |       |

|                                                                | Pages |
|----------------------------------------------------------------|-------|
| estoit enlevée (Remi Belleau).....                             | 151   |
| Εἰς οἶνον. (Bergk, 57).....                                    | 153   |
| Description des vandanges (Remi Belleau).                      | 154   |
| Εἰς ῥόδον. (Bergk, 53).....                                    | 155   |
| Les louanges de la Rose (Remi Belleau)...                      | 158   |
| Imitation (Ronsard).....                                       | 160   |
| Sonnet (Ronsard).....                                          | 161   |
| Rose des Dieux, aleine sainte, etc. (Richard<br>Renvoisy)..... | 162   |
| Ἦ ἄλλο εἰς ἑαυτὸν ὁμοίως. (Bergk, 51).....                     | 164   |
| De soy mesme (Remi Belleau).....                               | 165   |
| Εἰς ἐρῶντας. (Bergk, 26 B.).....                               | 166   |
| Qu'on cognoist les amoureux (Remi Bel-<br>leau).....           | 167   |
| Alfred de Musset.....                                          | 167   |
| Sainte-Beuve.....                                              | 167   |
| Εἰς πῶλον. (Bergk, p. 275, <i>Poetæ melici</i> ).....          | 168   |
| Ode (Ronsard).....                                             | 168   |
| D'une jeune fuiarde (Baïf).....                                | 169   |
| LEXIQUE.....                                                   | 173   |

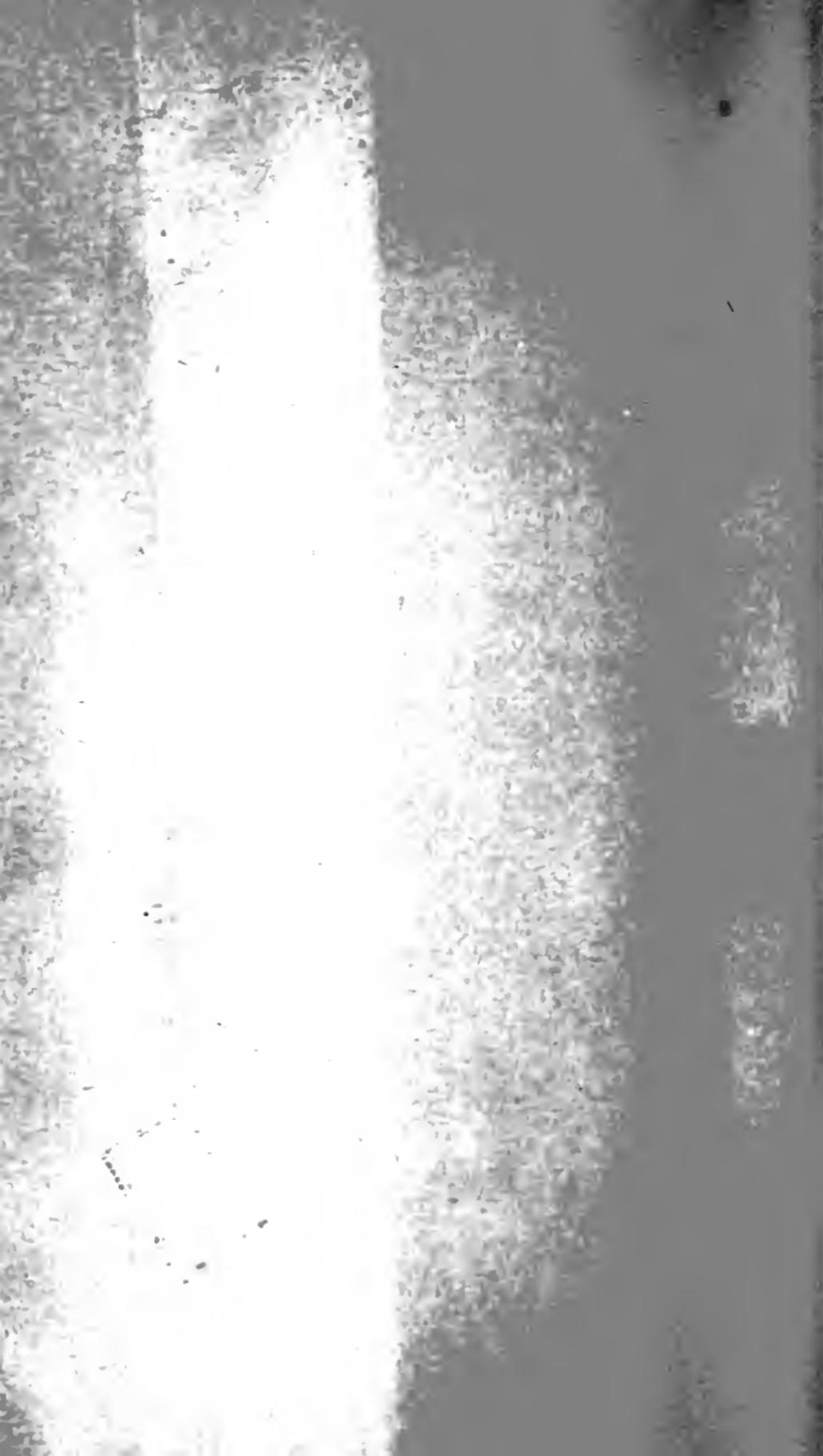


*Achevé d'imprimer*

*par* LEMALE & C<sup>ie</sup>

*au Havre, le 10 septembre 1891.*







La Bibliothèque  
Université d'Ottawa  
Echéance

The Library  
University of Ot  
Date Due

APR 15 '77

NOV 13 '78

OCT 31 '78

8 06 '81

20 '81

FEB 10 '81





| COLL | ROW | MODULE | SHELF | BOX | POS | C |
|------|-----|--------|-------|-----|-----|---|
| 333  | 02  | 10     | 09    | 09  | 01  | 0 |